



**HAL**  
open science

# Tous.te.s à vos engins à roulettes ! Les skateparks, des possibles espaces inclusifs ?

Maïa Dorothée

► **To cite this version:**

Maïa Dorothée. Tous.te.s à vos engins à roulettes ! Les skateparks, des possibles espaces inclusifs ?. Architecture, aménagement de l'espace. 2023. dumas-04275547

**HAL Id: dumas-04275547**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04275547>**

Submitted on 8 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



# **Tous·te·s à vos engins à roulettes !**

*Les skateparks, des possibles espaces inclusifs ?*



**Maïa Dorothée**

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Mémoire réalisé dans le cadre du master d'architecture de l'ENSA  
Nantes, dans le séminaire *Nouvelles Pratiques Urbaines*, sous la direction  
de Marie Rolland.

## Remerciements

J'aimerais remercier tout particulièrement mes ami•e•s pour leur soutien psychologique et émotionnel sur le long terme, leurs conseils et les moments d'évasion ; merci à Zoé, Julia, Tom 1, Tom 2, Fanny, Yeong, Tae Hyun, Hyojie, Ana, Jeanne,...

Merci également à mes deux co-locataires Marceau et Marie, qui ont fait de mon appartement un espace d'amitié, de partage et pas uniquement un espace de travail !

Je remercie tous•te•s les rider•euse•s avec qui j'ai pu discuter et apprendre beaucoup ; un grand merci en particulier à mes trois interviewées : Lotte, Malou et Anaëlle.

Merci à ma tutrice, Marie Rolland, de m'avoir suivie et soutenue tout au long de ces trois semestres de mémoire.

Enfin, j'aimerais remercier ma famille pour leur soutien psychologique, émotionnel et financier ! Un grand merci à mes parents de m'avoir permis de prendre le temps nécessaire et d'avoir relu mon mémoire !



## Sommaire

Remerciements.....	p.5
Préambule.....	p.9-11
Introduction.....	p.12-15
Portraits des interviewées.....	p.16-17

### Partie I. Observons en détail les espaces sportifs de la glisse en ville et en détail.....p.19

#### 1) L'émergence du skatepark dans l'univers de la glisse, une figure symptomatique de la domination masculine en ville ?...p.20

L'aventurier divague, il cherche la vague en ville...p.21-25

Le rebelle urbain, est-il possible de le cadrer ?...p.26-30

Les conquérants de la vitesse et du style, des disciplines et attentes différentes dans les skateparks ?...p.31-36

#### 2) Invisibilisation des minorités dans le champ sportif de la glisse urbaine, mais où sont les femmes, les aventurières, les rebelles urbaines et les conquérantes de la vitesse ?...p.37

Le skatepark, une figure de la ville excluante...p.38-44

Des aménagements physiques non incluant dans les espaces de glisse...p.45-49

Des auto-censures psycho-géographiques intériorisées...p.50-58

### Partie II. Des (ré)actions féministes pour s'appropriier ces sports de glisse urbains...p.59

#### 1) L'importance de la visibilité dans l'espace public «immatériel» ...p.61

Voir et se reconnaître : dans les médias, les événements, les vidéos...p.62-69

Regarder, échanger et apprendre...p.70-72

Se donner rendez-vous : l'importance du nombre...p.73-79

#### 2) (Re)sortir du skatepark...p.80

Le street comme échappatoire ?...p.80-82

Des « spots » tiers et indéfinis...p.83-p.87

#### 3) Sortir du cadre urbain...p.88

L'exemple du Hangar, un espace privé...p.88-92

Les stages et les cours : gagner en niveau...p.93

L'expérience de la non-mixité temporaire ou mixité choisie...p.97-106

### Partie III. Vers des (cré)actions plus inclusives dans les espaces publics de la glisse.....p.107

#### 1) Agir dans les skateparks existants...p.109

Des éléments matériels à ajouter, à inventer...p.110-115

Des actions sociales à mener depuis "l'intérieur"...p.116-121

#### 2) Des nouveaux espaces de glisse à la ville inclusive ?...p.122

Le dilemme du positionnement...p.124-130

Déconstruire la figure du skatepark...p.131-134

Renverser les rapports de pouvoir...p.135-138

#### Conclusion.....p.139-141

#### Annexes.....p.142-146

#### Médiagraphie.....p.147-150

Aujourd'hui, on ne tient plus en place et on n'a jamais le temps ;  
L'espace public en est bien triste.  
Aujourd'hui, je ne tiens plus en place ; un homme m'a interpellé et j'ai changé de rue assez vite ;  
L'espace public en est bien triste.  
Aujourd'hui, aucun toilette en ville alors je me suis retenue jusqu'à chez moi ;  
L'espace public en est bien triste.  
Aujourd'hui, je ne tiens plus en place et ces skateurs non plus, mais je n'ai pas osé entrer dans leur skatepark ;  
L'espace public en est bien triste.  
Aujourd'hui, je ne tiens plus en place ; je sors la nuit sans serrer les dents, je veux être libre,  
Libre d'être,  
Libre d'être dans l'espace public.  
Aujourd'hui, je veux prendre le temps de réfléchir, d'écouter, d'observer et d'expérimenter nos futurs espaces publics.  
Car demain, tout ira encore plus vite.

## Préambule

### *Premières motivations*

C'est sincèrement difficile de trouver un sujet de mémoire ! Pour ma part, je n'avais au début de cet exercice que quelques mots : espace public, mouvement, occupation, inclusivité, hospitalité, besoin... Cette notion d'espace public me travaillait au corps car, quand on nous dit que celui-ci est égalitaire, j'y vois une injustice. J'ai accéléré le pas plusieurs fois dans la ville par peur, parce qu'on ne se sent pas toujours à sa place, et je ne suis pas la seule ; une grande partie de la population ne se sent pas légitime, autorisée, accueillie dans l'espace public. Mais pourquoi cela ?

Mes propres expériences de la ville, certaines lectures et mon passage dans le studio de projet *Ailleurs Commence Ici* ont confirmé un pressenti que j'avais à l'égard de l'espace public : l'espace physique dit « public » ne l'est pas vraiment. Il a des règles invisibles d'occupation et je souhaite vivement les déjouer ! Celui-ci est dominé par l'homme blanc, valide, cisgenre<sup>1</sup>... Autrement dit, il est plus facile pour un homme de vivre dans les espaces de nos villes que pour une femme, moins encore pour une femme racisée<sup>2</sup> ou/et invalide<sup>3</sup>. En tant que jeune femme blanche valide, et je vous avoue ne pas trop savoir ce que veut dire être femme ; je traverse, j'éprouve et je m'approprie l'espace public comme je le peux, tout en recevant les mises en garde de ce système patriarcal<sup>4</sup> dont mes parents sont les premiers prisonniers.

1 - Qualifie une personne dont l'identité de genre correspond au sexe qui lui a été assigné•e à la naissance

2 - Qualifie une personne sujette à des perceptions et comportements racistes

3 - Qualifie une personne gênée par son infirmité (physique ou non) dans son quotidien. Le validisme (ou capacitisme) est un terme qui définit les oppressions sociales, les discriminations physiques, verbales et l'inconsidération dont peuvent être victimes les personnes invalides.

4 - «Le patriarcat est un concept utilisé en anthropologie et en sociologie pour désigner « une forme d'organisation sociale et juridique fondée sur la détention de l'autorité par les hommes, à l'exclusion explicite des femmes » (définition de wikipédia)

Dans ce type d'organisation, le père (patriarce) est alors considéré dans la sphère privée comme le chef de famille, ce qui lui octroie une grande autorité et des droits sur les personnes qui sont dépendantes de lui : femme(s), enfants, animaux etc. En dehors de ce schéma familial, «dans l'espace public, ce sont aussi les hommes, souvent les plus âgés, qui monopolisent les rôles de pouvoir dans

(« Évite de sortir seule la nuit », « Envoie moi un message quand tu rentres. » etc). Mais nous y reviendrons un peu plus tard... Je peux peut-être, à présent, vous parler de ce studio de projet qui a mis au cœur des réflexions, l'hospitalité de la ville et a révélé son manquement.

### *Expériences directrices*

Grâce à mon passage dans le studio de projet *Ailleurs Commence Ici (ACI)*, j'ai compris plus amplement ces rapports de domination et l'intérêt de ménager des espaces publics plus inclusifs, aujourd'hui plus attractifs qu'accueillants. Avec mes camarades, Zoé Leddet et Julia Prévéraud, aller vers l'autre, aller à la rencontre de l'association l'Autre Cantine<sup>1</sup> à Nantes, et des habitant•e•s de l'ancien squat de l'Orangerie nous semblait être la seule réponse possible, la seule condition d'une conception plus inclusive : une des réponses hospitalières. Proposant, entre autres, un espace public de bains-douches<sup>2</sup> nous avons pris connaissance des carences de l'espace public, de l'hypocrisie politique qui se dédoine et laisse souvent l'accueil aux associations et des difficultés de ces associations à trouver des lieux d'hospitalité.

La ville, dans sa dimension publique, n'accomplissait pas son rôle quant aux apports essentiels, ou non, aux individus dans le besoin : pouvoir dormir, manger, être écouté.e, faire du sport... Que sommes-nous en mesure d'attendre de nos villes et de leur politique ? Ville garante de notre bien-être, quels sont ses devoirs ?

Parallèlement au studio de projet, nous avons commencé à skater au Parc des Chantiers à Nantes toutes les trois. J'ai aussi ramené mes rollers et nous ridions<sup>3</sup> en toute liberté. Mais qu'est-ce qui garantissait cette liberté ? Le lieu ? Les horaires ? La saison ? Le fait d'être ensemble ? A ce moment-là, nous n'osions jamais entrer dans un skatepark, par sentiment d'illégitimité ou par peur. Pourquoi voyons-nous tant d'hommes dans les skateparks ? Les skateuses sont pourtant arrivées aux JO mais elles peinent encore à exister dans nos skateparks...

Et puis, j'ai vécu le temps d'un long séjour Erasmus à Berlin, où j'ai pu progresser et skater en mixité choisie dans un skatepark intérieur,

---

*toutes les enceintes : le travail, les loisirs, la politique, la religion, etc.» (définition Tilt)*

1 - Association nantaise qui se définit comme « cuisine solidaire et militante ». Chaque jour à 13h, une découpe de légumes est organisée après que ces derniers aient été collectés, et à 18h c'est la distribution du repas sur le marché de Talensac.

2 - Voir l'annexe 1, p.142 : ( L'Orangerie / L3 / Studio ACI / ENSAN)

3 - Anglicisme du verbe «to ride». Un.e rider.euse est un mot aujourd'hui utilisé pour qualifier les pratiquant•e•s de sports extrêmes, entres autres, les trottinettes, les rollers, les skates, les BMX – rider•euse•s.

*La Skatehalle.* J'étais émerveillée de la force des femmes et des personnes non-binaires. Iels<sup>1</sup> étaient là, devant moi ; iels occupaient tout l'espace, faisaient des figures, avançaient sans peur. Je me joignais volontiers à iels. Cette non-mixité m'a d'abord questionnée sur sa finalité. Est-ce que séparer les genres, de manière temporaire et/ou permanente pouvaient induire un réel changement d'occupation de l'espace ? Comme beaucoup, j'avais vu des skateparks bondés d'hommes et j'imaginai la confiance nécessaire qu'il fallait avoir en tant que femme, ou autre minorité de l'espace urbain, afin de pratiquer librement et de manière égalitaire ces espaces. Il y avait comme un interdit invisible à ces espaces malgré leurs caractères publics.

J'ai donc mis du temps à m'y aventurer parce que j'étais débutante mais surtout parce qu'on pourrait me qualifier de « corps dominé » en ville. Aurais-je, même choisi ce sujet de mémoire, si je n'avais pas fait l'expérience de cette non-mixité temporaire ? Connaissant très peu le milieu de la glisse et me sentant illégitime, j'ai mis longtemps à comprendre que toutes mes questions d'hospitalité, d'inclusion, d'occupation plus permanente de l'espace pouvaient atterrir dans un espace de glisse tel que le skatepark. Mais, après tout, faut-il être un rider confirmé ou une rideuse confirmée pour écrire sur l'univers de la glisse et les skateparks ?

---

1 - Contraction de Ils et Elles, qui permet d'inclure toutes les identités de genre

# Introduction

Comme tout le monde, j'emploie la notion « d'espace public » pour parler de la ville et de l'espace urbain, mais les espaces publics sont aussi bien des espaces matériels (passerelle, skatepark, place...) qui devraient être accessibles à tous•te•s que des espaces immatériels (page Instagram, journal télévisé, radio...) ouverts à tous•te•s depuis lesquels on peut critiquer le pouvoir, la politique et ainsi débattre ensemble. Nous explorons dans ce mémoire toutes les formes de cet espace public. Par ailleurs, j'écris ce mémoire à l'écriture inclusive car je souhaite que chacun•e puisse se reconnaître et car cette manière d'écrire a une réelle influence sur nos représentations. On utilise aussi les mots, noir•e, blanc•he•s, racisé•e, gros•se dominé•e, non pas pour stigmatiser les différences mais pour comprendre les oppressions que certain•e•s vivent. Comme le dirait Leslie Kern : « *Mon corps est le lieu d'où j'écris. Le lieu où mes expériences me poussent à me demander : "Pourquoi n'y a-t-il pas de place pour ma poussette dans le tramway ?"* »<sup>1</sup> Je ne suis certes pas maman, mais j'ai moi aussi mon propre point de vue subjectif. N'est-ce pas en croisant les points de vue subjectifs qu'on peut comprendre les singularités des oppressions que vivent certain•e•s et concevoir par la suite de manière plus inclusive ? Quels avis recueillir, à quel(s) endroit(s) ?

## *De la ville au skatepark comme lieu d'étude, renverser cette domination*

Il se joue tellement de choses en ville et dans l'espace public ; d'un point de vue politique, économique, social, militant, temporel que tout cela donne envie d'expérimenter. Expérimenter, c'est avant tout accepter de reconnaître que les normes fonctionnalistes de la fabrique de nos villes soient exclusives, incompetentes, partielles voir caduques ; c'est aussi tenter de dépasser ces manquements par de nouvelles propositions d'occupations d'espaces temporaires, matérielles et formelles, mais surtout, c'est prendre le temps de mettre à l'épreuve le terrain pour en tirer des réponses plus adéquates avec ses participant•e•s et habitant•e•s. Quelle oreille tend-on pour écouter les

dysfonctionnements actuels de l'espace public ? Que proposons-nous de changer ensemble ? Que sommes-nous prêt.es à voir changer/ évoluer ?

Consciente que l'architecture et l'urbanisme sont loin d'être les seules causes d'inégalités d'accès à l'espace public, je suis intimement convaincue que l'aménagement des lieux et des temporalités, la mise en place d'espaces et de mobiliers « attentionnés à la question féminine » ou encore la gouvernance des organisations d'occupations a une grande influence sur nos sociabilités et l'inclusivité de « l'autre » dans l'espace public. Comment alors inclut-on l'autre aux phases de conception, d'entretien et d'usage ? Dans les faits, nous sommes tous. tes égaux face à l'espace public, c'est la devise française qui nous le rappelle : Liberté, égalité, fraternité ! Mais l'égalité et sa déclaration « haute et forte en couleurs », ne garantissent pas un bien-être pour tous•te•s dans l'espace public. Mais de quelles manières l'espace public pourrait être garant de bien-être pour tout être humain, quel qu'il soit ? Par quels moyens pouvons-nous obtenir un partage plus équitable de l'espace public ? Par quoi commencer ; où intervenir ?

Choisir un espace dans la ville permet alors de travailler à une échelle plus réduite et de manière plus approfondie. Bien qu'il existe des espaces en marge du « tout public », à l'image de la laverie proposée par le PFE de Camille Doll<sup>1</sup> pour être soi à l'écart de l'agitation urbaine, mon intérêt autour d'un partage plus équitable de la ville se porte sur un espace « très urbain » où la domination est flagrante. Et si, nous choisissons un espace où l'on pratique le sport, un espace « très public » où l'homme triomphe ? Un skatepark, par exemple. Choisir un espace où l'on reste, où l'on est vu, où l'on peut s'adonner à une pratique sportive, c'est choisir de comprendre et discuter des espaces au cœur de nos villes. C'est réinterroger la fabrique de la ville existante et son évolution. Je retombe alors « sur mes pattes » ou plutôt sur ma planche en choisissant de m'intéresser au skatepark. Si mouvementé et si masculin, le skatepark a-t-il quelque chose à nous apprendre quant à l'inclusion de corps différenciés ? Pouvons-nous questionner/renverser cette figure du skatepark ? Avec qui ? Par quels moyens ? Quelles sont les clés sociales et spatiales pour amorcer un renversement de domination ?

## **En d'autres termes, comment les corps dominés peuvent-ils prendre place et confiance dans un espace public tel que le skatepark ?**

<sup>1</sup> - Camille Doll, *Chemin faisant une laverie*, Projet de diplôme PFE, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2021, 101p

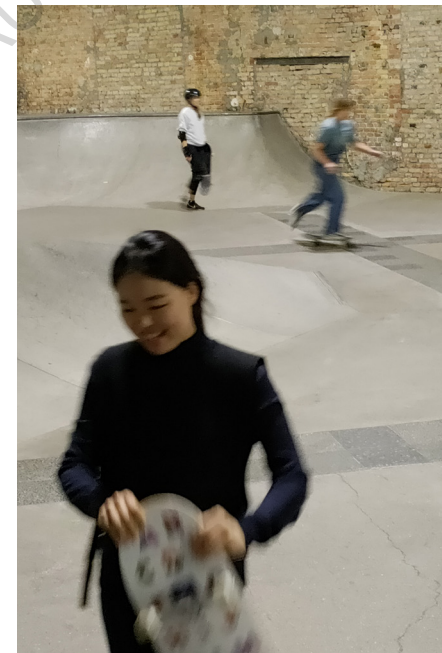
<sup>1</sup> - KERN Leslie, *Ville féministe*, Montréal, Eds Du Remue-Ménage, 2022, voir p.17



Et s'ils étaient bien plus présents dans ces skateparks ? Et s'ils se rassemblaient dans toutes leurs singularités et occupaient tout l'espace, que se passerait-il ? Que permettent la gouvernance des lieux, l'aménagement urbain et architectural d'un skatepark ? Qu'apporte cette pratique de non mixité temporaire ? Existe-il des outils de conception, d'entretien et/ou d'usages plus inclusifs ? Si je tombe, que se passe-t-il ? Que se passerait-il ? De quoi ai-je besoin pour me sentir bien/accueillie ? Et si alors, je sors du skatepark, où puis-je aller ? Existe-il des espaces où je puisse m'arrêter, tenter une figure ?

Si dans une première partie, nous allons observer, décortiquer en détail cette figure du skatepark, rappeler son émergence dans nos villes et comprendre ce que cela a produit et produit encore sur nos différents corps, nous verrons dans une deuxième partie comment s'extraire quelque peu de cette figure du skatepark, trouver des méthodes propres à chacun·e pour prendre confiance dans sa ride. Enfin, nous reviendrons dans les dits « skateparks ou espaces de glisse » pour réhabiliter ceux existants et réactualiser les visions de conception pour nos futurs espaces de glisse, y donner une réelle place à chacun·e pour faire de cet espace un réel espace public.

Au travers de ce mémoire, j'ai eu l'occasion de faire trois principales interviews sur lesquels je me suis grandement appuyée. J'avais besoin dans ma méthodologie de recherche d'aller d'abord vers d'autres personnes, d'autres points de vue subjectifs avant d'enrichir mon propos de lectures, d'écoutes de podcasts, de dessins dans les skateparks, de croquis utopistes... J'ai également pu parler avec d'autres personnes tout au long de ce travail de mémoire, mais je vous laisse à présent lire mes trois portraits principales qui ont beaucoup fait avancer ma pensée et ma critique avant d'entrer dans le vif du sujet !



Yeong à la Skatchalle, Berlin

## Portraits des interviewées



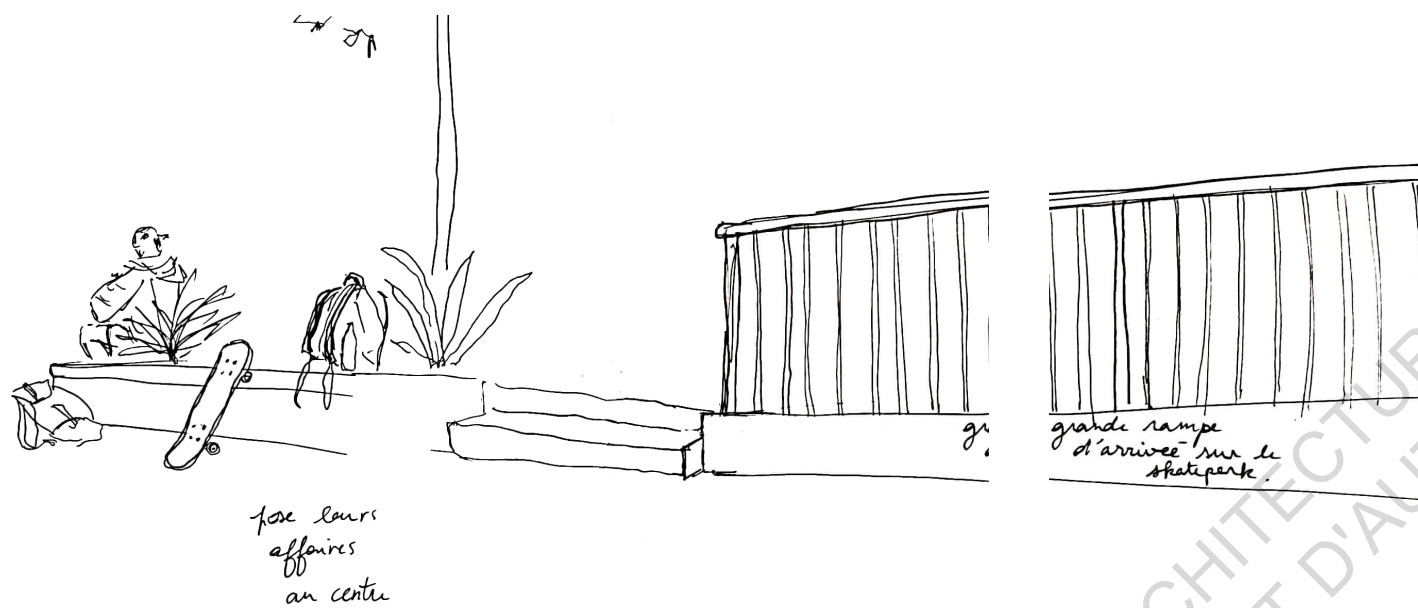
Carlotta Seibert alias **Lotte** est une skateuse de 23 ans qui vit à Berlin, où elle a étudié également l'architecture. Je l'ai rencontrée lors de mon séjour Erasmus à un moment de sa vie où le skate n'était encore qu'une passion qu'elle partageait volontiers avec moi. Avec Léa et Béa, elle est co-fondatrice et auteure du magazine *Poppie Mag* qui produit des contenus pour le développement du skate féminin et Queer<sup>1</sup> : « *Skateboarding, sisterhood & good vibes* ». N'étant plus financé par la télé allemande, ce magazine est à l'arrêt depuis décembre 2022 mais Lotte continue de donner des cours de skate aux enfants en parallèle.

<sup>1</sup> - Queer est un mot anglais signifiant, à l'origine, «étrange» ou «peu commun», il est aujourd'hui employé pour définir une personne dont l'orientation ou l'identité sexuelle ne correspond pas aux modèles dominants.

Marilou Bach alias **Malou** est une skateuse bordelaise, tatoueuse professionnelle et ancienne étudiante de l'ENSA Nantes. Elle est l'auteure des fanzines Equis dans lesquels elle propose des portraits qui la touchent personnellement, autour du monde de la glisse, du tatoo et de la création. Elle dessine aussi des petites utopies skateables, des détails de la ville qui parsèment ses fanzines. Cette vision utopique, ces profils de « l'ombre » sont une nouvelle façon de voir la ville, le monde de la glisse, en particulier pour celles et ceux qui y sont inconnu•e•s.



**Anaëlle** Nogueira est une rideuse professionnelle en patins inline et style freestyle. Elle est championne de France et entraîneuse de rollers à Nantes dans le skatepark indoor Le Hangar, lieu dans lequel elle organise chaque année le Nantes Roller Festival, qui est une étape des championnats de France ouverte au public. Anaëlle est également bénévole à la fédération régionale et nationale de rollers et aide grandement au développement féminin des sports de glisse.



## I. Osons observer les espaces sportifs de la glisse en ville et en détail...

La ville est un animal complexe. Elle est difficile à appréhender, à comprendre dans sa globalité sans tomber dans des généralités. La regarder depuis un certain point de vue, ici des espaces identifiables tels que les espaces publics et sportifs de la “glisse”, permet de l’observer, la disséquer et expérimenter avec elle à plus petite échelle, à mon échelle. Est-ce que les enjeux et les difficultés du partage des espaces de glisse peuvent-être extrapoler ? Je ne sais pas encore mais cherchons ensemble !

Intéressons-nous d’abord à ces espaces de glisse, skateparks, skateplazas et autres spots<sup>1</sup>. Se ressemblent-ils ? Sont-ils des espaces génériques qui reproduisent les mêmes fonctionnements ou existe-il différentes configurations ? Et surtout, comment sont-ils arrivés dans nos villes ? **D’où viennent exactement la “glisse” et ses sports associés ?**

<sup>1</sup> - Un *spot*, est un lieu propice à la pratique des sports de glisse. Il peut prendre la forme d’une place, d’une avenue ou même d’un banc ou d’un escaliers particulier...

## L'aventurier divague, il cherche la vague en ville

Planche à voile, ski, surf, deltaplane, rafting... Les sports de glisse sont multiples et sont nombreux à jouer avec les éléments naturels. Ils sont peut-être autant de moyens de questionner notre rapport à la nature, d'éprouver des sentiments de liberté et de ressentir pleinement nos corps. Mais ces nombreux sports de glisse "naturelle" soulèvent des problématiques des villes de l'époque (qui restent actuelles pour une grande part de la population) : Comment pratiquer le sport en ville ? Pouvons-nous mieux vivre en ville ? Que nous offrent les espaces dits "plus naturels" comparativement aux espaces de nos villes ? Et inversement que nous offrent les espaces publics physiques de nos villes ? Que manque-t-il ?

### La glisse transposée dans le monde urbain

La transposition de la glisse dans l'univers urbain a alors permis d'apporter les premières réponses et de jouer avec la ville et les usages projetés, programmés et planifiés par les planificateurs, urbanistes et autres architectes... « *Au départ, le skateboard est une réponse à l'une des principales questions que pose l'espace urbain aux plus jeunes : comment jouer dans la ville ? L'origine du skateboard est la rencontre entre une trottinette bricolée et une planche de surf.* »<sup>1</sup> Le jeu nous renvoie à un droit bien légitime pour tous : le droit à la ville.<sup>2</sup> Les sports de glisse "terrestres" et praticables en ville ont alors capté mon attention car j'y ai vu une critique de l'urbanisme que je souhaite vivement révéler et poursuivre. Tentons de mieux identifier ces sports et leur histoire.

### Histoire de la création du skateboard

« *A la fin des années 1930, les patins à roulettes (roller skates) et la trottinette (scooter) sont en vogue. Le patin à roulettes est un jouet bon marché, ce qui n'est pas le cas de la trottinette qui possède des roues à rayons plus sophistiquées. Pour pallier le manque, les enfants commencent à bricoler des trottinettes de fortune qu'ils appellent les scooter-skates.* »<sup>3</sup> Les enfants utilisent des patins à roulettes coupés en deux, du bois dont des cagettes de bois dur, qui servent à maintenir le guidon et qui peuvent aussi faire office de pare-choc ! « *Les enfants se débarrassent ensuite de*

## 1. L'émergence du skatepark dans l'univers de la glisse, une figure symptomatique de la domination masculine en ville ?

L'univers de la glisse ne date pas d'hier. Dès 1779 mais certainement antérieures à cette date, on découvre les coutumes hawaïennes «[...] dont celle du *he'nalu* qui consiste à glisser (*he'e*) sur une vague (*nalu*) debout sur une longue planche en bois. »<sup>1</sup> C'est grâce au capitaine James Cook et son lieutenant James King qui ont été les premiers à décrire ces coutumes en 1779, au révérend T.Cheever qui en 1850 employa les expressions "surf-player" et "surf-rider" mais surtout grâce aux Hawaïens que nous devons l'internationalisation du sport surf. Parallèlement, le patinage devient très populaire en Europe dans les années 1800. Celui-ci est né vers 5 000 av. J.-C. en Finlande pour éviter de contourner les lacs et utilisé comme moyen de locomotion et de chasse.<sup>2</sup> Et, en 1819, « *Suivant les diverses tentatives de transposer cette pratique à de nouvelles surfaces, M. Petibled dépose à Paris un brevet concernant l'invention d'un patin à roulettes.* »<sup>3</sup> La glisse semble sortir enfin de son élément naturel : l'eau. Mais alors comment arrive-t-elle exactement dans nos villes et quel a été son accueil ?



Patin à roulettes de Petibled

1 - ZARKA Raphaël, *Chronologie lacunaire du skateboard, 1779-2009, une journée sans vague*, B42, 1ère édition en 2009, p.11

2 - BELLIS Mary, *History of Ice Skates*, 2006

3 - ZARKA Raphaël, *Op.cit*

1 - ZARKA Raphaël, *La conjonction interdite : notes sur le skateboard*, Paris, Editions B42, 2022, p.14

2 - Formulation tirée du livre : LEFVRE Henri, *Le droit à la ville*, Paris, Editions Anthropos, 1968, 135p

3 - ZARKA Raphaël, *Chronologie lacunaire du skateboard, une journée sans vague*, Op.cit, p.13



la cagette pour ne garder que la planche et ses roulettes. C'est ainsi que sont inventés les premiers skateboards, littéralement "planches à patiner." <sup>1</sup> A cette époque, les aventurières en planches à patiner sont rares étant donné que le bricolage était encore considéré comme une valeur masculine...



« Scooter-skate », New-York



Les premières planches à patiner !

#### *Développement du patin à roulettes et de la trottinette*

La trottinette, les patins à roulettes (quads<sup>2</sup> ou rollers<sup>3</sup>) et le skateboard ont donc des histoires qui s'entremêlent. Le précurseur des sports de glisse urbaine reste cependant le patin à roulettes. On ne sait pas qui exactement en est l'inventeur, mais parallèlement au dépôt de brevet du premier patin à roulettes<sup>4</sup> en 1819 par M. Petibled à Paris, un londonien nommé Tyers roule en patins dans les alentours de Piccadilly Circus dans une Londres du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il se rend compte que ses patins ne lui permettent pas de prendre des virages mais il n'en demeure pas moins un pionnier de la glisse urbaine ! Le patin à roulettes n'est alors plus seulement une invention originale mais va pouvoir être adopté, détourné pour le loisir ou utilisé pour

1 - ZARKA Raphaël, *Chronologie lacunaire du skateboard, 1779-2009, une journée sans vague*, B42, 1ère édition en 2009, p.14

2 - Patins dont les quatre roues sont alignées sur deux rangées

3 - Patins dont les quatre roues sont alignées sur une seule rangée

4 - Celui-ci possède « entre deux et quatre roulettes (en cuivre, en bois et parfois même en ivoire) alignées sur une seule rangée [...] » ; Op.cit, p.11

le travail. Avant d'être constamment améliorés et découpés dans les années 1930, les patins à roulettes étaient déjà dans les pieds des serveuses de la taverne *Corse Halle* en 1840 dans les environs de Berlin !<sup>1</sup>

Les patins à roulettes ont donc mis une centaine d'années avant d'être réellement adoptés en ville. Ce sont en effet les années 1930 qui voient triompher les patins à roulettes et la trottinette, alors tout juste créée, d'abord entièrement en bois puis avec une armature en métal et un socle en bois.<sup>2</sup> Ils sont employés comme jouets pour les enfants et sont peu à peu adoptés comme moyens de locomotion. Peut-être que j'ai une chose en commun avec ces enfants-là, c'est qu'étant petite, j'enfilais mes rollers pour simplement aller rouler dans la rue, m'amuser avec les voisins ou simplement toute seule. Ayant bénéficié de séances mixtes d'initiation à cette activité dans le gymnase de la commune, j'aurais d'ailleurs peut-être pu aller à l'école avec, si seulement je n'avais pas habité en campagne. Par loisir ou nécessité, le roller et la trottinette sont les premiers instruments de glisse urbaine. Ils redonnent de la valeur au goudron qui a investi nos villes par l'emploi massif de la voiture. Cette glisse-là ne rejette pas la ville, bien qu'elle soit directement inspirée d'une glisse "plus naturelle". « La rue elle-même devenue lieu de vie et non plus seulement de passage. »<sup>3</sup>

#### *Culture skate et la quête de l'aventure urbaine*

Cependant, c'est réellement par le biais de la culture skate que la glisse urbaine a pris un virage contestataire vis-à-vis de la ville et des espaces qui étaient conçus. Après les bricolages des enfants à l'origine de la création des premiers skateboards, en 1956, « *Humco est la première marque à produire industriellement des skateboards.* »<sup>4</sup> Le skateboard, ou autrement appelé sidewalk surfboard, traduit littéralement "la planche à surfer les trottoirs", sera par la suite de plus en plus populaire. Et bien qu'il puisse être considéré encore à l'époque comme un jouet pour enfants, en 1959, « *certains surfeurs commencent cependant à y voir l'alternative à une journée sans vague et découpent leurs propres skateboards en forme de mini surfs dans du chêne massif.* »<sup>5</sup> L'histoire du skate se trouve ainsi à la croisée du scooter-skate et de la culture surf. Pour en savoir plus quant à l'amélioration des planches de

1 - ZARKA Raphaël, *Chronologie lacunaire du skateboard, une journée sans vague*, Op.cit, p.12

2 - « L'histoire de la trottinette », [Archive], sur ARTE Info

3 - PEDRAZZINI Yves, *Rollers & skateurs : sociologie du hors piste urbain*, Lausanne L'harmattan, 2003, p.15

4 - ZARKA Raphaël, *Chronologie lacunaire du skateboard, une journée sans vague*, Op.cit, p.14

5 - Ibid, p.15

skate, sa commercialisation progressive, sa progression en termes de figures, je vous invite à lire la Chronologie lacunaire du skateboard de Raphaël Zarka et les mémoires de mes camarades de master à l'ENSA Nantes<sup>1</sup>. Ceux-ci démontrent, en autres, comment le skate, devenu un objet du capitalisme, a perdu de sa velléité initiale. Suite à cet engouement du skateboard, les surfeurs cherchent des vagues en ville. Mais où se trouvent les courbes « dans le dur » ? Aux USA et notamment en Californie, beaucoup d'infrastructures hydrauliques sillonnent la région et deviennent alors supports à la pratique du skateboard. Les piscines vides, pool, sont aussi très recherchées. « Dans les plus riches quartiers de Los Angeles, Beverly Hills notamment, les jeunes skateurs de Dogtown découvrent des piscines vides. Elles sont intégralement construites en béton apparent à l'exception d'une ou deux rangées de faïence [...] »<sup>2</sup> La recherche du spot<sup>3</sup> à skater est déjà à l'œuvre. La figure du ollie n'étant pas encore créée<sup>4</sup>, on recherche d'abord les courbes plutôt que des obstacles tels que des trottoirs, des escaliers...

### Naissance du skatepark en France

N'offrant pas assez de courbes, les villes françaises voient arriver une première création de skateparks dont l'inaugurateur est le Skatepark de La Villette, achevé le 19 mai 1978 à Paris, suivi de Béton Hurlant à Issy-les-Moulineaux deux semaines plus tard. « Comme La Villette, Béton Hurlant est construit en béton projeté, mais contrairement au premier, une couche de finition est appliquée à la main. Le half-pipe, qui mesure 6m de diamètre et 15m de long, est la copie conforme de celui de Skatopia (le skatepark de Buena Park, en Californie, ouvert en 1977) [...] »<sup>5</sup> Cet emprunt de bonnes idées aux américains est valable aussi pour d'autres modules présents dans les skateparks tel que le bowl. C'est la culture skate qui débarque en France dans ces années-là ; celle-ci crée un besoin de courbes en ville pour les skateur•euse•s, bien que ces dernières soient encore peu nombreuses et souvent représentées en tant que « copine de... » dans les films et diverses représentations de l'époque.

1 - Voir notamment, CERVANTES Jonas, *IDN\_SK8\**, mémoire de master, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2019, 240p

2 - ZARKA Raphaël, *Chronologie lacunaire du skateboard, une journée sans vague*, Paris, Editions B42, 2009, p.23

3 - Petit rappel, lieu propice pour la glisse !

4 - Le ollie est une figure qui permet de sauter avec son skateboard

5 - Op.cit, p.35



Le skatepark « Béton Hurlant », avec trois bowls connectés au centre

### Les sports de glisse, plus que des jeux ?

Les sports de glisse urbaine (patins à roulettes, trottinette, skate, BMX...) proposent une relation particulière de "l'objet roulant" à son propre corps mais aussi un tout nouveau rapport aux "objets architecturaux". C'est en cela que ces nouveaux sports sont critiques vis-à-vis de la ville, une critique relative à la culture post-mai 68 qu'ils accompagnent. « [...] grâce au roller in-line et au skateboard notamment. Il s'agit de la phase de cultururation sportive contemporaine que nous aimerions nommer : l'urbanisation des nouveaux sports. »<sup>1</sup> La glisse apparaît alors comme un moyen de se déplacer, une manière d'éprouver l'espace mais surtout une façon de vivre la ville et de connecter ses espaces. Mais qu'est-ce qu'a donc produit l'arrivée des skateparks en ville ? Quel est son impact sur la ville et sur les sports de glisse urbaine ? Comment s'est glissé le skatepark dans la ville, qui semble être une icône, une figure emblématique du monde de la glisse ? Est-ce un endroit d'entraînement ou un lieu d'aliénation des sports "no limits" ?

1 - PEDRAZZINI Yves, *Rollers & skateurs : sociologie du hors piste urbain*, Lausanne, L'harmattan, 2003, p.33



## Le rebelle urbain , est-t-il possible de le cadrer ?

### Premier déclin du skateboard

Les premières générations de skateparks demeurent des installations payantes et par conséquent, elles excluent beaucoup de personnes. Jugé difficile techniquement, nombreux•se•s se détournent du skateboard. En 1979, « *Le skate devient élitiste, beaucoup se sentent exclus et baissent les bras. Les skateparks, malgré leur nombre, ne sont pas aisément accessibles à tous (géographiquement et financièrement), les piscines privées moins encore. Ces terrains sont difficiles et dangereux pour les débutants qui n'osent plus se mettre au skateboard et commencent à lui préférer le BMX ou le roller.* »<sup>1</sup> On assiste alors à une période creuse pour le skateboard, et les premiers skateparks ferment leurs portes...

### (Re)naissance du street

Parallèlement, en 1981, « *Mullen adapte au sol la figure d'Alan Gelfand qui prend le nom de "flat ground ollie" [...] Progressivement, d'autres skateurs (comme Mark Gonzales, Natas Kaupas, Tommy Guerrero) l'adapteront à la rue et révolutionneront le streetstyle (très vite abrégé "street"). Le "ollie" permettra d'inventer de nouveaux obstacles, de sauter par-dessus des bancs et des marches [...]* »<sup>2</sup> La glisse urbaine fait son grand retour en développant le style *street*, un style adapté aux espaces urbains. Les adolescents se jettent alors dans la rue, mais la rebelle urbaine est encore peu visible à cette époque et semble encore rester en intérieur... Toutefois, le skate n'est pas le seul à retourner en ville. Bien que la mode du roller soit plutôt à celle du "roller-disco" dans les années 80, on assiste parallèlement à la renaissance du patin à roues alignées. Ce patin emmènera progressivement jusque dans les années 1990 les rider•euse•s en extérieur et délaissera les patinoires, chères aux patins à roulettes, *quad*. Mais d'abord, qu'est-ce que le *street*, ce nom employé couramment dans le monde du skate ?

### Le retour dans la rue

Le *street*, c'est le retour à la rue, le retour à l'espace public ; cet espace qui devrait offrir aux usager•ère•s une certaine liberté de pratiques, d'usages et d'appropriations comme aiment le dire les architectes ! « *Le skater est le néo-sportif qui échappe le moins à cette logique ambiguë : son spot est généralement un espace public urbain qu'il va détourner à son*

*profit et dont les usagers vont être réquisitionnés pour faire le public.* »<sup>1</sup> Dans son ouvrage, Yves Pedrazzini parle de "néo-sports" pour qualifier les sports qui sortent du champ traditionnel sportif : des compétitions, un entraîneur, des entraînements à une heure précise, des spectateurs intéressés etc. Depuis que le skate a été intégré aux Jeux Olympiques en 2020, on pourrait dire que celui-ci s'est "rangé" du côté des sports conformistes, mais sa pratique dans les différentes villes du monde continue pour autant bel et bien d'interroger les urbanistes et autres concepteur•trice•s... N'oublions pas que cette pratique est issue de la culture punk qui, de la simple contestation, est passée aujourd'hui, dans plusieurs villes, à une discussion réelle autour de projets urbains importants.

« *A l'opposé d'une pensée du retour à la nature, du rêve et de la transcendance, le punk c'est la ville, le concret, l'immanence. Le poids du quotidien devient le sujet et la matière même de la musique. De la même façon, le skate est une reconquête de l'espace urbain. Dans une architecture conçue non plus pour le citoyen mais pour le consommateur, c'est à dire dans les villes où la notion d'espace public est remplacée par celle d'espace commercial, les skateurs tentent de renouer avec l'usage de la ville ; le skateur peut alors être considéré comme un producteur d'espace public au sein de l'espace commercial.* »<sup>2</sup>

Le *street* revendique, par sa pratique, des besoins bien plus grands que ceux des rider•euse•s ; des besoins partagés par les pratiquant•e•s des sports de glisse mais aussi par les citoyen•e•s.

Entre autres, la pratique des sports de glisse réinterroge la place du sport en ville, la présence de la voiture en ville et les espaces de vie des citoyen•e•s. Les rider•euse•s jouent et déjouent avec l'espace public dans une critique visuelle assurée par leur simple présence. « *L'innovation sociale des nouveaux sports – du roller et du skate – c'est d'avoir œuvré de l'intérieur, faisant du hors-piste peut-être, mais en partant du centre, de la piste balisée, tout en refusant de s'y tenir sagement.* »<sup>3</sup>

Cette présence est-elle suffisante ? En quoi les rider•euse•s participent à la production d'espaces publics ? Qu'apportent les sports de glisse urbaines au-delà du constat initial : La ville est faite pour la voiture, on manque d'espaces publics !

1 - PEDRAZZINI Yves, *Rollers & skateurs : sociologie du hors piste urbain*, Lausanne, L'harmattan, 2003, p.203

2 - ZARKA Raphaël, *La conjonction interdite : notes sur le skateboard*, Paris, Editions B42, 2022, p.37

3 - PEDRAZZINI Yves, *Op.cit*, p.124

1 - ZARKA Raphaël, *Chronologie lacunaire du skateboard, une journée sans vague*, Paris, Editions B42, 2009, p.38

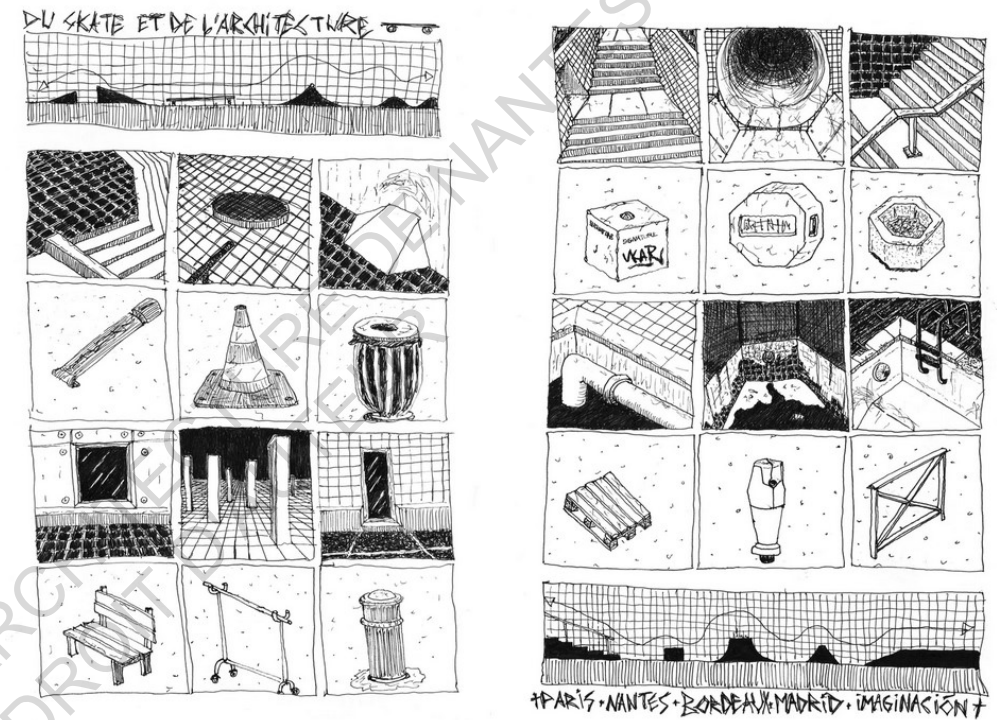
2 - Ibid, p.40

### Se rebeller et vivre la ville à sa manière

Par le jeu, le détournement d'utilisation, les rider•euse•s créent une toute nouvelle relation à l'espace public. « [...] leurs relations individuelles moins conflictuelles avec les éléments, les lieux de leurs pratiques sportives, ils sont capables d'adopter un point de vue critique sur les liens que nous entretenons avec nos lieux d'habitation, de travail etc. »<sup>1</sup>

En développant un point de vue critique, iels deviennent en quelque sorte pour un morceau de ville, des expert•e•s. Iels savent quelles catégories de personnes fréquentent leur spot, leurs âges, l'affluence de monde en fonction de l'heure etc. L'espace public peut aussi agir en tant qu'exutoire de stress urbain. Cela peut paraître ironique mais Giovanni Frati, pour me décrire comment il se sent lorsqu'il ride, écrit : « Libre, léger. Le ride est un échappatoire à ce monde à la con dans lequel on vit tous à 200km/h. La pression de l'argent, du boulot, des perspectives d'avenir, etc. La pression sociétale, d'une manière générale, s'évanouit l'espace d'un instant pour simplement faire place à cette petite bulle spatio-temporelle qu'est la session, où seul compte le kiff du moment. »<sup>2</sup> La ville n'est plus uniquement vectrice de stress et composée d'objets commerciaux, elle devient support de vie aux habitant•e•s. Elle fait espace public.

En tant que pratiquant•e•s, on sollicite plus l'espace urbain et on développe aussi un regard particulier, une attention propre aux objets architecturaux et aux détails. Lors de mon interview avec Malou, celle-ci me décrit son œil observateur : « L'archi, je pense que ça m'a appris à plus faire attention à ce qui m'entoure. Mais euh, le skate aussi, ça m'a appris à faire attention à ce qui m'entoure, parce que..., maintenant, depuis que je skate, maintenant quand je me balade dans la ville, genre tu vois, je vais voir euh, je vais voir des endroits, un plan incliné, des marches et là direct je me projette, j'me dis ; "putain ! Ça serait trop bien de pouvoir skater ici !" Même si je skate plus ça me le fait. Du coup, ça donne envie de les dessiner, ça c'est l'archi aussi qui me..., qui me fait aller vers des..., genre dessiner des petits zoom de la ville, comme des... » Mais l'œil des rider•euse•s n'a pas toujours été accepté...



L'œil de Malou sur les petites architectures de la ville

### La tentative de cadrer les rider•euse•s

La société et ses institutions reçoivent mal les pratiques des rider•euse•s, qui continuent de rouler en extérieur dans le courant des années 1990. Iels sont pris•e•s pour des casseur•euse•s. de mobilier urbain et de nombreux arrêtés se multiplient pour interdire la pratique du roller et du skate. Les rider•euse•s dérangent l'ordre social, les habitant•e•s mais surtout la programmation projetée de l'urbanisme de nos villes. Des dispositifs anti-glisser sont mis en place, tels que des encoches dans les murs ou des morceaux de métal empêchant de rider certains spots et une deuxième vague de skateparks arrive pour "canaliser la jeunesse". « Dans les années 1990, les villes voient dans le skatepark, une manière de contrôler les sports de rue par la construction de cet équipement dédié. [...] des équipements-objets et non plus comme des morceaux de ville, intégrés et pensés pour leurs usages. »<sup>1</sup> Les municipalités renient alors tout le pan critique des sports de glisse et ne se remettent pas en question. Comment ces nouveaux skateparks sont-ils accueillis ?

1 - PEDRAZZINI Yves, Op.cit, p.45

2 - Réponse de questionnaire de Giovanni, un roller-rider à ses débuts en Russie, aujourd'hui skateur nantais.

1 - CERVANTES Jonas, IDN\_SK8\*, mémoire de master, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2019, p.28



Les avis sont partagés ; utiles pour certains, limitants voire hérétiques pour d'autres. « [...] comme le camping, les terrains aménagés ne sont venus cadrer la pratique qu'après coup. D'ailleurs la création des "skateparks", et plus souvent des pistes de skate, n'est pas toujours perçue de la même manière par l'ensemble des pratiquants. Certains vivent l'émergence des terrains "artificiels" comme la réponse à une attente et à un besoin réel, d'autres, au contraire, n'y voient qu'une manière détournée d'interdire toujours plus sévèrement la pratique du skateboard dans l'espace public. »<sup>1</sup> Aujourd'hui, j'ai le sentiment que le skatepark est le terrain d'entraînement des skateur•euse•s les plus expérimenté•e•s, un moyen de reproduire des situations extérieures. Au cours de mon travail, j'ai posé les questions suivantes : *Pratiques-tu d'autres espaces skateables ? Lesquels ? Qu'est-ce qui bien / mieux là-bas ?*

Et José Fichet, comme beaucoup d'autres, approuvant leurs passages dans leur skatepark, rappelle que l'origine du skate est dans la ville : « La ville forcément, c'est de la ville que vient le langage du skate et les autres pratiques urbaines. C'est mieux parce que c'est le terrain naturel des ces pratiques quasiment, puis comme la ville se renouvelle sans cesse, il y a toujours des nouveaux spots qui apparaissent. »<sup>2</sup> Il y a aujourd'hui cet aller-retour de l'un à l'autre qui permet, peut-être, aux plus débutant•e•s de commencer quelque part et de rencontrer des personnes !

Les rider•euse•s ne se sont pas conformer aux skateparks des municipalités, et semblent avoir développé deux pratiques parallèles. « Il est même possible de considérer que la quasi-totalité des sports de glisse comme une critique plus ou moins explicite de la règle. »<sup>3</sup> Il est vain de faire sans leur accord, sans discussion car, quand on connaît la diversité des pratiques de glisse urbaine, on imagine bien leur incapacité à offrir un skatepark convenable pour tous•te•s.

Bien qu'ils ne soient pas sujet d'un accord commun, les skateparks abritent de nombreux•se•s rider•euse•s dont les disciplines et les niveaux peuvent être différents. Assiste-t-on alors à un chaos dans le skatepark ? Y a-t-il des tensions entre les disciplines ? Des attentes différentes ?

1 - ZARKA Raphaël, *La conjonction interdite : notes sur le skateboard*, Paris, Editions B42, 2022, p.14-15

2 - Réponse de José Fichet, skater nantais

3 - Op.cit, p.25

## Les conquérants de la vitesse et du style, des disciplines et attentes différentes dans les skateparks ?

Rollers, BMX, longboards, patins à roulettes, trottinettes, skateboards, tricycles sont autant de sports de glisse différents à se disputer les skateparks et les bons spots de glisse. Bien qu'ils possèdent chacun leurs figures (*tricks*), enchaînements et relations particulières aux objets "architecturaux" de la ville, ces sports de glisse regroupés sous le champ des "néo-sports" confèrent une certaine jouissance de pratique de la ville, de ses espaces et font sortir ses pratiquant•e•s de cet anonymat universel. Les passant•e•s regardent, les rider•euse•s s'assoient à leur tour pour faire une pause et regarder les autres rouler. On compose avec l'espace et les habitant•e•s de celui-ci.

« En tant que véhicule, il permet une relation particulière du corps à l'espace environnant où le skateur choisit ses obstacles. C'est le tronc commun à la majorité des sports de glisse. »<sup>1</sup> Y-a-t-il des sports de glisse qui se fondent dans la ville, dans le sens où ils sont des « véhicule-transports ?

### *Le skateboard, le roi des tricks*

Si l'on considère l'exemple du skate, celui-ci permet aussi bien de se déplacer en ville que de « performer » en son sein. Cependant, ses améliorations successives dans le temps témoignent d'un penchant particulier pour la glisse et la confrontation. Si le *nose*<sup>2</sup> est plus grand, c'est qu'il offre une plus grande surface de glissement pour « caresser » un rebord de marche. L'œil des skateur•euse•s, je vous le rappelle, est attiré par les détails de la ville et non par une destination précise en ville. Le skate n'est plus qu'un moyen mais un « support performatif ». Lotte me l'a très bien rappelé au cours de notre entretien : « Oh, eh bien, c'est différent car quand je ne skatais pas, je ne regardais pas l'espace public comme je le regarde maintenant. Maintenant, je pense que je vois trois marches et je me dis « Est-ce que je peux les sauter ? » (rires) « Est-ce que je peux le faire ? » ou « Oh ! Je pourrais skater ça, peut-être qu'on pourrait skater ça ! » Tu es toujours en train de collectionner les spots où tu pourrais skater, ton regard sur l'espace public change complètement. »<sup>3</sup>

C'est un regard sur la ville qui s'exerce indépendamment de la présence ou non du skateboard. Mais si vous recherchez la vitesse, la fluidité de mouvement, je vous conseille vivement le longboard !

1 - Op.cit, p22

2 - De l'anglais *nose* (nez) : mot qui qualifie le nez de la planche, l'avant en somme.

3 - Traduit de l'anglais par mes soins ! Toutes les citations de Lotte seront traduites de l'anglais.

### *Longboard Dancing, longboard downhill descent de montagne, longboard pour se mouvoir*

Loin de moi l'envie de faire la promotion d'un sport de glisse plutôt qu'un autre, le longboard, par son dimensionnement et ses roues plus souples et plus larges, est, selon moi, l'un des sports de glisse le plus proche du « véhicule-moyen de transport ». Vous le retrouverez rarement dans un skatepark, moins encore si le dit skatepark a des courbes prononcées. Comme son nom l'indique, la planche où se posent les pieds est longue, ce qui favorise la stabilité et permet aussi de danser sur celle-ci tout en évitant les obstacles de la ville tout en douceur. L'amorti de ses roues lui permet aisément de rouler sur la route, ce qui ne crée pas un besoin de béton lisse comme pour la skate. Quand est-t-il du roller dans le skatepark ?

### *Le roller, sport de glisse aux mille disciplines*

Pour Yves Peddradini, il y a cinq « figures types » dans le roller : « Le patineur de rue "agressif", dans sa version hors-piste ou "en laboratoire", sur une aire de street ; le "voltigeur", sur la rampe, le half-pipe, ou la mini-rampe ; le patineur "fitness", en promenade, au parc ou sur une avenue ; le roller-moyen de transport ; les hockeyeurs, amateurs de sports d'équipe (street-hockey), minoritaires et haïs des adeptes de l'agressif. »<sup>1</sup> Si l'on considère qu'un·e rider·e·us·e peut mixer ces « figures-types » dans sa pratique, il semble y avoir une infinité de disciplines dans le monde du roller. J'ajouterai à cela les rollers *quad*, ou prénommés en français « patins à roulettes », offrent avec sa configuration sur deux lignes de roues encore d'autres disciplines telles que le roller-disco, le roller derby etc.

### *Le roller dans les skateparks ?*

Toutefois malgré cette diversité de disciplines, les skateur·euse·s ou trottinettes semblent plus présent·e·s dans l'espace public que les rollers ; c'est un constat que j'ai pu faire à Nantes. Pourquoi cela ? Malou : « Du roller, genre tu sais là les petits trucs pour rouler et tout... (petites roues au milieu pour le freestyle) Du coup, ça s'appelle roller agressif... Donc j'avais déjà cette expérience de..., petite j'avais pas peur, pour le coup j'y allais, je m'en foutais et euh... Et là j'ai arrêté le roller en primaire... J'en ai fait pendant longtemps quand même. Mais après je me suis dit : "bon c'est plus cool le skate, c'est plus stylé, tu vois, allez ! Vas-y, je vais m'y mettre ! » Est-ce réellement le roller qui est moins cool ou les skateparks qui sont moins adaptés à cette pratique ? Y-a-il quelque chose d'autre qui puisse expliquer un manque de « popularité » pour le roller ? » Anaëlle m'a apporté beaucoup de réponses et m'a raconté, entre

autres, ce déclin du roller : « Avant ma génération, genre les années 90, fin des années 2000. Donc avant que moi je commence à vraiment rouler. [...] Le roller, c'était très à la mode, et y'avait quelques femmes qui en faisaient, des américaines hyper connues, qui étaient extrêmement fortes. Mais on parle d'une époque où y'avait beaucoup d'argent dans le roller. [...] et les quelques femmes qu'en faisaient, quand je dis quelques, c'est que vraiment une dizaine dans le monde, mais vraiment à un niveau de ouf à ce moment-là. Après que le roller se soit effondré totalement... »

Maïa : « Pourquoi cela d'ailleurs ? »

Anaëlle : « Parce qu'ils ont enlevé le roller aux X-Games et du coup, ça a arrêté d'être très médiatisé. Genre à hauteur de beaucoup de millions de gens qui regardent. Et donc, c'est redevenu un sport que plus personne ne faisait. »

Toutefois vous serez heureux·se·s de savoir que cette popularité dépend des pays et continents. En Amérique latine, c'est une toute autre affaire... « [...] en Amérique latine, le roller c'est très très à la mode et y'a plein de femmes qui rient. Plein, plein, plein, plein, plein ! Et actuellement, on est vraiment nombreuses. [...] Et ça se déplace vraiment de..., genre la fille qui a gagné le championnat du monde, elle est japonaise. Elle est venue du Japon pour aller en Argentine tu vois. Mais bon, ça c'est hyper nouveau. Les championnats du monde, c'est que la troisième, c'est la troisième fois qu'il y a les championnats du monde ! »

Maïa : « Ah oui ! »

Anaëlle : « Tout est juste renouveau car y'a déjà eu une espèce de gloire de ouf avant, voilà jusqu'à la fin des années 2000. Et là c'est le renouveau du roller et donc c'est le redébut de..., de..., on l'espère, quelque chose d'un peu plus gros quoi. (rires) »

Mais alors que faut-il pour voir plus de rollers dans les skateparks publics ? D'abord spatialement, il faut des modules pour tous les sports et toutes les disciplines. Dans l'univers du skate, certain·e·s préfèrent rouler dans les *bowl*<sup>1</sup> ou les *half-pipe*<sup>2</sup>, iels ont le goût de la vague ou devrais-je dire de la courbe dans les jambes. D'autres préfèrent des petits obstacles plus urbains tels que les rebords ou les marches. Il en est de même pour le roller si ce n'est qu'il est plus aisé pour ce dernier de rider de très grandes rampes, modules que l'on trouve assez peu dans les skateparks publics. Le « voltigeur » en rollers aura alors plus tendance à aller dans des skateparks intérieurs où les modules peuvent être plus conséquents. Quant à elle, la trottinette semble avoir conquis tous les âges et tous les espaces...

1 - Nom de module qui ressemble, en français, à un bol !

2 - Nom de module où deux courbes se font face

1 - PEDRAZZINI Yves, *Rollers & skateurs : sociologie du hors piste urbain*, Lausanne, L'harmattan, 2003, p.126-127





Une trottinette dans les années 60



Marina Correia, première femme noire championne du monde de « longboard dancing »

### Génération trottinette

En France, on assiste au développement de la « génération trottinette » ; dès le plus jeune âge, ils ont la trottinette en main. Vient avec elle, toute une évolution des mentalités où il semble tout normal d'avoir une égalité de prize-money<sup>1</sup> lors des contests entre les différentes catégories.

Anaëlle : « C'est la génération, ils se posent même pas la question. Y'a pas de... enfin ils se disent pas "attends, est-ce qu'on met du prize-money pour les femmes en compétition ?" Bah oui, pourquoi vous en avez pas vous ? Et non, la question se pose pas. Et la trottinette, c'est trop mignon. Les petits entre eux, ils sont trop mignons, ils rient ensemble. Y'a des jeunes filles qui font de la trott au Hangar, ils ont toute une petite clique, garçons, filles pff, trop mignon ! Et comme quoi, c'est aussi une question de mentalité et de société qui est en train de changer tu vois ! »

Anaëlle a participé à de nombreux contests dans lesquels il était « normal » qu'elle reçoive moins que le gagnant de la catégorie « Hommes », mais nous y reviendrons plus tard... L'heure est à la trottinette ! Et celle-ci apporte son lot de difficultés dans les

1 - Prix en euros que l'on reçoit lors qu'on gagne un *contest* (compétition)

skateparks ; la cohabitation des disciplines corrélées aux âges est parfois conflictuelle. Quand j'ai demandé : « Est-ce que tu continues à aller dans des skateparks publics ? A quels horaires ? », José Fichet m'a répondu : « J'essaie d'arriver avant ou après les gosses. Soit le matin quand ils sont encore en train de regarder les dessins animés, ou le soir quand ils sont partis se coucher. La cohabitation est souvent compliqué quand il s'agit de partager l'espace avec des enfants de 4 ans qui font du toboggan sur les rampes. C'est dangereux... ». Imaginez bien que les accidents, ou du moins collisions, entre rider•euse•s arrivent fréquemment alors le danger est encore plus grand lorsqu'on ne connaît pas les règles tacites du monde de la ride. Alexandre Plancon a eu une réponse très semblable : « Oui mais bowl, et pas d'horaire précis, juste trouver le bon moment où tu évites les minots de 4/8ans en trottinette ou la prise de tête avec un parent qui n'a jamais mis les pieds dans un bowl [...] » Et même si Raphaël Zarka vous dira que « Le choix du terrain est aussi expression ; skater, c'est aussi voir, savoir regarder et s'adapter. »<sup>1</sup> ; les skateparks ayant le statut « d'espace de loisir » et non « sportif » restent dangereux et pas réellement réglementés.

### Le conquérant ou le performeur, la loi du plus fort à l'œuvre dans les skateparks

Il n'y alors pas de chaos à proprement parler dans les skateparks mais règne cependant la loi du plus fort ou du plus « dangereux », autrement appelée la loi de celui (ou celle... ?) qui s'impose. Paul.B Preciado rappelle dans *The architecture of the sex*, que l'espace n'est jamais homogène, jamais vide et jamais neutre<sup>2</sup>. L'espace favorise toujours certain•e•s par rapport à d'autres ; dans le cas des skateparks, celui qui s'impose est en position dominante sur l'espace. Yves Peddrasini parle de « culture alternative » et de « renversement radical des us et coutumes métropolitaines. »<sup>3</sup> ; et j'approuve vivement cette contestation d'attribution d'usage que développent les sports de glisses et ses pratiquant•e•s, mais est-elle assez contestataire ? Selon vous, pourquoi voyons-nous si peu de femmes dans les skateparks ? Est-il si facile de s'imposer ?

1 - ZARKA Raphaël, *La conjonction interdite : notes sur le skateboard*, Paris, Editions B42, 2022, p.26

2 - Traduit de l'anglais « Space is never homogenous, never empty, never neutral ! », PRECIDAO Paul.B, *Architecture of the sex*, numéro spécial du magazine *The funambulist* n°13, Paris 2017, p.12

3 - PEDRAZZINI Yves, *Rollers & skateurs : sociologie du hors piste urbain*, Lausanne, L'harmattan, 2003, p.112

A l'occasion de la conférence "Pushing Boarders" sur la thématique "Comment construire une ville adaptée au skateboard", Daphné Greca<sup>1</sup> explique en quoi le skateboard (et le monde de la glisse par analogie) est une porte d'entrée pour les considérations féministes au sein du champ de l'urbanisme. Requestionnant la ville qui nous est donnée, les sports de glisse peuvent aussi réinterroger la place des femmes et des minorités dans l'espace public. (ou plutôt leurs absences !) Il est facile de détourner l'usage d'un banc, mais c'est une toute autre affaire de détourner les mœurs, les comportements genrés pour faire des sports de glisse, des pratiques ouvertes à tous•te•s.

« Par contre, un patineur non affilié peut parfaitement devenir un streeter parce qu'il le veut et à partir de ce désir premier, appartenir à un groupe de street et en partager les valeurs primitives et les pantalons ultra-larges... »<sup>2</sup>

Choisit-on vraiment son appartenance ? Est-ce toujours aussi simple ? Me-suffit-il vraiment de porter un pantalon large pour me sentir streeteuse ou rideuse en skatepark ? Je ne crois pas. Les hommes sont en position dominante dans les skateparks ; aventuriers, rebelles urbains et conquérants de l'espace, des adjectifs de la "bonne vieille masculinité". Mais pourquoi cela ? On est pourtant en 2023 !

---

1 - GRECA Daphné (invitée), *Skateboarding is Not a Crime: How to Build a Skate Friendly City* (disponible sur youtube), Pushing Boarders, Malmö, 2019

2 - PEDRAZZINI Yves, *Rollers & skateurs : sociologie du hors piste urbain*, Lausanne, L'harmattan, 2003, p.128

## 2. Invisibilisation des minorités dans le champ sportif de la glisse urbaine, mais où sont les femmes, les aventurières, les rebelles urbaines et les conquérantes de la vitesse ?

Pourquoi les femmes sont si peu présentes dans les skateparks en 2023 ? Je vous propose de dézoomer un peu à l'échelle de la ville pour savoir où elles se cachent ! Lorsque Leslie Kern découvre la ville de Montréal, elle ne se sent pas en pleine possession de sa liberté. Mais pourquoi cela ? « Puisque nous avons la même couleur de peau, la même religion, la même capacité, la même classe sociale et un ADN très semblable, j'en conclus qu'ici, c'est le genre qui fait toute la différence. »<sup>1</sup> Comparant son expérience à celle de son frère, elle rappelle toutes les formes d'oppressions auxquelles peuvent être sujettes diverses personnes. Elle en déduit que son genre influe sur sa découverte de Montréal : une femme vit différemment la ville. Vous pourrez me dire : « Oui mais chacun la vit différemment car on est tous.te.s uniques. » Alors certes, mais des difficultés sont partagées entre les femmes et différents groupes discriminés qui utilisent les espaces de nos villes. Je vais vous donner un exemple : Imaginez que vous avez une poussette encombrante sur un trottoir étroit. Vous visualisez ? Vous devez croiser une personne en fauteuil roulant dans dix secondes, vous visualisez ? Vous allez vous regarder avec un sentiment de gêne avant de trouver une solution. Et bien cette gêne est générée par les concepteur.trice.s de nos villes qui n'ont pas pensé à vous ! Et s'il n'y avait que les trottoirs...

---

1 - KERN Leslie, *Ville féministe*, Montréal, Eds Du Remue-Ménage, 2022, p.10



## Le skatepark, une figure représentative de la ville excluante

### *Les femmes en perpétuel fuite*

Que faire de ces trottoirs et que nous disent-ils ? Lors des conférences proposées par Lauren Bastide au Carreau du Temple en 2018 à Paris, Caroline de Haas<sup>1</sup> propose d'élargir les trottoirs pour répondre aux besoins des corps oubliés en ville ; à savoir dans l'exemple cité précédemment, la mère (car il reste encore très rare de voir les pères avec poussettes<sup>2</sup>) et la personne invalide. « [...] La ville n'a pas été pensée pour elles. Elle a été conçue pour les voitures et les hommes pressés qui marchent seuls, leur petite sacoche à la main. [...] Les femmes ne sont pas les bienvenues dans les rues, à tel point qu'il ne leur viendrait pas à l'idée de s'y asseoir, de s'y reposer. Elles sont en perpétuelle fuite. »<sup>3</sup> Cette fuite constante est la réponse directe que nos corps adoptent face à la peur. Cette peur, fondée ou non, peur d'être interpellé•e, d'être harcelé•e ou peur, véhiculée et transmise par la société et nos parents, d'être agressé•e sexuellement dans l'espace public<sup>4</sup>, renforce cette fuite perpétuelle et la disparition des corps féminins. « A ce sujet, la géographe Hille Koskela avance que "le harcèlement sexuel rappelle quotidiennement aux femmes qu'elles ne sont pas à leur place dans certains espaces." »<sup>5</sup> Pourquoi l'espace public semble être le terrain des hommes ?

### *Retour sur les femmes et la ville dans l'histoire*

Si l'on revient un peu en arrière dans l'histoire, les femmes et notamment celles de "haut rang" devaient être chaperonnées ou au bras d'un homme pour sortir en ville ; certaines activités leurs étaient réservées et d'autres interdites. C'est ce qu'on a appelé "la théorie des sphères séparées"<sup>6</sup> ; l'homme est rattaché à la sphère publique et la

1 - Caroline de Haas est une militante féministe française à l'origine de la création du collectif *NousToutes*.

2 - Aujourd'hui, 80% des femmes font la cuisine ou le ménage au moins une heure par jour contre 36% des hommes. (source, Observatoire des inégalités ; <https://www.inegalites.fr/Le-partage-des-taches-domestiques-et-familiales-ne-progresse-pas>)

Toutes ces tâches en plus que font les femmes leur confèrent un stress supplémentaire ou du moins une perte de temps, c'est ce qu'on appelle la charge mentale.

3 - BASTIDE Lauren, *Présentes : ville, politique, médias*, Paris, Allary Editions, 2020, p.39

4 - Je vous rappelle que 91% des agressions sexuelles sont commises par un membre de l'entourage. La peur de l'agression en milieu urbain est non justifiée ! Au contraire, ne restez pas chez vous ! (source, site du gouvernement : « Dans 91% des cas, ces agressions ont été perpétrées par une personne connue de la victime. Dans 47% des cas, c'est le conjoint ou l'ex-conjoint qui est l'auteur des faits. »)

5 - KERN Leslie, *Ville féministe*, Montréal, Eds Du Remue-Ménage, 2022, p.170

6 - C'est Thomas Gisborne (1758 – 1846), un théologien anglican, prêtre et poète, qui est à

femme à la sphère privée.

Lors du cycle de conférence *La ville au prisme du genre*, Pascale Lapalud nous dit : « Et si je vous dis, donnez-moi une image de l'Homme public ? Ou bien de la Femme publique ? »<sup>1</sup> Elle invite le public à se représenter le "corps public", bien trop souvent masculin dans l'imaginaire collectif. La femme est encore, malgré les siècles écoulés, rattachée à la sphère privée et au foyer. Le problème, c'est que si ces représentations ne changent pas, rien n'évolue vraiment. « Le statut inférieur des femmes est maintenu non seulement par la notion métaphorique de "sphère privée et publique séparées", mais aussi par une géographie matérielle de l'exclusion. »<sup>2</sup> En effet, les espaces et les "objets architecturaux" de nos villes sont pensés pour un même type de corps, ce même corps à l'origine de la conception...

### *Un corps dominant usager et concepteur*

Mais quel est ce corps dominant concepteur ? « La sous-représentation persistante des femmes dans les professions d'architecte et d'urbaniste signifie que les expériences qu'ont les femmes des milieux urbains risquent d'être ignorées ou d'être associées à des stéréotypes obsolètes. »<sup>3</sup> Cela était valable hier mais ça le reste aujourd'hui : il y a peu de femmes qui pratiquent les métiers d'architectes et d'urbanismes (bien que l'on soit nombreuses pendant nos études). Parallèlement, ce sont encore les hommes qui sont souvent lauréats des gros projets d'urbanisme. La parité est parfois vue comme un combat mineur dans la lutte féministe comparativement au renversement fondamental de ce système patriarcal ; Leslie Kern pense d'ailleurs qu'ajouter des femmes ne changerait pas grand chose dans la mesure où nous pouvons intégrer des formes d'urbanisme toutes aussi excluantes que nos collègues masculins. Toutefois, l'urbanisme se révèle aussi selon moi par l'écoute et la représentation de voix différentes. Encore faut-il qu'elles soient écoutées mais cela est autre problème...

Rappelant le travail de Gilles Pinson<sup>4</sup>, Fabienne Labrugère rappelle le caractère néo-libéral de nos villes, ce qui renforce la compétition entre nos villes et un urbanisme pensé autour de l'attractivité plutôt

l'origine de ses domaines, « soi-disant » réservées à la femme ou l'homme, qu'on nomma plus tard, « théorie des sphères séparées ».

1 - MEADOWS Fiona, (médiatrice du débat), BRUGERE Fabienne, LAPALUD Pascale, KERN Anna, *La ville au prisme du genre, 1. l'espace urbain du care*, site de la cité d'architecture et du patrimoine, 2022 – Pascale Lapalud est co-créatrice du site Genre et Ville avec Chris Blache

2 - KERN Leslie, *Ville féministe*, Montréal, Eds Du Remue-Ménage, 2022, p.22

3 - Ibid, p.25

4 - Gilles Pinson est enseignant-chercheur au sein des Universités de Sciences Po Bordeaux. Il a travaillé, entre autres, sur la ville libérale.

que l'hospitalité. Nos villes sont aussi excluantes pour les plus pauvres : il faut qu'elles rapportent du fric ! Toutefois, « *Les humains sont des êtres de besoin* »<sup>1</sup> et la ville doit répondre à ses besoins et ses droits : pouvoir s'asseoir, accéder à des espaces verts gratuitement etc. Malheureusement, les habitant•e•s ne se sentent pas tous•te•s légitimes à s'installer dans l'espace public et exercer leurs droits. « [...] *les environnements urbains sont conçus pour étayer les formes familiales patriarcales, la ségrégation du marché du travail en fonction du genre et les rôles sexués traditionnels.* »<sup>2</sup> Voilà qui explique l'invisibilisation des femmes, leurs pas pressés pour rentrer chez elles ou récupérer les enfants et leur disparition des espaces publics, qui de toute façon, sont excluants à leur égard. Leslie Kern comme Yves Raibaud auparavant, montre comment le corps dominant qui jouit de l'espace est ce même corps dominant concepteur : un corps masculin, blanc, riche, valide, cisgenre, hétérosexuel...

### *Corps opprimés et féminisme intersectionnel*

Pour ne pas engendrer d'autres formes d'exclusion lorsque l'on conçoit des espaces, il est important d'aborder un point de vue intersectionnel. Énoncée pour la première fois par la juriste Kimberlé W.Crenshaw<sup>3</sup> en à la fin des années 80, l'intersectionnalité est un terme qui explicite comment les formes d'oppressions et de discriminations se renforcent mutuellement. Par exemple, les personnes noir•e•s ou racisé•e•s sont plus souvent contrôlé•e•s par la police. C'est le cas de Teju Cole qui, souhaitant se rendre aux toilettes d'un starbuck, a fini par se faire interpellé par la police à la suite d'un appel éminemment raciste d'un•e serveur•euse.

« *Nous ne sommes pas en sécurité même dans les endroits les plus banals. Nous ne sommes pas égaux même dans les circonstances les plus ordinaires. Nous sommes toujours à cinq minutes près de nous faire enlever la vie. [...] Voilà pourquoi je dis toujours qu'il est impossible d'être un flâneur noir. Flâner est une affaire de Blancs. Pour les Noirs en territoire blanc, tous les espaces sont minés. Les cafés, les restaurants, les musées, les magasins. Notre propre perron. Et c'est pourquoi nous sommes plutôt forcés de pratiquer la psychogéographie. Nous sommes toujours aux aguets, et nous payons un prix psychique élevé*

1 - MEADOWS Fiona, (médiatrice du débat), BRUGERE Fabienne, LAPALUD Pascale, KERN Anna, *La ville au prisme du genre, 1. l'espace urbain du care*, podcast, site de la cité d'architecture et du patrimoine, 2022

2 - KERN Leslie, *Ville féministe*, Montréal, Eds Du Remue-Ménage, 2022, p.18

3 - De nombreuses chercheuses féministes ont participé au développement de ce concept mais l'article de Kimberlé Crenshaw, « *Mapping the Margins : Intersectionality, Identity Politics and Violence against Women of Color* » (1989) démontre avec précision la multitudes de facteurs discriminatoires qui agissent sur des femmes noires – et plus généralement racisées – dans la société américaine.

*pour toute cette vigilance. Impossible d'être relax quand on est noir.* »<sup>1</sup>

Alors imaginez que vous êtes une femme noire, voilée et en fauteuil roulant en ville, vous pouvez être sujette au mépris, au racisme, au validisme et au sexisme d'une ville qui vous oublie et de ses nombreux•e•s bourreaux. Seule l'intersectionnalité peut expliquer cela et inciter à penser l'urbanisme sous le prisme des différences de vécus.



**Inauguration de la « skateplaza » République à Paris, uniquement des skaters au centre...**

### *La place du sport en ville*

Retournons à la place du sport en ville. Pour qui revient cette place ? « 75% des budgets publics destinés aux loisirs. [...] aux garçons. »<sup>2</sup> Sans grande surprise, cette place est réservée aux hommes. Mais qu'est-ce qu'un loisir masculin au juste ? Qu'en est-il des sports de glisse ? « [...] le roller, à l'exception désormais notable du fitness, n'est pas un sport de fillette. [...] Les bleus, les croûtes sanguinolentes et les fractures des poignets n'ont de valeur que dans les groupes "machos". Les rollers déambulent donc plutôt entre garçons, à la manière d'un gang de rue, et les filles sont renvoyées aux statuts de petites amies, sans avoir droit en principe de patiner avec les

1 - Citation de Teju Cole (Facebook, 18 avril 2018), découverte dans KERN Leslie, *Ville féministe*, Montréal, Eds Du Remue-Ménage, 2022, 224p

2 - RAIBAUD Yves, *La ville faite par et pour les hommes*, Paris, Belin, 2015, p.16



mecs, malgré des qualités de glisse parfois égales. »<sup>1</sup> Les sports de glisse ne sont pas réellement masculins mais ce sont des sports dont les valeurs sont valorisées par ce mythe du virilisme<sup>2</sup>. Autrement dit, c'est pour les hommes du point de vue des "hommes" et des personnes qui se confortent dans les stéréotypes de la masculinité. Si l'on apprenait aux petites filles, qu'elles aussi, elles peuvent se faire mal, prendre la place, se confronter aux autres, ces sports seraient bien plus mixtes.

Toutefois, pour certain•e•s, comme Yves Raibaud le dit, il faut "stopper les constructions identifiées comme marqueurs de l'hégémonie masculine"<sup>3</sup>.

Selon lui, il serait préférable d'arrêter de concevoir des skateparks, des city-stade qui sont vécus comme des espaces d'exclusion et enfin se poser la question suivante : « Qu'est ce qu'on construit en mixité, ensemble ? »<sup>4</sup> Mais avant d'en arriver là, ne serait-il pas nécessaire de comprendre les difficultés à investir ces lieux ? Car, s'il est vrai qu'il faut « [...] énormément d'énergie mentale pour parcourir les lieux publics et privés d'une ville lorsqu'on est une femme et qu'on est toute seule. »<sup>5</sup>, il en faut encore plus pour y rester... Que se passe-t-il quand malgré tous ces interdits implicites, on décide de rester dans le skatepark ?

### *Skatepark excluant ou difficultés communes ?*

Etant dans mon périmètre proche, je me suis souvent rendue aux skateparks d'Hotel Dieu ou Vincent Gâche<sup>6</sup>, soit avec mon skate, mes rollers ou les deux, durant cette année de mémoire. Parfois, après avoir longuement observé l'agitation urbaine, la fréquentation du skatepark et son environnement, je m'engageais sur un module et reproduisais toujours les mêmes tricks que je connais, à savoir pas grand chose... Et effectivement, j'étais plus souvent spectatrice, déjà parce que j'étais seule, que j'étais débutante mais aussi parce que je suis "femme" et que "comme il se doit", j'ai peur d'être au centre de l'attention et encore plus de m'imposer.

Une fois, je suis allée dans le bowl de Vincent Gâche mais il n'y avait personne donc c'était trop facile ! Sous haute densité, on apprend

1 - PEDRAZZINI Yves, *Rollers & skateurs : sociologie du hors piste urbain*, Lausanne, L'harmattan, 2003, p.162

2 - Le virilisme est un mythe qui entretient certaines valeurs jugées masculines : être fort, ne pas se laisser submergé par ses émotions etc. Il dicte et continue à dicter une certaine masculinité validée aux jeunes garçons...

3 - RAIBAUD Yves, Op.cit, p.24

4 - MEADOWS Fiona, (médiatrice du débat), BRUGERE Fabienne, LAPALUD Pascale, KERN Anna, *La ville au prisme du genre, 1. l'espace urbain du care*, Op.cit

5 - KERN Leslie, *Ville féministe*, Montréal, Eds Du Remue-Ménage, 2022, p.110

6 - Voir l'annexe 2, p.143 (Carte de la localisation des lieux de glisse nantais)

vite ce que veut dire snaker. « Et donc, moi je regarde beaucoup l'attitude des filles dans les skateparks. Déjà, j'ai jamais vu une fille snaker quelqu'un. Snaker, ça veut dire euh tu vois, euh prendre la priorité. Plus facile de snaker quelqu'un quand on a du niveau ou l'habitude de prendre la place ! Parfois c'est réellement la loi du plus fort comme me le rapporte Anaëlle d'après sa fréquentation des skateparks de Capbreton : « Et dans ces endroits-là, les mecs c'est vraiment à la seconde, y'en a un qui tombe de son skate, il a déjà sa board sur le coping, prêt à partir. Et ça snakent à fond et ils y vont tu vois. [...] Et en général, dans ce genre de situation, c'est pas hommes ou femmes, c'est la loi du plus fort. Et souvent, les hommes sont un peu plus forts et du coup t'es un peu en mode... Et t'as des petites jeunes filles qui sont là en skate et qu'attendent 3h à côté du bowl et tout. [...] Et je me dis, putain la moi d'avant, je ne serais même pas restée ! »

Je vous rassure, ça n'est pas toujours comme ça et si je puis me permettre, la culture surf a peut-être une mauvaise influence à ce niveau-là, car si certain•e•s veulent être les premier•e•s à "prendre telle vague", ces mêmes individus auront plus tendance à snaker, à prendre la vague bétonnée en premier ! Capbreton étant proche de l'océan...

Une chose qui arrive assez souvent dans les skateparks mais qui peut aussi être assez malvécue est la collision !

« Tu vois, je dis les gars parce qu'il y a une majorité de mecs. Mais c'est dur... moi j'avais failli me faire taper dessus un jour parce qu'on s'était rentré dedans avec un mec. Je sais pas quel âge il avait, il devait avoir 16 ans, un truc comme ça, il était torse-nu avec sa casquette. Je me demande d'ailleurs s'il n'avait pas ses écouteurs justement. Du coup, vraiment, bam, on se, collision, grosse collision et lui il tombe et moi je tombe pas. Du coup tous ses potes, ils l'ont vu tomber, ils se sont moqués de lui. Ils disent "Ah, t'es tombé !" Du coup, il est venu vers moi en mode "vas-y meuf, genre regarde où tu vas !". Je fais "mec, bah toi regarde où tu vas, enlève tes écouteurs et fais attention à ce qui se passe autour, c'est pas moi... genre on s'est percuté, c'est pas grave. »

Malou ne s'est pas "écrasée" à ce moment-là car elle avait une certaine maturité, mais parfois, ça peut dissuader de revenir au skatepark...

Il y a tout de même des femmes qui n'abandonnent jamais mais elles adoptent parfois quelques "petites stratégies" pour s'auto-rassurer, se "couper du monde". « [...] j'avais peut-être 15-16 ans. Je voyais bien que j'étais toute seule, et que j'étais la seule fille, que... Et j'étais hyper timide, renfermée, genre je mettais des grands tee-shirts, avec des grands pulls, et des grandes capuches, et des grands pantalons et juste je voulais pas qu'on m'emmerde. Donc, je faisais juste que rouler, je parlais pas à grand monde, je parlais juste aux gens qui venaient parler mais c'est tout, je disais pas

forcément bonjour et tout. ..Et mais parce que je voulais juste pas qu'on m'embête. Je voulais juste apprendre à faire du roller. »<sup>1</sup> Les femmes peuvent rouler comme les autres mais ce n'est pas à elles de s'adapter au skatepark mais à celui-ci d'évoluer autant que possible !<sup>2</sup> L'exclusion peut venir aussi des autres ; certains comportements doivent encore évoluer : « Et je suis allée le voir et je lui ai dit "Est-ce que tu te rends compte que la demoiselle qui est là-bas, ça fait 20 minutes qu'elle est là ?" et j'avais vraiment regardé mon téléphone si ça faisait 20 minutes qu'elle était là, et elle est pas passée une seule fois. Et il me dit "Ouai, bah faut qu'elle s'impose !"». Et je lui dis : "bah non, tu vois bien qu'elle doit avoir 14 ans, euh, peut-être qu'elle ose pas s'imposer et peut-être que c'est à toi de dire vas-y quoi." [...] C'est son skatepark, c'est sa, c'est sa planète terre à lui ! »<sup>3</sup> De la peur de s'imposer subsisterait uniquement celle de se lancer pour la première fois. Mais l'espace lui-même doit, selon moi, changer ! Ne faut-il pas identifier les choses manquantes et celles à améliorer avant d'arrêter complètement la construction de skateparks ?

## Des aménagements physiques non inclusants dans les espaces de glisse

Si l'on revient à notre exemple de poussettes, on se rend bien compte que parfois c'est l'espace physique qui est à changer. « L'expérience m'a appris que l'État reporte le fardeau sur les épaules des mères, et que mon quartier et ma ville me soutenaient très mal dans ce rôle. »<sup>1</sup> Leslie Kern, comme beaucoup de mères, change en conséquence son mode de transport et adopte le porte-bébé. Mais, encore une fois, ça ne devrait pas être à elle de s'adapter ! Si l'on revient dans nos skateparks ou autres espaces de glisse, que leurs fait-il défaut ?

### Pouvoir boire

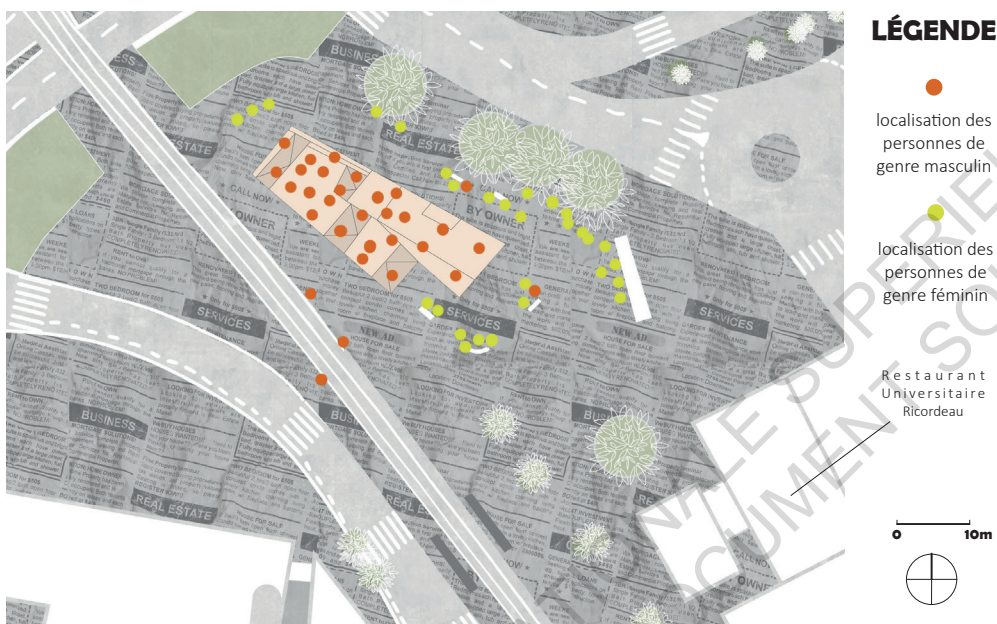
Tous les sports donnent soif, y compris les sports de glisse ! Pourtant, nos villes comme nos skateparks manquent cruellement de fontaines. Peut-être que cet aspect changerait si le skatepark n'avait pas le statut « d'espace de loisir »...

Anaëlle : « Ah ouai, ça c'est clair ! Et après sur les infrastructures, si on pouvait avoir des, enfin que les municipalités décidaient que les skateparks sont des lieux de sport et pas de loisirs, ça changerait tout déjà. Parce que s'ils partent du principe qu'un skatepark, c'est pour faire du sport, bah déjà ils vont mettre un robinet, des toilettes, de la lumière éventuellement, tu vois ils pensent à ces choses-là ! »

Avec les étés de plus en plus chauds et le manque d'espaces verts en ville, il devient plus que nécessaire d'installer des fontaines d'eau potable dans nos villes. C'est un besoin humain et un devoir d'urbanisme, garant d'un certain droit à la ville. « Et aussi, ce dont on a pas assez à Berlin, c'est de l'eau gratuite, des fontaines ! » Je ne réinvente rien mais quand on sait que la ville est la maison de beaucoup de personnes ; de l'eau potable, c'est vital !

### Pouvoir se rendre aux toilettes

Nous manquons aussi cruellement de toilettes, dans la ville comme dans nos skateparks. Cela peut paraître anodin mais il s'agit d'une condition nécessaire à la venue sur une longue durée de plus de la moitié de la population. Autrement, on assiste à la disparition de leur présence dans les skateparks : la disparition des corps féminins, trans, ou de celles et ceux qui n'auraient pas encore pris l'habitude d'uriner dans la ville ! Malou : « Ouai, c'est ça ! A chaque fois, c'est une



Skatepark d'Hotel Dieu, une fréquentation genrée très marquée

1 - La stratégie camoufflage d'Anaëlle

2 - BASTIDE Lauren, *Présentes : ville, politique, médias*, Paris, Allary Editions, 2020, p.43 - «Pour les chercheuses féministes, il est évident que, pour que les femmes se sentent mieux en ville, il faut adapter la ville aux femmes (et non pas adapter les femmes aux villes, ça paraît bête, mais souvenez-vous du vieux châte dans mon sac d'ado).»

3 - Anaëlle qui soutient les plus jeunes

1 - KERN Leslie, *Ville féministe*, Montréal, Eds Du Remue-Ménage, 2022, p.58

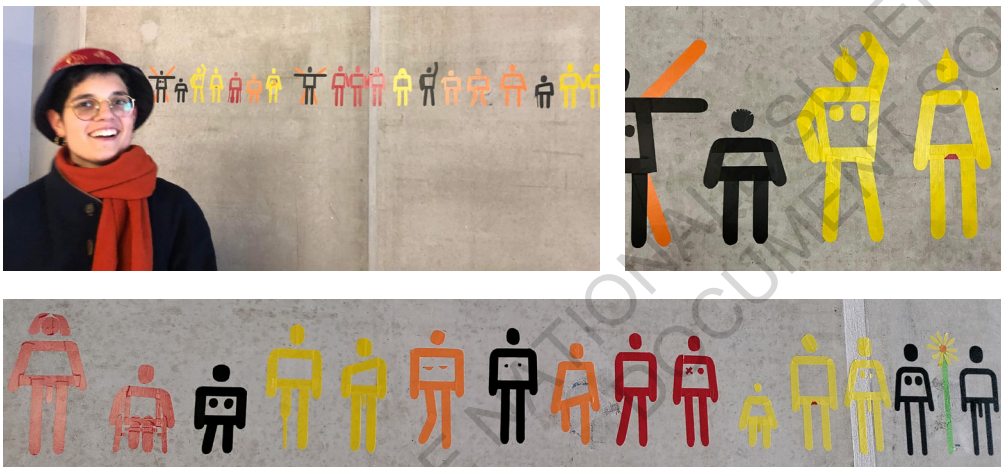


galère ! Bah nous quand on était au skatepark des quais, soit on allait au pub

d'en face soit bah, soit on galérait quoi. Trop chiant. Après y'a des toilettes publiques mais bon une fois sur deux c'est fermé, ou c'est cassé ou ça pue... Les mecs, eux, ils font ça partout, ils s'en foutent...»

C'est la galère, la chasse aux toilettes, une chasse qui parfois nous emmène vers des espaces eux-aussi excluant. Souvent genrés, les toilettes publiques sont une violence pour ceux et celles qui ne « rentrent » pas dans cette logique dictée, cette logique binaire.

Historiquement c'est la répartition des sexes mais cette architecture, plutôt que d'assurer un service propre et « sécurisé », facilite un contrôle du genre par les usager.ères eux.elles-mêmes. Paul.B Preciado est un philosophe trans qui raconte notamment comment des regards, voire des commentaires, ont pu l'amener vers la sortie des toilettes d'un aéroport. Jugé pas assez femme ou assez homme, les personnes intersexes, trans, non-binaires et les minorités de genre, subissent de plein fouet les effets des toilettes genrées. « [...] comme si entrer dans les toilettes nécessitait une répétition (répartition) du genre plutôt qu'un rejet d'urine et de merde. »<sup>1</sup> Au lieu de questionner la pratique architecturale, on continue de concevoir des espaces stigmatisants par reproduction de ceux d'hier... Et cela est valable aussi pour mon école : la femme porte une robe et des seins et l'homme un phallus !



Dégénérer les toilettes de l'ENSA Nantes, projet réalisé dans l'enseignement AAA (Autobiographies des Assignations Architecturales)

1 - PRECIADO Paul.B, *Urine/Defecate, Masculine/Feminine*, The funambulist, n°13, 2017, p15-17 (dans *Queers, feminists & interiors*, The Funambulist, Paris, 2017, 59 p, n°13)

« En outre, personne ne veut reconnaître que les hommes trans ont eux aussi besoin de produits et d'installations leur permettant de composer avec leurs règles. »<sup>1</sup> Alors quand il n'y a rien du tout (ou que cela est payant), la vie de ces personnes dont le besoin en toilettes publiques est indispensable, se complique et les pousse vers la maison !

Anaëlle : « Même Bercy, j'étais obligée d'aller tout au bout du park, y'avait la médiathèque. Et la médiathèque, c'était le seul endroit tranquille, où je rentrais sans demander l'autorisation pour aller pisser, où tu vois... Et j'y allais tellement..., euh c'était mes toilettes publiques à moi, je me souviens de tout, du carrelage de ces toilettes. (rires) Car je passais ma vie dans ce skatepark ! Et trop chiant car j'étais obligée d'enlever mes rollers, traverser tout le park ou alors faire un détour de ouf car c'est un park avec de l'herbe. Et relou quoi, vraiment. »

Tout ce temps en allers-retours est un temps que les hommes ont pour eux en plus dans les skateparks. « Les besoins et l'accessibilité en matière de toilettes sont, encore une fois, des enjeux qui sont profondément genrés. »<sup>2</sup> Dans le dessin ou le dessein même des « composants » de la ville, nous pouvons agir, agir physiquement sur l'espace. L'exclusion arrive, selon moi, lorsque l'on conçoit pour le corps standard<sup>3</sup>, sans se poser de question. Lors de notre discussion, il nous paraissait évident avec Lotte qu'il nous fallait des toilettes, certes, mais des toilettes non-séparés. « Peut-être..., bien-sûr des espaces de glisse avec de bons obstacles et matériels, et peut-être..., je ne suis pas vraiment pour la séparation des genres, je pense que c'est un spectre, chacun.e peut décider et aussi ils n'ont pas à choisir tu sais ! Je n'ai pas besoin de me donner une étiquette si je ne le souhaite pas ! Donc je pense..., ça serait sympa que n'importe qui soit accepté. et que, peut-être, les toilettes pourraient ne pas être séparées, juste pour tout le monde. Simplement toutes choses pour tout le monde ! »

C'est simple, aménageons des toilettes et déjà cela exclura beaucoup moins de monde des skateparks ! Malou : « Vraiment, genre si tu mets un skatepark, tu mets des toilettes à côté quoi ! Ça, ça, vraiment... ça serait vraiment bien de juste mettre des toilettes en fait. Ça c'est important ! Mais..., c'est vrai que ça, c'est quand même exclure des gens du skatepark quoi... » Mais qu'est ce qu'on pourrait dessiner d'autres ?

1 - KERN Leslie, *Ville féministe*, Montréal, Eds Du Remue-Ménage, 2022, p.128

2 - Op.cit, p.127

3 - Un corps qui comme dans les essais de voitures, est masculin, blanc...

### *Pouvoir s'asseoir, se poser, soi et ses affaires*

Lorsque que j'ai posé la question : « *Qu'est ce que tu aurais aimé voir dans le skatepark ? (ça peut être matériel ou pas)* », les réponses sont été diverses mais l'envie de mixité a semblé se partager.

Tom Paillou me répond : « *Plus de personnes, il n'y avait pas de filles. Un banc ou des sanitaires.* » Pouvoir s'asseoir, c'est quand même pratique !

Nicholas Sanquist : « *Eh bien je sais pas si c'est sexiste de dire ça, mais plus de filles ? ou de diversité en général je suppose. C'est vrai qu'on était vachement entre mecs ; il y avait quand même une diversité de classe sociale, d'âge, mais tout le reste était assez homogène je suppose, au moins quand j'ai commencé. Ça se diversifie un peu plus maintenant.* » et Giovanni Frati : « *Peut-être aurait-il été intéressant de dédier un espace aux débutants, leur permettant d'apprendre sur des modules fun mais adaptés à leur niveau tout en n'ayant pas peur de déranger ou d'être mal vus.* »

Selon moi, une conception plus inclusive est celle qui se fait avec le riders comme les rideuses ! Giovanni a vécu la difficulté d'être débutant et y projette une conception du skatepark bicéphale, que les rideuses pourraient tout à fait partager ! Une autre besoin partagé par beaucoup de rider•euse•s est celui d'entreposer ses affaires.

Anaëlle : « *Ne serait-ce que pour mettre ses affaires, le nombre de fois où je me suis fait voler mon téléphone alors que j'étais en train de rouler... C'était trop chiant quoi ! Juste dans tous les skateparks, y'a aucun endroit où tu poses tes affaires, en safe et la plupart des skateparks sont dans des endroits hyper glauques...»*

### *Arrêter de faire des skateparks comme des objets finis, notion de corps singulier à intégrer*

Les « problèmes » physiques de l'espace sont bien identifiables alors il faut « *Arrêter de penser que l'on fait du neutre* »<sup>1</sup> et requestionner cette notion de corps unique. L'urbanisme est selon moi l'habilité à concevoir pour les besoins des citoyen•e•s, en les écoutant et les intégrant au maximum au processus de conception, et non pas la capacité de rendre l'espace attrayant ou générateur de profits. « *Quand on pense aux lieux publics urbains, les toilettes ne sont pas le premier endroit qui nous vient à l'esprit, et c'est exactement ça le problème.* »<sup>2</sup> Les besoins humains sont invisibilisés mais bien réels ! J'écris cela au moment où les éboueurs sont en grève et des tonnes de poubelles s'accumulent dans nos villes. On se rend bien compte que, comme je

vous le (re)rapelle : « *Les humains sont des êtres de besoin* »<sup>1</sup> Sans cette compréhension, l'urbanisme continuera d'être exclusif.

Je remercie Anaëlle qui va souvent à l'inauguration des skateparks et donne son avis, l'impose délicatement mais en faisant avancer les considérations féministes dans les skateparks. « *Et j'ai envoyé un message sur Instagram sur "Ville de Challans", car tu sais maintenant les villes, elles sont sur Instagram, tu peux aller leur parler. Et je leur ai dit : "L'espace est trop bien, le skatepark est trop bien pensé !" En plus, je connais le constructeur, c'était vraiment chouette ! Y'avait une contrainte, c'est une espèce de triangle dans le bout d'un champ, donc ils étaient très contraints car faire un skatepark dans un endroit triangulaire, c'est quand même très chiant. Et ils ont réussi à faire un truc vraiment complet donc tu sais, je leur dis "C'est génial !", tu vois. Trop bien ! Mais par contre y'a pas un robinet, pas une toilette ! Et je leur ai dit, c'est un espace de sport et un robinet, c'est genre vital !* »<sup>2</sup> Toutefois, n'y a-t-il pas d'autres contraintes que celles physiques à la venue des corps dominés et invisibilisés dans les skateparks ?

1 - Propos de Fabienne Labrugère dans MEADOWS Fiona, (médiatrice du débat), BRUGERE Fabienne, LAPALUD Pascale, KERN Anna, *La ville au prisme du genre, 1. l'espace urbain du care*, site de la cité d'architecture et du patrimoine, 2022

2 - Anaëlle, quelle sauveuse !

## Des auto-censures psycho-géographiques intériorisées

### *Socialisation genrée*

Les premières expériences de la ville façonnent notre comportement en milieu urbain pour plus tard. Mais ce comportement est lui-même influencé parce que je qualifierais d'éducation et de socialisation genrées. Ma camarade Marianne Le Berre, dans son mémoire intitulé *Ville en tous genres*, définit plusieurs niveaux de socialisation : « *La socialisation dite primaire est celle inculquée par nos parents, par notre éducation, par l'école. C'est ce que l'enfant va intégrer du fait qu'il soit né fille ou garçon. [...] C'est cette éducation qui va créer les premières restrictions physiques, et les premières constructions genrées chez l'enfant. C'est la peur sexuée qui guide à ce moment l'éducation donnée par les parents, l'enfant intégrant alors les représentations négatives de l'espace urbain.* »<sup>1</sup>

On peut d'ailleurs remarquer les effets de cette éducation binaire dans l'utilisation, dès l'enfance, des espaces récréatifs. Si l'on ne dit pas aux petites filles que le foot, c'est aussi féminin, alors elles ne cesseront de se retrouver sur le banc de touche. Et inversement, que la corde à sauter, c'est tout aussi masculin, ou que tout est pour tout le monde dès l'instant que l'on veut s'y essayer. Mais aujourd'hui dans les skateparks, les filles sont aussi sur le bas-côté...

« *Bien entendu, les parks publics sont accessibles à tout le monde. Cependant, des groupes d'hommes cis<sup>2</sup> se sont emparés de ces lieux, sous les yeux desquels les jeunes femmes n'osent pas toujours se lancer. Il y a en effet, une tendance à constater : les filles semblent désertier les skateparks à l'adolescence, alors que la fréquentation des jeunes hommes cis est maintenue. L'adolescence est justement la période à laquelle les stéréotypes de genre s'accroissent. En même temps, les injonctions de la société qui éloignent les filles des "sports de garçons" sont plus fortes. Le skate, le roller ou encore le BMX entrent dans cette catégorie en cochant les cases "vitesse", "glisse", "bruit", "intensité".* »<sup>3</sup>

Dans son mémoire *Dé/corps, queeriser l'architecture*, Elsa Foucault écrit une très belle fiction à propos de la pratique du skatepark :

« *[...] Léone lit son livre au soleil, profitant du printemps nouveau. Elle regarde les skateurs faire des figures, tomber, se relever, recommencer. Elle n'a jamais*

1 - LE BERRE Marianne, *Ville en tous genres*, mémoire de master, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2019, p.34

2 - «Cis» est l'abréviation de cisgenre (dont l'identité de genre correspond à celle obtenue à la naissance)

3 - MOUNSIF Leïla, *La place des femmes dans les skateparks : comme sur des roulettes ?*, Les ourses à plume, webzine féministe, 2020, consulté en 2023, <https://lesourcesaplumes.info/2020/01/10/la-place-des-femmes-dans-les-skateparks-comme-sur-des-roulettes/>

*voulu essayer, se contentant d'observer de loin. Elle ne sait pas si c'est qu'elle n'en a pas envie ou si c'est parce qu'on ne lui a jamais dit qu'elle pouvait le faire. En plus, elle sait qu'elle n'a pas vraiment l'habitude d'être au centre de l'attention. Elle a chaud, assise sur le bitume, elle aimerait faire comme le garçon sur son vélo et se mettre torse nu, mais ça elle n'a pas le droit, on ne lui a pas dit qu'elle pouvait le faire.* »<sup>1</sup>

Je me reconnais et je pense que d'autres se reconnaîtront aussi ; les contraintes sont aussi socialement collectives, mais individuelles à la fois car elles sont intégrées au fil des années.

« *Avoir peur de se faire mal, c'est un truc de fillette !* » et comme la peur nous façonne en milieu urbain... « *Les filles ne peuvent pas être torse-nu en ville, c'est une atteinte à la pudeur.* »<sup>2</sup> et les hommes alors ? Le skatepark n'est selon moi pas une figure collective du sport genré mais une figure symptomatique de la domination masculine en ville inculquée dès l'enfance et perpétuée tout au long de la vie adulte.

### *Dans la ville, de la peur naît la psycho-géographie productrice de cartes intériorisées*

« *Au risque de faire «Féminisme 101», je réitère : l'objet social de la peur chez les femmes est le contrôle des femmes. La peur restreint la vie des femmes.*

*La peur limite notre utilisation des espaces publics, façonne nos choix et nos options de carrière, et nous maintient, dans ce qui est sans doute le seul paradoxe valable, dépendantes des hommes pour notre protection.* »<sup>3</sup> Comme évoqué un peu plus tôt<sup>4</sup>, la peur est donc l'une des principales contraintes qui agit sur nous, les femmes (et sur les autres personnes opprimées en ville). A cause d'elle, nous nous auto-censurons et intégrons des cartographies mentales pour éviter les situations de peur. Tel endroit, je dois l'éviter parce que c'est pas super éclairé et je me sens pas super bien etc. « *Or, puisque nous avons très peu de contrôle sur la présence des hommes dans nos environnements, et qu'il nous est impossible de fonctionner dans un état de terreur perpétuel, nous associons notre peur à l'espace : les rues de la ville, les ruelles, les couloirs du métro, les trottoirs mal éclairés.* »<sup>5</sup> Edith Marréjouis parle de cartes mentales pour expliquer la peur des délaissés urbains<sup>6</sup> tout comme Yves Raibaud : « *[...] des*

1 - FOUCAULT Elsa, *Dé/corps, Queeriser l'architecture*, mémoire de master Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2021, p.104

2 - Objections hypothétiques à notre égard

3 - KERN Leslie, *Ville féministe*, Montréal, Eds Du Remue-Ménage, 2022, p.171

4 - Voir le premier paragraphe de la sous-partie « *I.2.1 Le skatepark, une figure représentative de la ville excluante* »

5 - Op.cit, p.172

6 - LAFAY Quentin, *Les villes, espaces des inégalités de genre* avec Edith Marréjouis, Marion Tillous, Marion Waller, Géographie à la carte, France Culture (sur radio France), 2022



cartes mentales afin d'éviter les zones anxieuses. »<sup>1</sup> Le skatepark peut alors être identifié par certains comme zone à éviter, surtout si celui-ci est peu éclairé ! C'est ce que j'appelle la psycho-géographie, une géographie façonnée, entre autres, par la socialisation genrée, la peur, et la conscience de l'obscurité aussi...

### Désapprendre la peur, sortir la nuit

La nuit, on perd 80% des femmes dans l'espace public<sup>2</sup> et cela n'est pas vraiment étonnant quand on comprend ce processus de peur transmis par la société, les parentes et intériorisé par les femmes. : «*La culture du viol nous apprend qu'être seule en public, c'est s'exposer à la violence sexuelle, et par conséquent, la vigilance fait partie intégrante de l'expérience de la ville pour la plupart des femmes.*»<sup>3</sup> C'est exactement cette culture du viol qui se met à l'oeuvre la nuit tombante. «*Ne sors pas seule trop tard la nuit !*», «*J'espère que tu fais attention !*». Non seulement, nous avons intégré cette vigilance mais celle-ci nous est souvent rapplée par nos proches. Le fait est que cette peur qui plane au dessus des têtes<sup>4</sup> ne facilite en rien notre accès aux espaces publics, aux skateparks en soirée. «*En incitant les femmes à se méfier, à ne pas sortir tard et à ne pas fréquenter les rues mal éclairées, on maintient en elles une peur diffuse qui annihile toute velléité d'investir l'espace urbain avec la même confiance que les hommes.*»<sup>5</sup> Alors arrêtons de dire aux filles de se méfier !

En réaction, beaucoup de groupes dominés ont manifesté la nuit pour se réapproprier la ville. Par exemple, dans les années 70 aux USA, le mouvement *Take Back The Night* (TBTN) avait pour mission de mettre fin à la violence sexuelle, relationnelle et domestique sous toutes ses formes.<sup>6</sup>

J'aimerais vous proposer un petit parallèle avec des danseuses chinoises qui sortent la nuit !

«*En Chine, ce sont les femmes elles-mêmes qui ont créé des espaces de quasi non-mixité en sortant dans la rue en groupe pour danser ou faire du Tai-chi-chuan. Développés partout dans le pays, ces groupes de femmes se réunissent sur l'espace public et favorisent la pratique d'un sport dans la rue.*»<sup>7</sup> Il faut

1 - RAIBAUD Yves, *La ville faite par et pour les hommes*, Paris, Belin, 2015, p.28

2 - Chiffre issu de MEADOWS Fiona, (médiatrice du débat), BRUGERE Fabienne, LAPALUD Pascale, KERN Anna, *La ville au prisme du genre. 1. L'espace urbain du care*, site de la cité d'architecture et du patrimoine, 2022

3 - KERN Leslie, *Ville féministe*, Montréal, Eds Du Remue-Ménage, 2022, p.133

4 - Cette peur de l'agression est partagée par beaucoup de groupes sociaux dominés.

5 - BASTIDE Lauren, *Présentes : ville, politique, médias*, Paris, Allary Editions, 2020, p.47

6 - KERN Leslie, Op.cit, p.144

7 - «La Rédaction», *Femmes dans l'espace public : faut-il passer par la non-mixité ?*, Les Lumières de

tenter de désapprendre la peur, se rappeler que les plus grands risques d'agressions pour les femmes ne sont pas dans l'espace public, tenter d'aller à l'encontre de ces contraintes d'auto-censures intériorisées et oser sortir et faire du sport en ville comme ces femmes chinoises. «*Le fait de prendre ma place dans la ville en pleine nuit - d'investir les espaces publics à des heures où les filles en sont généralement exclues sur la base de normes sociales et de limites sexistes en matière de mobilité - a été pour moi une expérience formatrice, voire transformatrice.*»<sup>1</sup> C'est dur, je sais, mais il faut essayer, essayer de la désapprendre cette peur ! Toutefois, il faut qu'on nous voit et qu'on nous entende pour faire disparaître cette culture du viol. «*Autrement dit, la ville est l'endroit où il est possible de se faire entendre ; mais c'est aussi un endroit pour lequel les gens décident de se battre. Se battre pour se sentir chez soi, être en sécurité, gagner sa vie, représenter sa collectivité, et bien plus encore.*»<sup>2</sup> Maintenant que l'on a compris ces contraintes immatérielles qui agissent sur les groupes dominés en milieu urbain, quand est-il dans les skateparks ?



Les mamies danseuses de l'espace public chinois

la ville, 2018, consulté en 2023, <https://lumieresdelaville.net/femmes-lespace-public-faut-passer-non-mixite/>

1 - KERN Leslie, *Ville féministe*, Montréal, Eds Du Remue-Ménage, 2022, p.77-78

2 - D'après Henri Lefebvre, *Writing on Cities*, dirigé et traduit par Eleonore Kofman, Cambridge, Wiley-Blackwell, 2010, 264p



### *Dans les skateparks, peur de gêner, d'être observé•e*

La peur est aussi à l'oeuvre dans les skateparks ; il est difficile de sortir de l'anonymat des villes car celui-ci nous sied souvent à merveille. Etre au centre de l'attention et paraître forte, c'est pas vraiment notre point fort. Comme le dirait Virginie Despentes : « *Jamais semblables, avec nos corps de femmes. Jamais en sécurité, jamais les mêmes qu'eux. Nous sommes du sexe de la peur, de l'humiliation, le sexe étranger.* »<sup>1</sup> Pour comprendre ces difficultés intériorisées, je vous laisse lire les propos de Margot Servières, débutante en skate :

Comment te-sens tu quand tu rides ?

Margot : « *A la fois libre et vulnérable. J'aime les sensations, je me sens bien mais plus vulnérable / moins en sécurité qu'en vélo par exemple. Je me sens aussi observée, parce que les pratiques comme le skate ou le roller attirent plus l'oeil dans la rue qu'un vélo ou un piéton.* »

Comment t'es tu senti.e ? (dans le skatepark)

Margot : « *Vulnérable, observée, presque moquée parfois (peut être moi qui surinterprète des réactions, qui projette les réactions que je crains) mais aussi aidée, encouragée.* »

Pourquoi était-ce facile ou difficile d'y aller ?

Margot : « *Il faut arriver à trouver sa place dans un flot de personnes bien souvent plus expérimentées que soi. Les premières fois qu'on s'apprête à s'élancer sur une rampe, il faut du temps pour se préparer et se décider à y aller, et ce temps et cette hésitation n'est pas toujours compatible avec le flux des personnes autour ou leurs comportements. Le regard des autres est aussi difficile à gérer, j'avais l'impression que tout le monde me regardait ou me jugeait. Last but not least<sup>2</sup>, il y avait principalement des garçons.* »<sup>3</sup>

Effectivement, Virgine Despentes a raison ; cette vulnérabilité et cette peur nous façonnent. La peur de tomber et celle du regard extérieur sont pour moi les principales difficultés à débiter les sports de glisse, encore plus si l'on est une femme. La socialisation genrée pèse lourd et explique également cette présence si masculine dans les skateparks, en particulier car ces sports de glisse se pratiquent en milieu urbain. Anaëlle : « *Jamais personne m'a..., m'a coupé la route parce que je suis une fille. Je me suis jamais sentie rejetée. On m'a jamais... Rien. Jamais un mot déplacé, jamais. Jamais, jamais. Le, la difficulté, c'est le regard extérieur. Sur un park à Bercy, quand j'allais rouler, j'étais dans mes grands pulls, avec mes grandes dreads-locks et mes grands trucs, parce que y'avait du passage. Y'a*

*beaucoup, beaucoup de gens qui passent, qui s'arrêtent, qui me regardent. Et..., même si on me disait pas grand-chose..., si y'a des gens qui venaient, on m'a beaucoup dit "T'es forte pour une fille !" (rires gênés) Le "t'es forte", ça aurait été bien, le "pour une fille" était de trop. Et elle est trop bien cette phrase car elle veut dire, dans l'inconscient collectif : "une femme, c'est pas fort". [...] Mais non à ce moment-là, je... Juste, je pense que ça a beaucoup participé au fait que je me sentais pas, je me sentais pas à ma place quoi. » Les commentaires qui rappellent cette socialisation genrée n'ont pas eu raison d'Anaëlle mais lui faisaient une pique de rappel : « *Ta place n'est pas vraiment dans le skatepark.* »*



**J'étais assise et je n'osais pas me mêler à la tumulte des skateurs de Vincent Gâche**

### *Dans les skateparks, stratégies des solitaires ou des débutant•e•s*

Pour trouver leur place, certain•e•s adoptent des petites stratégies, en particulier lorsqu'ils sont seul•e•s. On a la stratégie du "déguisement" ou plutôt d'adopter des codes vestimentaires jugés moins féminins, comme a pu le faire Anaëlle pour s'auto-rassurer. D'autres viennent à des horaires différents pour être plus seul•e, c'est aussi le cas de riders qui veulent éviter les enfants ! Un jour, j'ai interrogé plusieurs inconnu•e•s à Vincent Gâche sur leurs tactiques pour affronter la peur et oser venir dans les skateparks, une femme m'a répondu : « *Sinon, tu viens le matin. Au moins t'es sûre que t'as le skatepark pour toi toute seule.* »

1 - DESPENTES Virginie, *King Kong Theorie*, Paris, Grasset, 2006, p.36-37

2 - « Le dernier mais pas des moindres »

3 - Réponses de questionnaire de Margot Servières, 22 ans, débutante en skate à Nantes

Le problème, encore une fois, c'est que ce n'est pas aux femmes de s'adapter aux skateparks mais plutôt l'inverse ! Toutefois, cela peut être une bonne stratégie pour les débutant•e•s, pour se sentir plus à l'aise et venir ensuite à des horaires où il y a plus de monde. C'est aussi par ces horaires différenciés qu'est passée Lotte : « Non, en fait j'ai commencé avec mon ex-petit ami à l'époque. Mais au début, nous avions peur d'aller dans un plus grand skatepark, alors nous allions dans ce genre de skatepark extérieur très tôt le matin (rires), et donc nous étions seuls et nous pouvions débiter sans être pressés par personne. Donc, je pense que c'était bien quand même. Ensuite, c'était comme les premiers mois, peut-être, et quand je me suis sentie plus à l'aise, je suis allée dans différents skateparks, et là aussi j'ai rencontré plus de gens, qui étaient sympas. J'ai donc appris que si tu te contentes de parler et de créer des liens avec les gens, ils ne sont pas méchants avec toi (rires) ! [...] Je pense..., le temps ? Probablement tôt, vers 10 ou 11 heures, donc il n'y avait pas trop de monde et ce n'est pas bondé. Parce que quand il y avait trop de monde et qu'ils étaient vraiment bons, j'avais un peu peur (rires). Quand tu commences, tu penses que tu déranges les autres, mais j'ai vite appris que ce n'est pas le cas. »<sup>1</sup> Un autre bon moyen de se sentir plus à l'aise est alors de se faire des ami•e•s mais nous y reviendrons un peu plus tard...

### *Se sentir légitime, est-il possible d'apprendre à s'imposer ?*

Oser, ne pas oser être là, c'est toujours ce même sentiment de légitimité. Ce sentiment naît d'une sous-représentativité de corps différents ; comment faire pour se trouver debout à cet endroit et se sentir à sa place ? « Pour Hartstock, la vision du monde promue par les personnes en position dominante est toujours partielle et partielle, car elle participe à la légitimation des rapports de domination [...]. Celle des dominés ne peut devenir autonome qu'à travers une lutte collective [...]. »<sup>2</sup> Sans ce « faire collectif », ce sentiment d'illégitimité s'infiltrer chez tous•te•s les rider•euse•s. Pour comprendre ce sentiment à l'œuvre dans les skateparks, je vous laisse lire les réponses de Nicholas Sanquist et Giovanni Frati.

Comment t'es-tu senti.e ? Pourquoi était-ce facile ou difficile d'y aller ? »

Nicholas : « C'était intimidant, j'avais peur d'avoir l'air nul et qu'on se moque, peur des grands sûrement ; le style des personnes qui traînent au skatepark était un peu punk, à fumer des cigarettes, parfois faire des feux...

1 - Traduit de l'anglais, réponse de Lotte à la question : « Est-ce que tu étais tout le temps toute seule ? »

2 - LEPINARD Eléonore et MAZOUZ Sarah, *Pour l'intersectionnalité*, Corlet, éditions Anamosa, 2021, p.42

Enfin tout le monde était super accueillant, il fallait juste passer l'entrée et oser y aller. »

Giovanni : « *DIFFICILE*. Voir tous ces grands qui se connaissent et viennent rider ensemble c'est super intimidant. Pendant longtemps, j'ai eu de gros problèmes à oser rider (et d'autant plus skater, car j'ai très longtemps été beaucoup plus à l'aise en roller qu'en skate) par peur du regard des autres. »

Si tu as du mal à aller dans les skateparks publics, qu'est-ce qui t'a manqué ?

Nicholas : « Au début peut-être l'idée d'aller au skatepark à des moments où il y avait personne ; c'était surtout la peur du regard des autres qui rendait difficile d'y aller. »

La peur du regard des autres, la stratégie des horaires creux sont des choses également connues des débutants. Cependant, le fait de ne pas être sous-représentés les fait évoluer avec des exemples réels dans la vie quotidienne et leur confèrent un sentiment de légitimité bien plus grand. C'est pourquoi « oser entrer » n'est pas si simple, c'est comme si on franchissait un panneau sens interdit. « Moi des fois avec mes copines, on ose pas. On fume, on boit et on ose pas. »<sup>1</sup> Lorsque l'on a appris à s'écraser, à laisser la place, vous imaginez bien que « s'imposer » dans un skatepark est réellement difficile.

Anaëlle : « Et du coup, y'a une vidéo vraiment où il attend trois heures, et je suis en haut. Et je me souviens de cette position tellement je restais des heures comme ça, sur la barrière avec les bras comme ça. A cet endroit-là, sur cette barrière-là, debout à attendre que les gens passent et tout. Parce que collée à la barrière, je suis sûre que je gêne personne, et pour y aller... Bah après t'apprends aussi à t'imposer, parce que c'est comme ça dans un skatepark, c'est t'imposer quand y'a du monde, voilà. Mais c'est vrai que les garçons s'imposent plus facilement. »<sup>2</sup>

Comment agir sur cela, sur cette peur de s'imposer ?

Yves Raibaud rappelle dans son ouvrage, *La ville faite par et pour les hommes*, qu'au moment de l'adolescence, on assiste à la disparition des loisirs mixtes et que « [...] les filles ne restent pas dans les endroits où elles sont minoritaires. »<sup>3</sup> Bon, alors comment fait-on pour inverser la tendance, pour que les corps dominés en ville prennent toute la place qu'ils souhaitent ? Comme dirait Malou : « Qui met en place des espaces et des horaires pour que l'on puisse skater entre nous ? »<sup>4</sup> Comment d'un

1 - Inconnue qui fait du quad (patins à roulettes) à Vincent Gâche

2 - Anaëlle qui raconte une vidéo de son père liée à un souvenir d'enfance

3 - RAIBAUD Yves, *La ville faite par et pour les hommes*, Paris, Belin, 2015, p.20

4 - BACH Marilou, *Equis*, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2018-2021, dans *Equis 1*, p.4



statut minoritaire et dominé, pouvons-nous nous sentir puissant•e•s et arrêter de rester sur le banc de touche ?!

« Il est aussi amusant de constater que, dans les espaces sportifs publics (skateparks, terrains de basket), ce rapport s'inverse : tandis que les hommes occupent le centre et «utilisent» l'installation, les femmes restent assises autour, en spectatrices, reproduisant une division sexuée de l'espace bien connue des cours de récré. Ces lieux de loisirs non plus ne sont pas conçus pour elles. »<sup>1</sup>

Comment pouvons-nous transformer les spectatrices en actrices ?

Mais il existe déjà des actrices ! Peu visibles, il est vrai mais j'aimerais vous rassurer, les choses évoluent, doucement certes, mais dans le bon sens ! C'est ce que narre Sophie Berthollet, à l'origine de la création Realaxe qui promeut le skate féminin.

« C'est difficile de commencer le skate, quand on arrive sur un spot pour la première fois, et je pense que ça vaut pour tout le monde dans la discipline, hommes comme femmes. Mais on est en minorité, donc il y a encore plus d'appréhension. Il y a un regard qu'on ressent, la peur d'être jugée en permanence, sur ce qu'on est capable de réaliser mais aussi physiquement. Mais depuis que les skateparks poussent un peu partout en Île-de-France mais aussi en France plus largement, les mentalités chez les filles commencent à changer, souvent chez les jeunes : elles trouvent que c'est un sport comme un autre, et se sentent plus légitimes. »<sup>2</sup> Mais qu'est-ce qui leur confère ce regain de légitimité ? Quels sont les leviers d'action pour faire croître le nombre de rideuses ?

## II. Des (ré)actions féministes pour s'appropriier ces sports de glisse urbains

J'aimerais vous parler de Sandrine. C'est une femme de la cinquantaine que j'ai rencontrée au *Lyon Roller Open*<sup>1</sup> en mars 2023. On a commencé à discuter au moment où c'était aux pros rideuses de rouler et elle a dit : « *Ca va faire du bien de voir un peu de filles !* » Et oui, la visibilité, la représentation des femmes dans le champ des sports de glisse, ça fait du bien ! Sandrine est une ancienne skateuse qui vient sur des événements de glisse dès qu'elle en a l'occasion. « *Moi, à mon époque, y'avait rien, rien de rien ! On se bricolait nos petits modules, on faisait nos petits trucs quoi !* » Je ne vous dirai pas que c'est mon héroïne, mais elle est la preuve que les femmes étaient là au début de la glisse et qu'elles continueront à l'être, plus massivement je l'espère. Comment initier ce renversement ?

<sup>1</sup> - *Contest* (compétition) de roller avec plusieurs catégories, étape du championnat de France de roller. Elle s'est déroulée sur deux jours ; le samedi, c'était les sélections et le dimanche, les finales par catégorie.

<sup>1</sup> - BASTIDE Lauren, *Présentes : ville, politique, médias*, Paris, Allary Editions, 2020, p.40

<sup>2</sup> - DE BAUDOUIN Pierre, « *De plus en plus de filles se mettent au skate* » : *Realaxe, une association qui promeut la pratique féminine*, France 3 Paris IDF sur franceinfo, 2021, consulté en 2023, <https://france3-regions.francetvinfo.fr/paris-ile-de-france/paris/plus-plus-filles-se-mettent-au-skate-realaxe-association-qui-promeut-pratique-feminine-1891776.html>

Lorsque Virginia Woolf doit parler de "la place des écrivaines dans la littérature" en 1929, elle rédige plutôt un essai sur ce qui leur permet de le devenir : écrivaine. Elle fait un pas de côté par rapport au sujet initial et démontre avec ironie dans *Une chambre à soi*<sup>1</sup>, que ce sujet est "biaisé". Selon elle, il faut assez d'argent aux femmes pour obtenir un espace privé nécessaire à la réflexion personnelle, elle-même sujette à écriture. Peut-être que, de même, il est nécessaire de sortir un peu du skatepark pour mieux y revenir, pour mieux le voir et le concevoir. Intégrer l'univers du skatepark est en effet pas si simple !

Anaëlle : « Bah en tant que..., c'est vrai qu'en tant qu'extérieur, c'est hyper dur. Le skatepark, plus le lieu est vieux..., bon tu peux parler de skateparks mais ça peut être n'importe quel spot, plus l'endroit est vieux, plus ça va être compliqué car y'a cet espèce de micro-société, bah y'a des générations ! Et plus ils sont là depuis longtemps ! Et c'est leur vie. C'est leur vie et moi ça a été ma vie, c'est à dire que tous les matins, j'allais à Bercy. C'était ma maison. C'est ..., même s'il pleuvait, on pouvait pas rouler, c'était mouillé, on y allait quand même tu vois ! C'est..., je sais pas ça doit être humain d'avoir...»

Maïa : « Une annexion de ta maison ! »

Anaëlle est la preuve qu'il est possible de faire partie de cette micro-société et de faire du skatepark, un espace aussi à soi ! Mais par quels moyens peut-il le devenir ?

## 1) L'importance de la visibilisation dans l'espace public "immatériel"

Nous allons sortir un peu du skatepark mais rester dans l'espace public, cette notion quelque peu complexe. « L'espace public est un concept qui a été utilisé par plusieurs philosophes, comme Hannah Arendt, mais qui a été rendu célèbre par le penseur allemand Jürgen Habermas. En 1962, il en propose cette définition : il s'agit du "processus au cours duquel le public constitué d'individus faisant usage de leur raison s'approprie la sphère publique contrôlée par l'autorité et la transforme en une sphère où la critique s'exerce contre le pouvoir de l'Etat". Pour faire simple, l'espace public, c'est l'endroit où l'on peut critiquer le pouvoir. »<sup>1</sup> C'est l'espace support de revendications, un pilier de la démocratie pour Jürgen Habermas. Mais ces revendications sont-elles écoutées à la même hauteur ? Peuvent-elles seulement être énoncées par tout le monde ? Il s'agit là d'une vision assez uniforme et biaisée de la part de Jürgen Habermas ; c'est la critique de chercheuses féministes dont la philosophe Nancy Fraser qui soulignent que « [...] certaines catégories de citoyens, les femmes, par exemple, ne disposent pas d'un accès à l'espace public égal aux hommes. Ainsi, les discours profondément transformateurs de la société, ceux qu'expriment les opprimé.e.s - par la classe, la race, le genre ou le handicap -, sont souvent condamnés à devenir des contre-espaces publics pour être entendus. »<sup>2</sup> Encore un pas de côté...

Jürgen Habermas envisage la presse, par exemple, comme un élément constitutif de l'espace public. Bien qu'elle aussi soit d'un accès inégal, cette dématérialisation de la critique du pouvoir est pour moi souveraine pour les opprimé.e.s. Les médias, en tant que moyens, supports et techniques de diffusion massive d'informations sont des espaces publics immatériels indispensables à l'inclusion des "minorités".

1 - BASTIDE Lauren, *Présentes : ville, politique, médias*, Paris, Allary Editions, 2020, p24

2 - FRASER Nancy, « *Rethinking the Public Sphere : A Contribution to the Critique of Actually Existing Democracy* », *Social Text*, n°25/26, Duke University Press, 1990, p.56-80

1 - WOOLF Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, Editions 10/18, 1996, 171p

## Voir et se reconnaître : dans les médias, dans des événements, dans des vidéos...

### A la télé, à la radio

Dans son ouvrage *Présentes : ville, médias, politique*, Lauren Bastide démontre l'importance d'être représenté•e•s et écouté•e•s pour les personnes opprimé•e•s dans l'espace public. Le problème est que le processus d'invisibilisation à l'oeuvre dans l'espace public urbain est aussi à l'oeuvre dans les médias. « *Ce qu'il y a de plus redoutable dans l'invisibilisation des femmes, c'est qu'elle est invisible. [...] La réalité, c'est que les femmes ne représentent, sur une journée de prise de parole médiatique, que 24% du temps occupé. [...] Comment peut-on une seule seconde envisager que la situation des femmes progresse si chaque jour, lorsqu'on allume la télévision, les visages masculins se succèdent ?* »<sup>1</sup> La parité, ce n'est pas un combat vain, je vous l'assure. La parité, c'est s'assurer que des voix diverses se rencontrent et qu'elles puissent être entendues. Mais, il ne suffit pas de les inviter, il faut arrêter de leurs couper la parole aussi ! Le mansplaining<sup>2</sup> est encore trop souvent à l'oeuvre dans les émissions de télé ou de radio. Voir et écouter des femmes, ou toute personne subissant des injustices dans l'accès à l'espace public, c'est les rendre visibles, montrer qu'iels existent et permettre à de nombreuses personnes de se reconnaître en iels. En prenant confiance, on peut se dire « *moi aussi je peux essayer de faire telle ou telle chose.* » Voir et se reconnaître nous fait nous sentir moins seul•e•s, d'où l'importance de cette visibilité<sup>3</sup>.

### Invisibilisation dans les événements

Ce processus d'invisibilisation est aussi à l'oeuvre dans certaines compétitions de rollers. Notamment au NL Contest de Strasbourg, étape des championnats de France et au FISE de Montpellier, étape des championnats du monde pour les sports de glisse. Bien que ces compétitions participent grandement à la médiatisation de ces sports et de celles et ceux qui les pratiquent, il y a parfois des aberrations, des injustices qui ne font que dévaloriser le sport féminin...

Anaëlle : « *Et en 2017, j'ai gagné le NL Contest, c'est un très, un très gros*

1 - BASTIDE Lauren, *Présentes : ville, politique, médias*, Paris, Allary Editions, 2020, p.9-10

2 - Le mansplaining (de l'anglais «man», homme, et «explaining», explication) est un concept féministe né dans les années 2010 qui désigne une situation dans laquelle un homme explique à une femme quelque chose qu'elle sait déjà, voire dont elle est experte, souvent sur un ton paternaliste ou condescendant. (source : wikipédia)

3 - D'après le wiktionnaire, en sociologie, ce terme désigne le fait de rendre visible un groupe social ou un phénomène social absent ou très faiblement présent dans les représentations dominantes.

*festival à Strasbourg. En France, c'est le deuxième plus gros festival de glisse, après celui de Montpellier. Et du coup, c'est une très grosse compétition de roller, et c'est ouf hein quand même..., pour le roller, c'est sympa quand même de gagner ça. Et euh, du coup bam, je suis trop contente. J'ai payé mon inscription le même prix que les hommes. Et je roule en pro parce que y'a pas de catégorie amateur là-bas, et que de toute façon, je crois qu'ils ont jamais fait de catégorie pour femmes amatrices. Et je gagne une pauvre casquette avec un vieux tee-shirt, une casquette trop grande et un tee-shirt trop grand, que j'ai encore, qui me sert de pyjama ! (rires) La casquette, je l'ai donnée, mais le tee-shirt, je m'en sers de pyjama ! Et j'avais écrit un message sur facebook, car j'étais pas trop sur Insta. Et en 2017, on était encore un peu sur Facebook, pour les événements et tout ! Et j'avais écrit un petit message, pas méchant tu vois, juste en mode "ah bah ça serait bien que..." enfin dans la même compétition, les gars ils ont un price-money, genre les gars ils gagnent plus de 1000 euros tu vois. Et là, l'écart est... stratosphérique ! Et donc j'avais dit, "euh en fait, pas cool !" (rires). »*

Ces prix différents entre les catégories n'encouragent en rien les jeunes filles et les femmes à rouler, cela les dévalorise. D'ailleurs comme me le rappelle Anaëlle, l'intérêt de créer des catégories, c'est pour comparer à l'intérieur de celles-ci et pas les comparer entre-elles. Anaëlle : « *[...] Et dans la mesure où les événements proposent des catégories féminines, ça veut dire qu'ils reconnaissent qu'il faut une catégorie pour les hommes, une autre autre pour les femmes, parce qu'il y a une différence d'anatomie et que tu ne peux pas faire concourir les deux en même, enfin comme dans n'importe quel sport tu vois. [...] Mais c'est à dire qu'on reconnaît la différence, mais on les compare pas. [...]* »

Les horaires de passage différents jouent aussi un grand rôle dans ce processus d'invisibilisation au NL Contest. Les femmes passent à 11h le matin...

« *Mais en fin d'après-midi pour les gars, bah y'a blindé de public sauf que dans le public, bah y'a 50% de femmes. Comme dans toute la société tu vois. Et les gens qui sont venus, les hommes comme les femmes n'ont vu que des hommes rouler. Et ils ont pas regardé le programme en mode "ah ouai, c'est vrai que les femmes, c'était ce matin mais on n'était pas là." Non, ils ont vu ce qu'ils ont vu. A quel moment, y'a des jeunes filles qui se disent "ouai j'ai trop envie de faire ça !" ? Jamais, c'est pas possible tu vois, elles vont pas s'identifier à des mecs... enfin c'est très rare ! Tu vois, moi j'aurais plus tendance..., c'est le hasard qui a fait que j'ai fait du roller, mais aujourd'hui je vois plein de jeunes filles qui me disent "Ah ! Je trouve ça trop bien et tout ! J'ai commencé car j'ai vu des images, des vidéos de ce que tu fais, des trucs comme ça." »*



Heureusement, Anaëlle a pu avoir l'opportunité en 2022 de créer une vidéo sur le sujet "la place des femmes dans les sports urbains" à l'occasion d'une table ronde organisée par le NL Contest. Dans cette vidéo, elle montre comment la sous-représentativité et des "discriminations indirectes" créent de grosses inégalités pour les femmes.

Anaëlle : « Et en gros dans la vidéo, je pars de mon expérience et j'explique ce que je t'ai raconté, de comment j'ai grandi dans les skateparks, de comment je visualisais les choses et comment le fait d'avoir eu trop peu sur d'autres femmes qui rident et bah ça m'a bridé moi et ça a bridé toute notre génération. Et qu'il faut accepter qu'on était sur la première génération de femmes qui rident, là la deuxième qui arrive et que c'est la responsabilité des événements de mettre en lumière aux yeux du grand public, le roller féminin pour qu'il existe dans la vraie vie, au quotidien, dans ton skatepark. En plus, l'évènement se passe dans un skatepark public ouvert extérieur qui est là toute l'année. Et du coup c'est ton évènement, qu'est le deuxième plus gros festival en France, qui a le pouvoir de faire changer les choses, et c'est absolument pas normal qu'il n'y ait pas de rideuses à Strasbourg ! Par contre y'a pas de rideuses à Strasbourg à l'image du NL Contest, y'a jamais rien de fait pour les femmes ! [...] Donc le journaliste qu'était là-bas qui dit "putain, ça m'a fait changer ma vision des choses !" Parce qu'il voyait pas ça comme ça, ils étaient encore sur ces arguments, toujours les mêmes : "Ouai, y'a pas de prize-money car vous êtes moins nombreuses !". "Y'a pas de prize-money car vous êtes plus nulles !" Bah ouai mais à quel moment... plus nulles que quoi ? [...] Plus nulles que les hommes ? Mais du coup, tu fais qu'une seule catégorie si tu veux comparer les femmes aux hommes. Tout le monde roule ensemble et oui y'aura certainement des hommes en premier et des femmes plutôt vers la fin ou vers le milieu. Parce que y'a certainement des femmes qui vont bien se classer aussi. »

Au FISE de Montpellier comme au NL Contest, mêmes "punitions" : des prize-moneys inégaux, pas de live pour les femmes et dévalorisation de la catégorie féminine. La remise des prix féminins est même faite pendant le passage des pros-riders, autant vous dire que tous les yeux sont braqués sur les hommes.

Anaëlle : « Mais ils le font genre derrière le skatepark, genre vraiment, pas face au public, c'est à dire que le public peut continuer à regarder les hommes. Et nous, c'est vraiment la petite remise de prix derrière. Alors que c'est la coupe du monde de roller quoi ! (rires) [...] Par contre, tu dis au grand public, genre le seul endroit, en France, où y'a des centaines de milliers de personnes qui passent par jour voir nos sports, tu leur dis "le sport féminin, c'est de la merde." C'est ça que ça veut dire le chèque moins gros quoi. »

Maïa : « On dit des sports masculins mais en fait, on donne n'y l'espace, ni

le temps, dans l'espace public pour se sentir à l'aise, et on les montre pas, et...

Enfin du coup y'en a de moins en moins, enfin y'en a moins...»

Anaëlle : « Ouai ! »

Maïa : « Et comme on voit pas les personnes, on se sent pas représenté, du coup, on a pas forcément envie, on se dit que c'est pas pour nous. »

Anaëlle : « Ouai c'est ça, c'est le cercle vicieux. »

Maïa : « Ouai c'est ça, un espèce de cercle vicieux ouai. »

Anaëlle : « Ouai, et la seule issue de ce cercle vicieux, c'est la médiatisation ! »



Femme en rollers quad,  
Nantes Roller Festival 2019



Anaëlle Nogueira, rollers in line,  
Nantes Roller Festival 2019

Mais je vais vous rassurer, cela est en train de changer dans pleins d'évènements et notamment à Nantes grâce à Anaëlle qui organise, pratiquement entièrement seule, le Nante Roller Festival. J'ai pu y prendre part en octobre 2022, le live était pour tout le monde, les prize-money étaient égaux, le roller derby<sup>1</sup> a été inclus à la compétition et on pouvait voir des femmes pro rider l'après-midi ! Grâce à ses efforts, le Nantes Roller festival compte le plus grand pourcentage de participantes. (environ 31% de femmes) Les sénior•e•s et les enfants sont aussi vivement invité.es à participer. J'imagine que ces injustices sont aussi à l'oeuvre dans les contests de skateboard, bmx mais moins dans la trottinette, un sport beaucoup plus jeune comme j'ai pu déjà le dire. « Parce que la trottinette, c'est un sport jeune, donc ils ont pas de passé, ils ont pas d'anciens qui... enfin tu vois, les gens qui organisent les évènements de rollers, c'est des anciens du roller etc. Bah les anciens de la trottinette, ils ont maximum 25-30 ans, tu vois. C'est la génération, ils se posent même pas la question. Y'a pas de... enfin ils se disent "attend, est-ce qu'on met du price money pour les femmes en compétition ?" Bah oui, pourquoi vous en avez pas vous ? Et non, la question se pose pas. »

1 - Pratique de patin à roulettes pratiquée surtout par les femmes, une course entre deux équipes.

Cependant, les compétitions restent exclusives, elles sont pour les personnes qui ont les moyens de s'inscrire et de se déplacer pour y participer. Mais il faut reconnaître que cette visibilité des événements par le live aide grandement. Toutefois, je me questionne quant à l'inclusion des personnes „hors-catégorie“, des personnes trans, non-binaires, intersexes...



Peach, dans Skateism



Mel Williams, dans Skateism

### Dans les magazines, les fanzines

Malou m'a fait découvrir le magazine *Skateism*, un magazine international de skate féminin et queer<sup>1</sup>. Celui-ci permet à toute personne, intéressée par le skateboard, de se sentir représentée. Le fanzine *Equis* de Malou s'inspire un peu de ce magazine ; dans celui-ci elle aime l'idée de « montrer des figures de l'ombre » et pas uniquement en skate ! *Skateism* comme *Equis* participent vivement à ce processus de visibilité, vital pour les personnes opprimées des représentations dominantes.

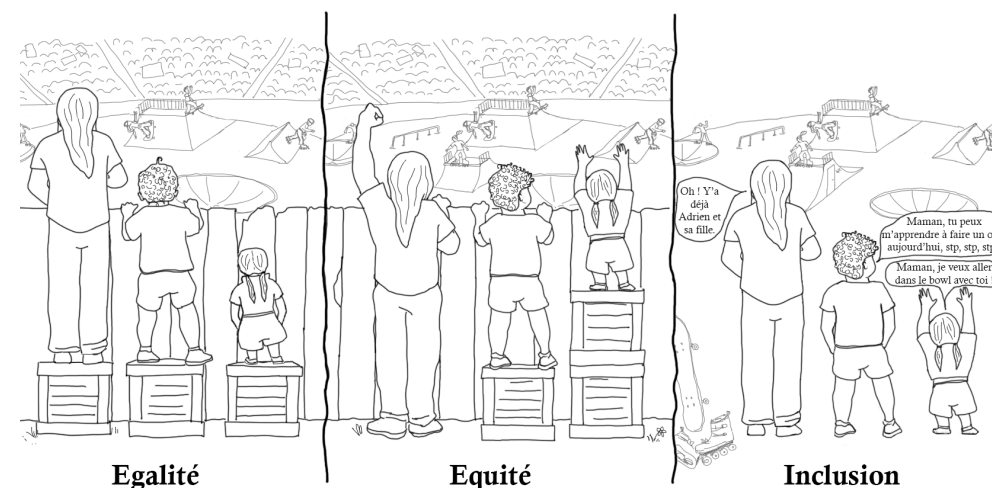
Malou : « Et j'étais là, putain c'est trop bien, c'est trop une bonne idée de faire ça, tu rencontres des gens, des artistes, des skateurs,... des danseuses, des..., fin' je sais pas, des tout ! Et de les interviewer, genre c'est trop bien de mettre les gens un peu en avant, les gens un peu de l'ombre,... »

Cette représentativité des corps dominés est un outil indispensable à

1 - Petit rappel : personne qui ne correspond pas aux normes de la société (cisgenridentité et hétérosexualité) vis à vis de son identité de genre et de son/ses attirance.s affectivo-sexuelles.

l'équité d'accès à l'espace public ! Je le rappelle, il ne suffit pas de dire que l'espace public est pour tout le monde pour que cela soit vrai. « En ce sens, les études critiques de la race et de l'intersectionnalité permettent de penser les politiques d'égalité au-delà du simple énoncé du principe d'égalité formelle et, surtout, de comprendre que l'universalisme abstrait ne parvient pas à garantir une égalité de traitement entre les citoyen•ne•s. »<sup>1</sup>

L'équité est selon moi, le seul moyen dont nous disposons pour tendre vers l'égalité. Rendre visible les personnes peu présentes dans l'espace public est un outil de l'équité, qui leur permet de le réinvestir progressivement. « De plus en plus de personnalités féminines, non binaires, trans sont mises en avant et peuvent devenir des sources d'inspiration pour les personnes qui s'identifient de différentes manières que le veulent les normes sociales occidentales. »<sup>2</sup> Gagnant à multiples reprises des championnats du monde de skate dans la catégorie "femmes", Léo Baker est aujourd'hui, en tant que skateur transgenre, un exemple pour la communauté queer. Ne souhaitant pas participer aux JO cette année, il met au centre l'exclusion des personnes trans et queer dans ce système binaire qui façonne tous les pans de la société... Mais, heureusement, les réseaux sociaux participent aussi grandement à cette visibilité grandissante.



Distinction entre égalité, équité et inclusion

1 - LEPINARD Eléonore et MAZOUZ Sarah, *Pour l'intersectionnalité*, Corlet, éditions anamosa, 2021,, p.22

2 - SANDQUIST Nicholas, *Sculptures Sociales*, mémoire de master, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2023, p.94



### Les réseaux sociaux

Les photos, les vidéos *in situ* de femmes et de personnes queer qui rient en street ou dans un skatepark se multiplient, notamment sur la plateforme Instagram. Des pages mettent en avant le roller féminin telle que *bladeladies*, ou le skate féminin et queer telles que *Poppie Mag*, *hera\_skate*, *thereskatebords*, ou *skateism*... Certaines sont des marques spécifiques, d'autres des magazines ou seulement des pages dédiées à une pratique donnée, mais dans l'ensemble toutes ces pages mettent en avant des profils diversifiés. Les sources d'information se multiplient, et la visibilité des personnes dominées augmente avec elle ! *Poppie Mag* fait des posts sous forme de petits portraits avec des biographies. Ces portraits sont nécessaires car ils montrent souvent des corps "dominés", absents ou moins fréquents sur une occupation longue durée de l'espace public, du skatepark. Se sentir représenté•e joue énormément.



Connais-tu déjà Margielyn Didal ?



Portrait d'Alexis Sablone sur Poppie Mag

Lotte : « Yeah ! Et je pense que la représentation joue énormément, comme..., c'est donc pourquoi nous voulons faire une session en personne. Parce que nous sommes en line et les gens peuvent voir que c'est sympa, c'est déjà de la représentation mais être réellement présent.e.s dans le skatepark..., et plus de gens féministes et queer dans le skatepark, c'est important pour les jeunes enfants de voir, de réellement voir que..., parce que, si nous sommes juste en train d'en parler mais pas réellement...actif•ve•s. »

Pour la construction d'un invidu, se sentir représenté•e, c'est la possibilité d'avoir un exemple qui nous aide à nous développer dans une pratique, à grandir. Et c'est encore mieux quand ce modèle est incarné dans le skatepark.

Anaëlle : « Et avant ça, j'étais jeune. Et y'avait pas trop, tu sais y'avait pas euh, y'avait pas internet, Instagram et tout. Donc je cherchais des images de filles qui ridaient et tout, j'avais pas de références, j'avais pas d'images. J'avais plein d'images de garçons qui roulaient, donc je savais ce que c'était le roller. Mais je m'identifiais pas du tout, mais même aujourd'hui, je regarde le sport masculin en mode "ah c'est mes amis qui rient" tu vois, mais là où je m'identifie, c'est plus aux femmes, normal tu vois. »

### Dans les vidéos et films

La culture de la glisse produit constamment beaucoup d'images et vidéos. Ces dernières servent autant de références pour des techniques de tricks que des styles de pratique et styles vestimentaires, de modèles pour apprendre à jouer avec l'espace public... Cette production a longtemps été portée par et pour les hommes, comme des rois de la glisse et de l'espace (public). Bien qu'ils soient sujets à de nombreux débats, les J-O ont au moins permis le développement du skate féminin en imposant lors de son intégration la parité hommes-femmes, commune à tous les sports des J-O. Ma participation au ciné-débat "Bande de skateuses" au ciné-théâtre Bonne Garde à Nantes et, notamment, la discussion que j'ai pu avoir avec la réalisatrice, Marion Desquenne, m'a permis d'en prendre conscience. « C'est ça les J-O, c'est critiquable par plein d'aspects, notamment écologiques, mais c'est la parité power ! »<sup>1</sup> Dans la salle planait une incompréhension de la part des hommes de cette sous-représentativité encore actuelle dans les skateparks, eux qui se disent très accueillants. J'ai pu rappeler que beaucoup de contraintes sont intériorisées et que c'était surtout le milieu urbain qui rendait la pratique difficile. Là encore, quand j'ai posé la question « Qu'est-ce qui vous manque dans les skateparks, vous qui êtes des bien meilleur.e.s skateurs et skateuses que moi ? »

Une femme derrière moi a dit : « De l'eau propre ! » Des espaces de discussion et de critique tels que les cinémas sont parfois tout aussi intéressants pour faire évoluer les mentalités et comprendre les difficultés de certain.e.s. A cette occasion, j'ai rencontré beaucoup de rider•euse•s nantais et apprendre beaucoup d'elles et eux, inventer des utopies autour d'un verre dans nos différentes discussions ! Mais comment à partir d'exemples, pouvons-nous progresser et apprendre de nouvelles choses dans nos sports de glisse respectifs ?

1 - Réponse de Marion Desquenne autour du bar de Bonne-Garde



## Regarder, échanger et apprendre

### Se filmer, c'est apprendre en se regardant soi-même

Un intervenant du ciné-débat m'a apporté une toute autre réponse lorsque je demandais ce qui manquait à l'espace du skatepark. Travaillant dans le champ sportif cinématographique et nous invitant à participer à un de ses projets, il a dit à l'ensemble de la salle : « *Faire des films, c'est se réapproprié l'espace public.* » C'est vrai qu'à y réfléchir, être filmé•e ou filmer c'est devenir acteur•trice de l'espace dans lequel on se trouve. C'est un moyen de s'auto-corriger, de progresser et transmettre aux autres !

Sophie Berthollet : « *De plus en plus de filles se mettent au skate. Les réseaux sociaux jouent un rôle important : beaucoup de skateuses n'hésitent pas à filmer et poster leurs débuts. Et ainsi de suite, d'autres filles voient leurs progressions, trouvent ça fun et s'y mettent à leur tour.* »<sup>1</sup>

Cette transmission de vidéos fait alors augmenter le nombre de pratiquantes et change la vision que l'on a de ces sports dits « masculins ». Lorsque Lotte travaille pour *Poppie Mag*, elle réfléchit à la manière de se mettre en scène pour transmettre au mieux.

Lotte : « *Donc l'emploi du temps est... Cela dépend de la personne que tu interrogés ! Pour moi, c'est une fois par semaine que nous parlons des idées que l'on a, et ensuite chacun.e choisit peut-être une ou deux idées. Et soit on se met d'accord sur un script, de... „Comment pouvons-nous transformer cette idée en vidéo pour qu'elle puisse apprendre quelque chose aux gens ?“ ou on pense que c'est bien. Et ensuite nous le scénarisons, tout le monde vérifie et on se dit : „Oh, peut-être changer ça, ou peut-être comme ça, je ne sais pas..“ Et après, on va dehors, où l'on veut, à l'endroit qui convient le mieux pour la vidéo et on filme cela. [...]* »

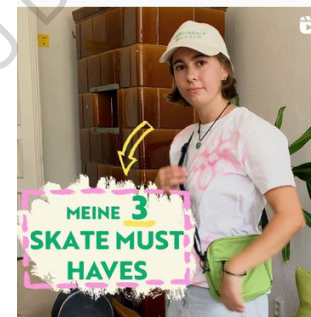
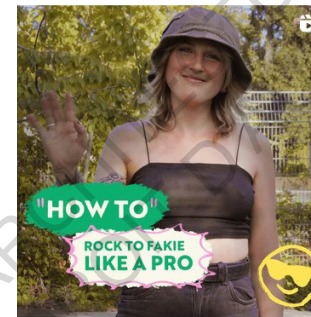
Il y a un réel travail de la part de *Poppie Mag* à mettre le corps des personnes filmées au service de celles et ceux qui regardent. Iels apprennent et progressent aussi en même temps qu'iels font leurs différentes vidéos. Une certaine créativité collective et le soutien financier de la télévision allemande (pour un temps) les poussent à faire divers contenus : des portraits de ride•euse•s, des interviews de citoyen•e•s et des formats de vidéo dits « tutos ». Mais à quoi servent ces tutoriels ?

<sup>1</sup> - DE BAUDOUIN Pierre, « *De plus en plus de filles se mettent au skate* » : *Realaxe, une association qui promeut la pratique féminine*, France 3 Paris IDF sur franceinfo, 2021, consulté en 2023, <https://france3-regions.francetvinfo.fr/paris-ile-de-france/paris/plus-plus-filles-se-mettent-au-skate-realaxe-association-qui-promeut-pratique-feminine-1891776.html>

### Les exemples, les tutos, la montée en niveau

Il faut bien reconnaître que les tutos c'est pratique pour apprendre et progresser quand on est trop timide, qu'on n'ose pas aller à la rencontre de l'autre dans le skatepark ou que, simplement, on est seul•e. Pour cette réalisation de vidéos, on va chercher des personnes ressources et parfois d'autres souhaitant apprendre.

Lotte : « *[...]C'est différent, si on fait comme..., des vidéos explicatives avec des gens, où l'on montre un trick, bien sur qu'avant on leur parle, on leur demande « Est-ce que tu veux faire cela ? »*



Des tutos, des messages bienveillants et des conseils pratiques, merci Poppie Mag !

Avec ces vidéos, on se sent à la fois représenté•e et épaulé•e. On peut essayer de reproduire le trick en question dans un espace ou micro-architecture semblable. Ces tutoriels permettent de se surpasser soi-même mais aussi entres membres d'une même communauté.

Anaëlle : « *[...] Et à partir un peu de l'explosion d'instagram, là on va dire, depuis 5 ans, 5-6 ans, ça commence à se voir que "Oh ! Y'a beaucoup de femmes qui rient ! Y'a beaucoup de niveau, et elles se poussent entre elles tu vois ! Chaque fois que y'a des tricks plus ouf, et euh, tu vois comme quoi le fait de se représenter à d'autres femmes, bah ça pousse le niveau tu vois. [...]* »

Instagram n'est peut-être pas qu'une plate-forme de paraître mais aussi une plate-forme d'être, d'exister et d'être potentiellement visible.

Il faut garder espoir, les mentalités sont en train d'évoluer, nous sommes de plus en plus considéré.e.s. D'autant plus qu'aujourd'hui, on peut communiquer plus facilement.

#### *Forums et espaces de discussion, gratuité d'échanges*

Aujourd'hui, grâce à internet et la wifi public dans certains lieux, des espaces de discussion et d'échange tels les forums, les boîtes mails, les groupes (Whatsapp, Messenger, Instagram) sont quasiment accessibles à tous.te.s dans une quasi-gratuité. Cela dit, on doit tout de même être en possession à minima d'un téléphone smartphone... On peut ainsi facilement communiquer avec un.e autre rider.euse (idolâtré.e ou non), poser des questions en privé ou en public, demander du contenu précis dans le cas des tutos ou se donner rendez-vous dans les skateparks !



Et toi, avec qui préfères-tu skater ?

## Se donner rendez-vous : l'importance du nombre

### *Etre seul.e, ça reste difficile à moins d'avoir une certaine force intérieure*

Les sports de glisse, « *Après quand t'es seul.e, c'est comme au resto, c'est moins bien.* »<sup>1</sup> Cela vaut pour beaucoup d'activités et de personnes. Bien qu'il soit un homme, il n'est pas plus confortable pour Jonas Cervantes d'être seul : « *Quand je vais dans des grandes villes (Nantes, Lyon, Paris) il se peut que je me sente intimidé par la présence de beaucoup de pratiquants. Je préfère skater avec des gens que je connais dans une petite scène skate, [...].* »<sup>2</sup>

C'est aussi ce sentiment de solitude qui a provoqué un arrêt temporaire de skate à Lotte.

« *J'avais juste dix ans donc je ne pouvais pas aller trop loin dans la ville par moi-même. (rires) Peut-être qu'une fois ça n'a pas d'importance, mais ensuite j'ai arrêté parce que skater seule n'était pas si fun... J'en faisais juste en dehors de la maison dans la rue mais à un moment donné, c'était ennuyant de faire cela seule.* »

Autant vous dire que pour faire abstraction de sa propre solitude, du regard des autres, des chutes à répétition, il faut beaucoup de ténacité, une sorte de force intérieure comme dirait Anaëlle.

Anaëlle : « *Ah mais c'est clair ! C'est impossible en fait. Ça nécessite une espèce de force intérieure, de se dire "Aller, là je m'en fous qu'on me regarde et on y va, on va se casser la gueule !" Et en fait, c'est des sports où tu ne peux apprendre qu'en tombant ! Donc quoi qu'il arrive tu vas avoir l'air con. Tu vas tomber, tu vas te rouler par terre, tu vas te faire mal... Puis si t'es toute seule... En fait, je pense que c'est dur d'être seule aussi !* »

Pourtant il y a des exceptions ; des exceptions plutôt masculines qui semblent arriver à franchir le pas, des hommes qui osent aller seuls dans les skateparks, occuper tout l'espace et jouir des espaces que la ville met à leur disposition. (Sans doute car celle-ci est conçue pour eux, vous l'aurez compris.)

Comment t'es-tu senti.e ?

Nicholas : « *À l'aise, dans mon élément la plupart du temps, surtout quand je suis seul ou quand je fais une bonne session (y'a des jours avec et des jours sans, haha !) ; un ami disait que parfois il se sentait pas très à l'aise juste à marcher dans la rue, mais plus sur son skate* »

Plus à l'aise sur un skateboard qu'en tant que piéton ? Loin de moi

1 - Inconnue rencontrée à Vincent Gâche

2 - Jonas Cervantes qui raconte son expérience des skateparks



l'idée de faire des généralités, mais il me semble que pour beaucoup de femmes, il était préférable de se faire petite et par conséquent, il est plus rassurant d'être piétonne... Ces contraintes intériorisées jouent beaucoup sur cette solitude « exposée aux yeux extérieurs » ; d'autant plus que nous avons peu d'exemples physiques dans les skateparks à qui nous identifier et qui nous poussent à aller à contre-sens de ces auto-contraintes. D'où, encore une fois, l'importance de cette visibilisation !

### *De la rencontre à l'amitié*

Heureusement, quelques rencontres virtuelles et/ou physiques sont parfois motrices de notre engouement pour un sport de glisse ou un autre. En d'autres termes, nous sommes influençables, parfois pour notre bien ! Les sports de glisse ne sont pas des sports individuels.

Lotte : « [...] si tu veux peut-être juste apprendre une figure aujourd'hui, ça peut être sympa d'être seul.e pour se concentrer sur cela, mais habituellement ça n'est pas faire du sport mais créer des liens et s'entraîner avec les autres qui est la partie la plus sympa ! (rires) »

De cet entraînement collectif, de ces liens débutants, advient l'amitié.

### *L'amitié, une condition d'accès à la ville et au skatepark*

A ce sujet, Leslie Kern écrit tout un chapitre intitulé « La ville des amies » dans son livre *Ville féministe*. Elle démontre comment celle-ci est garante de notre liberté : « C'est notre amitié qui nous a donné accès à la liberté au beau milieu de la ville. Et en retour, les rues du centre-ville ont solidifié nos liens. »<sup>1</sup>

Gâce aux amitiés, à cette liberté collective, nous prenons connaissance des réels obstacles à notre liberté individuelle et devenons courageuses. « Elles m'ont aidée à diriger ma frustration vers les écoles, les systèmes et les structures plutôt que vers les autres femmes, ainsi qu'à me sentir toujours plus forte et moins craintive. L'amitié entre femmes, en bref, a été pour moi plus qu'un radeau de sauvetage : c'est ce qui m'a donné du pouvoir. »<sup>2</sup>

Plus que d'être en nombre, il est important d'être ensemble, de faire collectif et de tisser les relations particulières pour faire tomber les obstacles à notre venue dans les skateparks ! Des personnes dans le partage, comme ma tendre amie Yeong, aident grandement à se sentir à l'aise.

Maïa : « Qu'est-ce qui te manque le plus dans l'espace public et aussi dans les skateparks ? (ça peut être physique, ou quelqu'un à qui demander de l'aide, ou n'importe quoi) »

Yeong : « Physiquement, juste de l'aide et des moments pour parler ! Je peux être amie avec eux, même si on se rencontre à cet instant pour la première fois ! J'aime être l'amie de quelqu'un donc c'est une chance ! Et s'il y a d'autres débutant.e.s, on peut partager quelques conseils ! »

Les discussions, l'échange de savoir-faire délient les corps ; mais aussi la capacité à faire l'idiot ou l'idiote !

Malou : « Ouai, c'est pas... Après y'a des gens qui aiment bien être solos et qui sont bien dans leurs trucs, mais j'avoue que moi... Ça perd un peu l'intérêt de...d'aller s'amuser. Fin' moi quand j'allais faire du skate, je faisais vraiment le clown moi quand j'allais skater. Si je skatais..., ça va, je savais skater mais je faisais plus des roulades et tout, juste pour faire rire les autres. »

L'amitié est capable de nous mettre réellement à l'aise. La rencontre appelant la rencontre, venir avec des ami•e•s, c'est aussi un moyen de s'en faire d'autres et de connaître petit à petit les pratiquant•e•s du skatepark. (A condition que les premier•e•s ne disparaissent pas...)

Malou : « Je sais pas pourquoi j'y allais seule, car après j'ai quand même vite arrêté d'y aller seule. Mais c'est parce que, au début j'y allais avec mes amies, mes potes mecs et euh du coup comme ça tu rencontres un peu des gens dans le skatepark. Donc même si je sais qu'au début..., même s'ils avaient arrêté, je continuais à y aller un peu mais bon je me sentais pas hyper rassurée toute seule, donc finalement j'ai arrêté d'y aller mais... Puis c'est quand même plus drôle d'y aller avec ses bons amis. »

Même avec quelques ami•e•s, on peut se sentir exclu•e, avoir l'impression de ne pas être réellement acteur•trice du skatepark et de ne pas appartenir à cette grande famille de rider•euse•s.

### *Faire communauté et effets de groupe*

Faire partie d'un petit groupe, d'une communauté, c'est se laisser porter par l'énergie que cela implique : le fameux effet de groupe, pas toujours négatif là aussi. Il peut nous construire et nous forger de très beaux souvenirs. C'est ce que Malou a vécu et m'a raconté avec beaucoup d'enthousiasme et d'émotions : « [...] Mais c'est que, ouai avec les filles, on était vraiment une petite famille quoi. On a commencé à se voir au skatepark, après on se voyait, on allait boire un verre, on allait manger un morceau...Et après un été, on a loué un camping-car, et on est parti faire tous les skateparks de la Côte Ouest jusqu'à Irun en Espagne. Et c'est trop bien, on était tout le temps ensemble, on vivait ensemble, on dormait ensemble... C'était vraiment... C'était ouf, genre c'était trop bien ces années de skate en famille ! C'était vraiment, ouai une famille quoi ! »

1 - KERN Leslie, *Ville féministe*, Montréal, Eds Du Remue-Ménage, 2022, p.77

2 - Ibid, p.89



Dans le podcast *Les villes, espaces des inégalités de genre*, Edith Marréjouis évoque cet outil d'accès à la ville que sont les marches sensibles<sup>1</sup> pour les personnes opprimé.e.s. Elle rappelle, à ce moment-là, l'intérêt de « faire collectif et nombre »<sup>2</sup>. Pour les femmes, se retrouver entre elles, leur permet de se sentir à l'aise et d'oser prendre la parole. La crainte tombe et laisse la place à un certain sentiment de puissance.

Malou : « Nan, j'avoue, nous, on faisait pas trop attention quand..., en gros si y'avait du monde ou pas. Quand, quand on était en groupe, on s'en foutait un peu, on se sentait puissantes. Puissantes, euh on se sentait moins, moins vulnérables quoi. Du coup, on y allait et euh, mais c'est sûr que...Moi au collège, quand j'étais toute seule, peut-être j'y allais à des moments où y'avait moins de monde. »

Non seulement, cet effet de groupe nous met à l'aise mais il nous pousse à nous surpasser, à « gagner en niveau ».

Comment gagnes-tu ou as-tu gagné du niveau en glisse, en tricks ?

Giovanni : « La base je l'ai acquise en bossant tout seul sur les trottoirs de mon village. Je suis un buté, donc je partais en me disant « ok aujourd'hui je bosserai tel trick » et j'y passais des heures et des heures. Mais le taux de progression lorsque l'on skate tout seul est laaaargement moins élevé que lorsque l'on évolue au sein d'une communauté, où l'on se pousse les uns les autres et où l'on apprend les uns des autres. »

Jonas Cervantes : « C'est en effet une question que je me pose régulièrement et qui reste mystérieuse mais je peux répondre par quelques pistes : je pense qu'avant tout il faut skater avec des gens, et de préférence des gens plus forts, pour garder la motivation et apprendre rapidement. Il faut se sentir à l'aise socialement, que ça ne soit pas qu'une question de technique mais aussi de potes. »

Toutes les personnes que j'ai rencontrées et ma propre expérience me le confirment : ça « porte » que d'avoir un groupe d'ami.e.s rider.euse.s. Il ne suffit pas d'acheter une planche ou des patins ! C'est bien cela qui aide à faire abstraction du regard des autres.

Anaëlle : « Quand t'es plusieurs, bah en plus t'as l'effet de groupe. Donc tu t'encourages un peu, entre eux..., entre elles et entre eux, ils s'encouragent. Puis

1 - La marche sensible est un outil féministe qui permet à des groupes de se rencontrer, de visiter des lieux de la ville et de s'exprimer à propos d'elle.

2 - LAFAY Quentin, *Les villes, espaces des inégalités de genre* avec Edith Marréjouis, Marion Tillous, Marion Waller, Géographie à la carte, France Culture (sur radio France), 2022

en même temps, on vient moins t'embêter quoi ! Et quand t'es toute seule, tu sens le regard des autres... Et puis? plus t'es timide, plus les gens te regardent en plus, donc c'est vraiment le cercle vicieux...»

Malou : « Mais quand même, quand on était toutes ensemble, on avait moins peur, on y allait un peu à fond à la queueleuleu. On prenait un peu toute la place dans le skatepark. Ça nous faisait rire, des fois on faisait des petits tests comme ça. Allez, on y va, on va faire comme eux [...] »

Et si l'on est vraiment trop timide me direz-vous ? Je vous répondrais que c'est justement, là, que l'espace public médiatif intervient et devient utile et même nécessaire.

### *Des espaces virtuels pour la rencontre*

Une phrase d'interview résonne encore dans ma tête, une phrase très importante que m'a dit Lotte : «*Being the majority*». De nos places d'opprimé.e.s, de minorités, il est possible de renverser ce rapport de domination. Cela est possible par le simple fait d'être là, tous.te.s ensemble. C'est d'ailleurs ce que Michel Lussault appelle « la lutte des places »<sup>1</sup>. C'est la lutte par laquelle les personnes « minoritaires » se battent pour faire valoir leurs droits, leur visibilité et leur existence par le simple fait d'être là, ensemble. C'est tout l'intérêt des manifestations, d'être là, ensembles et visibles, opprimé.e.s mais soudé.e.s. *Hera\_skate* est une page Instagram sur laquelle, parmi des divers contenus, une date, un lieu et une heure de reconte sont parfois convenus pour un rassemblement dans un skatepark. Cette rencontre est proposée à tous.te.s les rider.euse.s femmes. C'est un sorte d'occupation de l'espace, de récupération de l'espace, une manifestation où les minorités deviennent majorités.

Lotte : « Parce que ce qu'iels font, habituellement, iels disent tous les dimanches ou tous les week-ends, « nous sommes dans ce skatepark, venez tous.te.s ! » Et ensuite, toutes les personnes queer viennent et iels sont la majorité, donc iels possèdent le skatepark en quelques sortes. Mais il y a toujours des hommes tu sais, et c'est très bien d'ailleurs (rires). Mais nous possédons l'espace parce que nous sommes majoritaires, alors nous changeons fondamentalement - ce que tu viens de dire - nous changeons cette égalité... de comment beaucoup... Et je pense que c'est un bon moyen pour ne pas faire d'espace exclusif pour les femmes ou les personnes queer ; tu vas juste dans un skatepark en étant la majorité. J'aime cela, ils sont en train de faire un très bon travail. »

1 - LUSSAULT Michel, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris, Editions Grasset, 2009, 224p

*Hera\_skate* est basée à Berlin mais, en France, des associations similaires reproduisent ces rendez-vous qui deviennent physiques en passant par l'espace public médiatif. A Paris, pour le développement de la pratique féminine en skate, l'association Realaxe organise des sessions une fois par mois dans des skateparks différents de la métropole et son agglomération. J'ai d'ailleurs pu assister à une session avec cours d'initiation dans le skatepark de Poissy ! Je n'aurais peut-être jamais essayé de droper<sup>1</sup> dans ma vie, si, à ce moment-là, il n'y avait pas eu cette parade, ce cours d'initiation et cette bienveillance dans le skatepark. Etre ensemble et apprendre ensemble donne une certaine force, ouvre la porte au dépassement de soi-même. La leçon de « *Being the majority* » n'est pas excluante et se révèle opérante pour celles et ceux qui sont sous-représenté•e•s dans les skateparks et qui ont de réelles difficultés à y venir, à « s'imposer ».

Lotte : « *Ouais, je pense que ça change de plus en plus parce qu'il y a plus de communautés qui se rassemblent, pour s'approprier l'espace, tu vois ? Comme ces gens d'hera, ils créent leur propre espace, en étant simplement majoritaires, je pense que cela se produit de plus en plus. Plus de personnes non masculines commencent à faire du skateboard parce qu'elles peuvent voir et sentir que ça change, elles se sentent plus à l'aise. C'est pourquoi aussi plus de gens ont commencé à faire du skate.* »

A Nantes, il y a la toute nouvelle association, Skweerls, qui organise aussi des sessions pour les femmes et personnes queers, et surtout, pour tous les sports de glisse. Mais j'en reparlerai un peu plus tard car ces points de rendez-vous peuvent aussi nous amener à sortir du skatepark « bien identifié ». Sortir du skatepark et trouver son « propre coin urbain » serait peut-être une autre réponse à la prise de confiance des corps opprimés en ville.

<sup>1</sup> - Droper veut dire partir du haut de la pente, de la bordure métallique (du coping) en basculant de 90° avec sa planche.



Essayer de droper avec une parade, merci Realaxe !



## 2) (Re)sortir du skatepark

Et si on sortait ensemble du skatepark pour trouver un petit espace à soi, un espace où l'on échappe aux regards des autres ? Est-ce même d'ailleurs possible ?

### Le street comme échappatoire ?

#### *Retour à la rue, à l'origine de la glisse et à la revendication*

Dans son premier fanzine *Equis*, Malou rappelle que la ville est le premier terrain de jeu du rider ou de la rideuse. Elle propose une planche intitulée "Imagine ton spot"<sup>1</sup> où elle appelle notre imagination à détourner les espaces urbains qui nous sont donnés. Ce détournement pourrait être une façon, pour les corps dominés, de retourner aux origines de la pratique *street*, de revendiquer son propre espace de pratique et s'y focaliser. Il n'y aurait plus de comparaison possible aux autres rider•euse•s, uniquement une relation particulière entre un lieu, notre "objet-roulant" et notre propre corps.

En effet, la rue est un réel support, support de manifestations, et particulièrement de manifestations féministes : « La rue, elle est à qui ? » « Elle est à nous ! » répondions tous•te•s en coeur le 19 novembre 2022 dernier à l'occasion de la manifestation contre les violences sexistes et sexuelles. Nous étions là pour dire STOP, stop aux violences qui sont commises dans l'espace privé, stop au harcèlement de rue, stop à ce système patriarcal qui entretient cette culture du viol et stop à toutes formes de violence. La rue est notre alliée. Etre ensemble et visibles, nous conférerait une certaine jouissance collective, car oui, c'est un droit de jouir pleinement de la ville ! Alors infiltrons les moindres rues !

1 - BACH Marilou, *Equis*, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2018-2021, p 22, *Equis 1*

#### *Le retour à la rue pour échapper aux regards des autres*

Infiltrer la rue, sortir du skatepark, c'est aussi se sentir un peu plus libéré•e, un peu moins observé•e. C'est un refuge à la "confrontation" des autres rider•euse•s.

Malou : « Mais ouai, sinon on était tout le temps dans la rue. Parce qu'on est tranquille dans la rue, tu choisis un spot où y'a personne et là on peut se faire nos petits jeux et tout. Dans la rue, si y'a personne sur le sport, t'es tranquille alors qu'au skatepark, t'es obligée, obligatoirement confrontée à du monde [...] »

Ces mouvements libérés comme le rappelle Malou, laissent place à la créativité !

« Dans la rue, tu te sens plus libre que dans une structure ou un skatepark, puis il peut y avoir des trucs grave cool, des trucs qui changent. »<sup>1</sup> Mais qu'est ce qui change exactement ?

#### *Le retour à la rue pour interpeller d'autres usager•ères de la ville*

D'abord, on apprend à se permettre, à oser et contester cette attribution d'usages propre aux sports de glisse urbaine. On s'approprie la rue en oubliant la compétition qu'arbore les sports traditionnels (ayant aujourd'hui une dérive sur les sports de glisse).

Malou : « Et moi je suis d'accord, franchement moi je regarde pas trop, je regarde même pas du tout les compétitions. Je préfère regarder les parts de skateuses qui font..., qui vont skater dans la rue et s'amuser quoi, comme nous ce qu'on faisait ; nous, on allait dans la rue. Tiens aujourd'hui, on va se mettre là, on va essayer de faire ça... Mais du coup j'avoue que le skatepark euh..., je pense qu'on préférerait être un peu plus dans la rue que sur le skatepark. Mais bon, quand il pleut et tout, Darwin c'est bien car c'est couvert... donc c'est un peu le spot où tout le monde va là-bas quand il pleut. »

Et puis, encore une fois, à plusieurs on se sent pousser des ailes et on se fait remarquer. Mais c'est pas une mauvaise chose cette visibilité, ça signifie auprès des autres citoyen•e•s : « Eh oui, les femmes aussi, ça skate ! »

Malou : « Nous on était en team, vraiment, on se sentait capable de faire tout et n'importe quoi ! On roulait des fois sur la route, on prenait toute la route, on était alignées en bande comme ça, limite à pas faire passer les voitures. C'était drôle ! Y'avait plein de gens qui se retournaient, et : "putain un groupe de meufs" et tout ! Y'en avait pas à l'époque tu vois, y'avait que nous. On était très contentes ! »

Sortir du skatepark et occuper les rues, c'est rendre visible cette

1 - Op.cit, p.12



pratique à plus grande échelle. C'est dire sans mots : « *La rue, elle est aussi à nous !* » mais avec des skates ou autres objets roulants ! Pour nous considérer et changer l'espace public qui est produit actuellement, il faut qu'on nous voie, qu'on nous entende, qu'on nous représente. C'est comme célébrer notre existence, c'est jubilatoire ! Le street est d'ailleurs associé à la fête pour Malou : « *Mais c'était plutôt ouai après-midi, soirée même, ouai peut-être plus le soir ouai. Je crois ça dépend en fait. Mais on associait vraiment le skate à la fête ! Genre quand on allait skater, on avait des bières dans notre sac, on allait sur un spot, on se faisait des pauses, on buvait des bières. Après on allait sur un autre spot, on continuait, on se buvait des bières, on était trop bourrées, on faisait n'importe quoi. On était vraiment des gosses quoi !* »

Toutefois, est-ce aussi simple de sortir rouler dans la rue ?

### *Difficultés dans le street, encore cet effet de groupe nécessaire*

Et bien pas vraiment... Etant donné que nous sommes plus passantes qu'occupantes dans l'espace public, cela reste difficile ! Même pour les plus expérimenté•e•s d'entre nous.

Anaëlle : « *[...]Y'a pas un moment où je me lève le matin et je me dis "oh ! je vais streeter !" . Alors pourquoi y'a pas un moment, parce que déjà y'a aucun moment dans ma vie où je me dis : "je suis allée dans la rue". Là je vois un pote ce soir, je dois prendre le tram et aller en ville euh, et... Faut qu'il y ait une mission quoi, enfin..., faut qu'il y ait un truc quoi ! Je me dis pas je vais prendre le tram pour me promener en ville, à Nantes, nan jamais de la vie ! Alors encore moins pour aller faire le guignol, euh..., que tout le monde me regarde, euh à me casser la gueule dans des escaliers alors que c'est pas fait pour, tu vois ! Alors que les garçons, pas de problème ! Et, je me dis la seule circonstance dans laquelle je me dis "Aller je vais tenter !" , ça serait avec la bonne bande de potes adaptée, qui sont un peu fous du street machin, hyper forts et tout, et qui seraient là entre guillemets pour me protéger et qu'on m'emmerderait pas quoi ! Genre si y'avait un gars qui passait et qui se foutait de notre gueule, euh, on saurait le rembarrer. Mais toute seule ou avec d'autres gens un peu plus cool et gentils, genre toute la clique Félix, Tom, machin et tout... Trop gentils ces gens-là, genre c'est sûr qu'on va se faire emmerder en street tu vois !* »

Non seulement il semble plus facile pour les personnes opprimé•e•s en ville de s'associer à d'autres personnes pour pratiquer le street mais ces dernières doivent avoir un soupçon de culot ou un esprit effronté ! Car, oui, les escaliers ne sont pas conçus pour cela initialement mais, après tout, pourquoi pas ? N'y aurait-il pas d'autres espaces d'un autre ordre offrant une liberté suffisante à l'ensemble des rider•euse•s ? Des espaces un peu en marge et quelque peu indéfinis ?

## Des « spots » tiers et indéfinis

### *Des grands plateaux lisses multiusages, le saint-graal des streets spots*

Au dernier semestre de ma dernière année licence, avec mes deux amies et camarades de projet Zoé et Julia, on faisait des "pauses-projet" pour rouler au parc des Chantiers face à la Loire. C'est là que j'ai fait mes "premiers pas" en skate sur la planche de Zoé qui nous a initiées et (re)donné le goût de la glisse ! Au début, je venais avec mes rollers mais j'ai vite eu ma propre planche pour m'acharner avec Zoé à réaliser nos premiers ollies.<sup>1</sup> Je ne l'avais pas vraiment réalisé à ce moment-là, mais c'est un endroit idéal, surtout pour les débutantes que nous étions. Enfin, je dis que je n'avais pas réalisé mais nous étions à cet endroit car nous avions trop peur d'aller dans les skateparks !<sup>2</sup>



Des plateaux libres pour la glisse sur l'île de Nantes

Au bord de l'eau à côté des péniches, il y a un espace que l'on pourrait qualifier de "zone de débutant•e•s en glisse". C'est un grand rectangle couvert d'un béton lisse où se croise une diversité de pratiquant•e•s : des enfants, souvent en trottinette ou patins, leurs parents assis sur les bancs, des adultes qui disposent des plots pour apprendre à slalomer en rollers (*in line* ou *quad*) et qui proposent leurs exercices aux autres rider•euse•s et des jeunes skater•euse•s comme celles que nous étions. Des fois pour décomposer le mouvement du ollie avec Zoé, nous

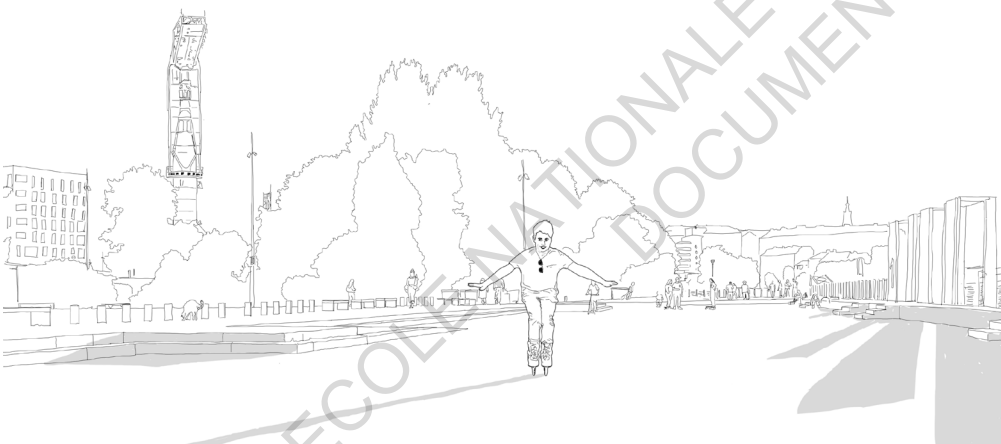
1 - Rappel : figure qui permet de sauter avec sa planche

2 - Voir l'annexe 2, p.143 (Carte de la localisation des lieux de glisse nantais)

allions soit dans l'herbe ou entre deux bancs car il y avait une encoche dans le sol où l'on pouvait bloquer les roues avant du skate. Des coureur•euse•s passent parfois entre les bancs et ce grand rectangle lisse, iels jettent un coup d'oeil et continuent leur course ; on entend aussi le tumulte du manège des machines au loin, mais on se sent surtout libéré•e du regard des autres. Les seuls regards portés sont ceux des parents vigilants envers leur enfant et bienveillants à notre égard. Parfois, l'éléphant vient animer "la place" ; une longue queue se crée devant le stand de glaces de la Fraiseriaie. Finalement tout le monde est occupé, c'est un peu un endroit où chacun•e fait ce qu'il veut ! Cette grande étendue minérale est un peu le saint-graal des *streets-spots* ! Partiellement végétalisée, elle offre une diversité d'espaces : jardins, pelouses de bord de Loire, pistes cyclables, attractions touristiques, terrain de basket original, jardins d'enfants, musée de la Maison des Hommes et des Techniques, aire de glisse etc.



Une jeune qui apprend le roller



Tom dans ce grand rectangle de béton lisse qui borde la Loire

Il semble y avoir de grands plateaux lisses pour la glisse dans de nombreuses villes car Lotte m'a parlé de deux très bons *street-spots* très proches l'un de l'autre à Berlin : le plateau oblique devant le *Kulturforum*<sup>1</sup> et l'autre horizontal, à la fois toiture et pourtour de la *Neue Nationale Gallerie*<sup>2</sup>.

Lotte : « [...] *les lieux de street et les skateparks sont différents, mais il y a aussi beaucoup de bons streetspots, comme, tu sais, la Neue Nationalegalerie. C'est considéré comme un street-spot*<sup>3</sup> et aussi près du *Kulturforum*, c'est aussi du street. Mais les skateparks, c'est les endroits où tout est construit pour skater je suppose. Donc je pense les deux, mais je pense que je skate plus en parks. »

Encore une fois, tous ces lieux de *street-spots* nous mettent moins "sous-pression" et nous confèrent une plus grande liberté et autonomie d'utilisation. On a moins cette impression (souvent fausse) d'être regardé•e, jugé•e.

Lotte : « *Yeah, c'est parfois un petit peu..., comme si toute l'énergie masculine, c'était beaucoup trop,...* (rires) *pour les gens. Mais je pense qu'à Berlin, il y a de plus en plus d'espaces où tu peux aller sans que tu te sentes trop sous pression de cette énergie masculine (rires). C'est effrayant au début, mais une fois que tu parles aux gens, tu apprends aussi à les connaître un peu et tu ne sens plus jugé•e.* »

Il existe des lieux "pépites", toutefois encore faut-il les connaître et pouvoir y accéder facilement ! A Nantes, non loin de notre école d'architecture, il y a ce grand plateau de béton lisse qui fait le tour de l'école des Beaux-Arts et connecte l'espace public aux nouveaux bâtiments neufs et réhabilités. Aujourd'hui, on peut même passer sous le hall *Magma* pour s'y rendre. Des petits panneaux "skateboard interdit" nous montrent à quel point cet endroit est intéressant pour les sports de glisse. Ces panneaux ont sûrement été déposés car des logements sont proches, ce qui n'est pas le cas du Parc des Chantiers par sa superficie dépassant l'entendement. Toutefois, il faut rester malin•e en tant que skater•euse et, peut-être, venir à des horaires où cela dérange moins. Pour les autres sports de glisse, plus silencieux sans doute, aucune interdiction est émise. Je venais donc souvent avec mes rollers et mes écouteurs pour danser en glissant. Ce lieu est riche, il détient une certaine mixité d'usages. C'est une école, on trouve une gallerie-café-laverie nommée *Askip*, des bureaux et des habitations aux alentours. A propos de l'espace même, celui-ci est partiellement

1 - « Forum de la culture »

2 - « La nouvelle gallerie nationale » faite par Mies Van der Rohe à Berlin.

3 - Un lieu propice à la pratique des sports de glisse à même la rue, la ville





Grand plateau lisse devant les Beaux-Arts

couvert ; de grandes tables en bois se trouvent dessous où nombreux•euse•s se posent pour boire leur café ; les reflets des vitres servent aux streets-danseur•euse•s et différents bétons composent le sol ce qui est intéressant pour les rider•euse•s. Cela fait de lui un lieu de sociabilité où différents groupes peuvent se rencontrer. Ce qu'il y a de bien avec ces espaces, c'est qu'ils ne sont pas "mono-fonctionnels" à l'inverse de beaucoup de skateparks. Ils (dé)montrent la richesse de croiser les scénarios d'usages ! N'y a-t-il pas des nouveaux projets urbains qui souhaitent cela ?

### *Multiplication des projets de skate-plazas*

Eh bien si, cela existe ! C'est toute la volonté des projets urbains de skateplazas qui semblent se multiplier ! A Paris, le skate a redonné vie aux places historiques de Bastille et République. « République, en plein coeur de Paris, était depuis longtemps un lieu de passage. Tout l'enjeu de cette place était d'arriver à exister en tant que tel. Faire en sorte que les gens s'y arrêtent. Depuis longtemps déjà, les skateurs s'y rejoignaient pour faire du flat<sup>1</sup>, parce que c'était grand, plutôt plat, et central. Mais pendant longtemps, rien d'assumé ou d'officiel du côté de la mairie. »<sup>2</sup>

1 - Pratiquer le skate, le roller, etc, sur le plat (flat)

2 - Inconnu.e, République, Bastille : le skate à la conquête des places parisiennes, Jackspots, 2020, consulté en 2023, <https://www.jackspots.fr/2020/03/bastille-republique-le-skate-a-la-conquete->

Ces projets urbains ont pour but la rencontre des différents usager.e.s de nos villes, skater•euse•s comme habitant•e•s ou passant•e•s. Toutefois, je ne peux m'empêcher d'émettre une critique quand à l'inauguration de la skateplaza République à Paris, on aperçoit uniquement des skateurs.<sup>1</sup> (à savoir uniquement des hommes et aucun autre sport de glisse) Cette place a été pensée pour la pratique skate street/flat, et non pour la pratique en bowl ou pour les voltigeurs en trottinette ou rollers qui aiment les grandes courbes. Et c'est le même projet urbain et le même conflit entre rider•euse•s à Bordeaux...

Malou : « Parce que moi le skatepark, je vois des gros modules... Là, ils sont en train de faire un truc plus urbain, un peu comme à Paris, la Répu. Une skateplaza, on appelle ça du coup ! »

Maïa : « Ok ! »

Malou : « Et là, ça va plus être une énorme skateplaza donc ils ont enlevé tous les gros modules en bois. Ca, je trouve ça pas plus mal en vrai, en plus ça vieillit trop mal, c'était hyper dangereux. A la fin, y'avait des trous, y'avait des vis qui sortaient... [...] Alors que si tu mets la matière, la même matière que la ville un peu, du granit ou je sais pas tu vois... des trucs un peu solide. Mais en même temps, même si ça s'abîme un peu, ça durera quand même plus longtemps que du bois qu'il faudra retaper tous les six mois et encore... Du coup, là je pense que c'est bien, y'a plein de skateurs qui sont pas contents parce qu'ils ont plus de gros bowls et tout, donc les mecs qu'aimaient bien aller hyper haut et tout, là ça, tu pourras plus faire. Les bowls, ils vont être pas très hauts là je pense, ils doivent faire un mètre cinquante max mais euh..., mais bon. Je crois qu'il était question qu'ils négocient, skateurs avec la mairie pour construire un bowl un peu en dehors, pas dans Bordeaux ; ils réussiront jamais à construire un bowl dans Bordeaux parce que ça prend de la place, mine de rien. [...] »

L'intérêt de ces projets est qu'ils répondent à une question bien précise : Comment penser la ville comme lieu de vie et non comme espace productif ?<sup>2</sup>. Toutefois les compromis entre les rider•euse•s et les collectivités territoriales ont souvent raison des gros modules... Et puis, ces nouveaux projets devraient tout de même augmenter la pratique féminine... Où va-t-on alors quand même dans ces nouveaux projets urbains, on ne se sent pas à sa place ou qu'on n'a pas accès à un grand plateau de glisse tel que le parc des Chantiers à Nantes ?

[des-places-de-paris.html](#)

1 - Voir la photo de l'inauguration, p.41

2 - Question rappelée par Marta, membre du collectif Punt 6 qui repense la ville de Barcelone sous le prisme du genre et du care. « Il fallait avoir le déclic » dit-elle lors d'une balade commentée ! / CABACO ROGER Juliette, À Barcelone, les femmes repensent la ville, Reporterre, 2020, consulté en 2023, <https://reporterre.net/A-Barcelone-les-femmes-repensent-la-ville>



### 3) Sortir du cadre urbain

#### L'exemple du Hangar, un espace privé

##### *Un espace soutenu par la ville ?*

Le Hangar a longtemps eu mauvaise réputation à Nantes, sûrement en partie parce que les sports de glisse sont des sports qui se pratiquent à l'origine dans la rue, mais surtout parce que le propriétaire n'est pas du milieu de la glisse et le directeur pas vraiment non plus puisqu'il a été engagé par la FAL 44.<sup>1</sup>

Anaëlle : « Nan en fait le gestionnaire du Hangar, c'est la FAL. C'est une très grosse association. A Nantes, ils gèrent plein de trucs, des clubs de vacances, plein de trucs autour de la jeunesse, du sport, de ces trucs-là, heu..., et ils ont le Hangar. Et le directeur du Hangar, c'est un salarié de la FAL. La FAL, c'est une énorme structure qui est subventionnée et le Hangar ne vit que des subventions régionales et de la ville. »

Les subventions sont en grande partie utilisées pour payer le loyer au propriétaire tout à fait désintéressé du développement de ces sports. Ce n'est donc pas tant le Hangar à proprement parlé qui avait mauvaise réputation mais sa gestion, ou plutôt sa non-gestion qui donnait une mauvaise image. Le manque de communication, d'évènements et le manque d'engagement des employé•e•s a fait ainsi persister cette mauvaise réputation, véhiculée entre les rider•e•use•s. Déployant une superficie de ride de 5300 m<sup>2</sup>, cet espace apporte toutefois certains bénéfices que ne permettent pas les skateparks publics.

##### *Un espace couvert, fermé et sécurisé*

Le Hangar<sup>2</sup> est un espace couvert, ce qui est non négligeable quand il pleut ! C'est aussi un espace fermé, encadré où l'on peut aller voir quelqu'un si l'on se blesse ou si l'on a un problème.



1 - Le Hangar est géré par la FAL 44, fédération d'amicales laïques, qui n'est pas actrice des sports de glisse et ne favorise pas d'initiatives les concernant.

2 - Voir l'annexe 2, p.143 (Carte de la localisation des lieux de glisse nantais)

Anaëlle : « [...] Et donc après, moi j'ai commencé mon sport dans les skateparks..., continuer ici et beaucoup au Hangar où c'est fermé..., privilégié, payant, surveillé..., euh personne t'embête, tu peux mettre tes affaires où tu veux. »

Il confère un sentiment de sécurité pour certain•e•s et les regards extérieurs sur nos aptitudes sont réduits voire inexistantes ou du moins, on y fait moins attention. Toutefois c'est un espace privé et payant et cela explique que cet espace ne soit pas accessible à tous•te•s, le prix freinant la venue ou la fréquence d'utilisation.



 Zones de ride : Le Hangar, son parking et les chemins menant jusqu'à lui  
 Autres cheminements piétons et cyclables

**Skatepark indoor Le Hangar**

##### *Le plus gros skatepark indoor de France ouvert à tous•te•s ?*

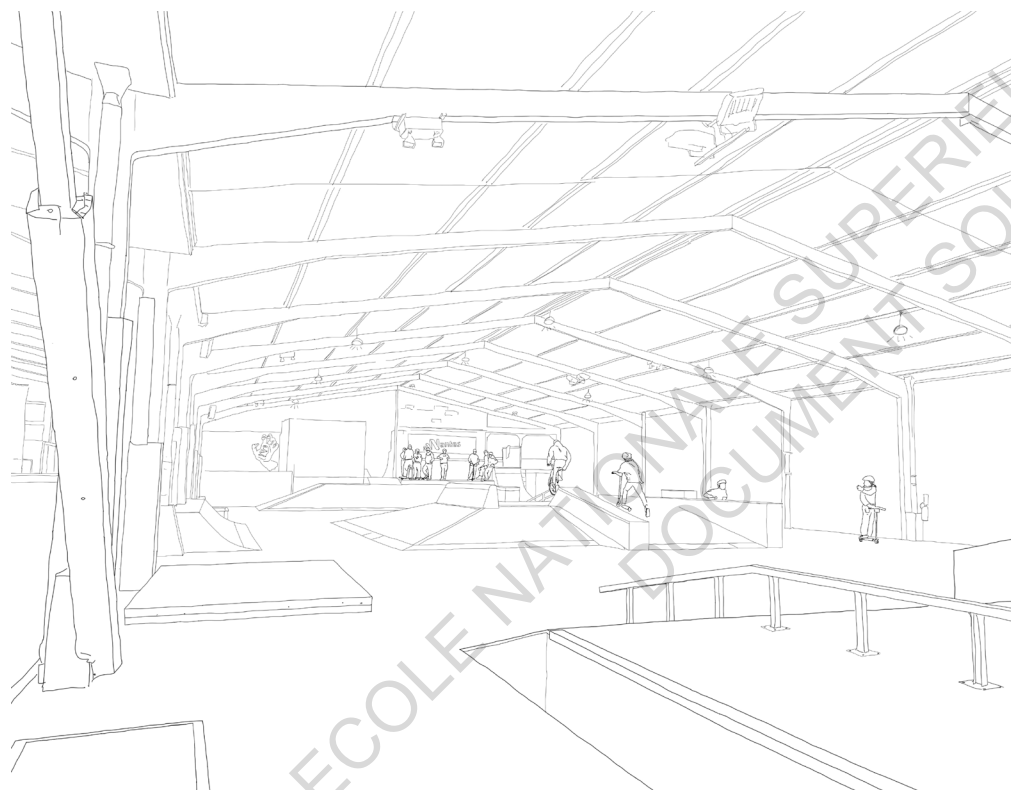
Au Hangar, il est possible de payer cinq euros la session une fois l'adhésion souscrite ou d'avoir un abonnement annuel, ce qui peut rester un frein mais aussi permettre à certain•e•s de prendre confiance avant de retourner dans l'espace urbain. Est-ce facile d'être débutant•e au Hangar ? Pour en avoir fait l'expérience, je peux dire qu'il reste parfois difficile de se lancer, moins parce que l'on a peur du regard des autres que parce que l'on a peur de gêner. « Je dirais que ça reste le problème des débutants que ça soit filles ou garçons [...] mais dans les milieux très "masculins" comme le snowboard, le bmx..., les filles ont besoin d'être encouragées mais ça dépend des caractères. »<sup>1</sup>

1 - Propos de Georgina Bérèzel dans JAILLET Florence, *A Bordeaux, le dimanche soir, on skate entre filles au hangar Darwin*, podcast (épisode 1, *Skate féminin : leur donner confiance*), Airzen Radio, 2022

Le Hangar est le plus gros skatepark *indoor* de France et possède une partie pour les plus confirmé•e•s avec de gros modules, de grandes courbes dans le bowl ou les rampes. Dans cette partie-là, il est certain qu'on gênerait les habitué•e•s et expérimenté•e•s. De l'autre côté, il y a une partie "street", parfois surpeuplée, qui ne permet pas toujours de se lancer. Encore cette peur de gêner, de déranger qui sont à l'oeuvre...

Anaëlle : « Et maintenant, je leur dis "Allez, prenez des sessions libres là, ça va, tu paies ta session 5 euros le dimanche matin comme ça t'es sûre que y'a pas trop de monde." Le dimanche après-midi, c'est un peu plus foufou, tu vois. Et je lui dis "Bah, va rouler toute seule ! T'es pas obligée que je sois là, tu vois." T'as validation à pouvoir rouler. Et là, ils, elles commencent à venir un peu toutes seules, mais toutes seules entre elles ! Tu vois, genre y'a pas... Elles mettent sur le groupe : "Qui va rouler ?" Et donc elles y vont à deux, trois et elles font leur petite session, dans les petits modules au fond. »

Lorsque l'on est débutant•e, peu importe où l'on se trouve, être accompagné•e apporte beaucoup à la confiance en soi et en ride. Ces petits groupes de femmes pourraient d'ailleurs aussi bien se donner rendez-vous dans l'espace public mais la peur du regard des autres les limite.



Les plus expérimentés au sommet du plus haut module

« J'ai peur de sortir du Hangar et de déranger les personnes plus âgées et expérimentées. »<sup>1</sup> Le Hangar et ses différents acteur•trice•s doivent donc accompagner cette pratique féminine et tenter de la pousser vers la ville, ce qu'ils sont exactement en train de faire, en grande partie grâce à Anaëlle !

#### Entretien d'un skatepark intérieur par des employé•e•s investi•e•s

Les employé•e•s du skatepark *Le Hangar* ont été renouvelé•e•s et cette mauvaise réputation n'a plus lieu d'être. Les modules ont été restaurés, des événements sont organisés, le skatepark est entretenu. Anaëlle et François<sup>2</sup> ont même repeint les murs du skatepark à leurs frais pendant le confinement ! C'est dire à quel point il y a une volonté de la part des employé•e•s du Hangar de revaloriser ce lieu et d'y redonner une certaine visibilité.

Anaëlle : « Et surtout, on entend plus jamais un rider dire "Ouai, le Hangar, c'est de la merde !". Parce qu'à chaque fois que j'entends un "c'est de la merde", je dis "c'est quoi qui est de la merde ?". Ouai les gens du Hangar... "C'est qui les gens du Hangar et bah c'est nous !". "Ah !" Parce que nous on est tout le temps au Hangar, on roule avec eux, bah ils ne se permettent pas, genre impossible ! Et du coup l'équipe qu'on a là maintenant, en quatre ans, on a redonné une visibilité internationale à un lieu qui avait disparu de la carte, vraiment personne se souciait du Hangar. Ouai, le Hangar, c'est un vieux skatepark qui est en train de mourir... Non ! (rires) »

Et à celles et ceux qui salissent encore sa réputation, sachez qu'il n'est pas impossible d'aider car les employé•e•s font beaucoup d'heures non payées pour donner vie au Hangar !

Anaëlle : « Pour les plus anciens, c'est vrai qu'on entend encore que ça râle mais ils ont plus de quoi râler, car quand tu leur dis "Ouai, mais c'est quoi le problème ?" Euh, "ouai mais il se passe plus rien !". "Bah si regarde, les événements..." "Ouai mais ça c'est différent..." Oui, bon bah il se passe quand même des trucs ! "Et que les modules, ils changent jamais !" "Ah bah si regarde, toute la partie park, la partie street, en l'espace de quatre ans, on a quasi tout refait." "Ah ouai !" ou alors "Ah mais c'est poussiéreux, ça glisse !". "Bah viens mec, moi j'ai fait un tableau à l'accueil, tu t'inscris à la journée que tu veux et tu viens passer le balai avec nous !" Parce qu'en fait, on est deux à passer le balai [...] Maintenant, les gens comprennent que t'as passé la serpillère et bah deux jours après, la poussière est redescendue et ça reglisse. C'est du fait qu'on est dans un espace fermé, couvert, y'a de la poussière, ça

1 - Propos d'une skateuse lors du ciné-débat *Bande de skateuses*. Elle répondait à cette interrogation masculine sur la disparité de fréquentation entre hommes et femmes dans les skateparks publics.

2 - Autre employé du skatepark et professeur de trottinette



glisse. C'est pas de notre ressort, c'est pas de la faute des gens qui travaillent pas. »

Non seulement les employé•e•s sont investi•e•s auprès du skatepark mais aussi auprès de ses utilisateurs•trice•s. L'association WFA<sup>1</sup> tend à développer les sports de glisse, notamment la pratique féminine et à accompagner les plus jeunes qui, aujourd'hui, ont un très bon niveau. (Un très bon niveau prodigué par de très bons encadrant•e•s !) Aujourd'hui, la présence d'Anaëlle en tant que professeure de roller a largement fait augmenter la pratique féminine.

Anaëlle : « [...]Et ça fait 5 ans que je travaille au Hangar. Quand je suis arrivée, y'avait pas beaucoup de..., de filles en cours de roller et tout, très peu quoi. Aujourd'hui, j'ai pas un cours où y'a pas moitié de filles. Genre c'est quasiment moitié-moitié, et chez les petits, les enfants, j'ai un cours entier où y'a que des filles. »

Comme quoi l'apprentissage encadré, les leçons, les stages, ça peut changer les choses ! Et surtout pour celles et ceux qui sont le moins soutenu•e•s en ville !

## Les stages et les cours : gagner en niveau

### *L'encadrement, une alternative à l'apprentissage acharné en solo*

Lorsque j'ai posé la question : « Comment gagnes-tu ou as-tu gagné du niveau en glisse, en tricks ? »

Alexandre Plancon m'a répondu : « Faut en bouffer, persévérer et pas avoir peur de la douleur physique. »

Il est vrai que ces sports s'apprennent dans la persévérance et souvent dans un acharnement solitaire, mais comme nous l'avons vu auparavant, cela est loin d'être facile. C'est loin d'être facile pour les petites filles comme les petits garçons ; difficile de s'imposer, de ne pas avoir peur de déranger les plus grands. Et s'il est difficile d'être seul•e, de n'avoir aucun soutien extérieur, il l'est d'autant plus si l'on n'a ni espace, ni temps pour soi et sa pratique de glisse. Là est l'intérêt d'avoir des cours, d'être encadré•e et d'avoir sur un temps donné un espace de glisse pour soi. De retour en Corée du Sud, mon amie Yeong a repéré des zones skateables dans sa ville natale, Gumi, mais elle n'a pas encore tenté d'y aller, de recommencer à skater. Quand je skatais avec elle à Berlin, je la trouvais pourtant tout à fait téméraire !

Maïa : « Et est-ce que tu connais d'autres spots qui ne sont pas appelés "skateparks" mais où tu peux pratiquer, te sentir bien et toi-même ? »

Yeong : « Hum...dans ma ville natale...il y a un parc extérieur pour faire du sport, ça n'est pas un skatepark mais c'est sol fait de gomme. Donc quand je vais là-bas, je pense toujours à le skater. Mais je l'ai jamais fait... j'ai besoin d'un•e professeur•e de skateboard hahaha et des ami•e•s aussi...»

L'opportunité de prendre des cours, de participer à des stages (parfois gratuits) est non négligeable pour le développement de la pratique féminine. Il n'est pas facile de trouver sa place dans des espaces peu pensés pour les cultures dominées et de s'y sentir légitime.

Mais les femmes sont des rideuses comme les autres ; il faut les soutenir sans les victimiser ou les amoindrir pour que celles-ci puissent affirmer leur légitimité, légitimité qui vient souvent avec la „montée en niveau“. Il faut enseigner, leur dire que les sports de glisse sont aussi pour elles et qu'elles sont capables.

<sup>1</sup> - West Freestyle Academy (WFA) est une association nantaise de glisse qui a été créée en 2022.



### Apprendre, c'est se sentir enfin légitime

Me décrivant sa timidité adolescente, Anaëlle a longtemps eu ce sentiment d'illégitimité ou d'imposture lorsqu'elle se trouvait être la seule femme dans les compétitions. Aujourd'hui, le développement du roller freestyle féminin poussent les femmes à se surpasser entre elles ; elles doivent en faire plus pour gagner. Trop applaudies pour des „tricks basiques“, la première génération de rideuses peu nombreuses plafonnait à un certain niveau car le soutien n'était pas là. Mais il est possible d'apprendre, de trouver un groupe, de progresser et de finalement se sentir plus légitime dans un skatepark, et qui sait peut-être aussi dans la ville...

Anaëlle : « *Et quand t'as du niveau, bah t'es plus, déjà tu t'imposes plus facilement, tu connais un peu les codes skateparks. Enfin, voilà, tu fais chier personne, tu peux rouler euh, bien. Et puis c'est plus facile car les gens viennent te parler un peu naturellement... donc après c'est vrai que le niveau, ça aide ! Et ça, ça va aussi pousser au fait que j'ai pris du niveau ! Parce que je voyais que plus j'avais du niveau, plus c'était facile d'être là, et que j'étais légitime. Et écoutée, et on me laisse passer et voilà. Mais par contre, j'ai tout à fait de l'empathie pour les gens qui débutent, car j'étais là aussi ! Quand j'ai débuté, j'étais vraiment dans mon coin, et j'osais pas... Et j'avais peur. Je perdais tellement de temps à avoir peur en fait ! Ça m'ennuie vraiment de voir toutes ces jeunes-là qui pourraient faire du skate, du bmx, du roller, tout ce qu'elles veulent et qu'elles le font pas juste parce qu'elles ont peur...»*

La volonté d'apprendre un sport de glisse augmente si l'on s'y sent représenté.e. De qui doit-on apprendre ?

### Des encadrants et encadrantes dans nos cours !

Je vous ai déjà parlé d'Anaëlle qui participe largement au développement du sport féminin<sup>1</sup>, mais la voir rouler au Hangar, dans des *contests* ou sur des vidéos Instagram participe à ce développement, surtout auprès des jeunes filles qui l'admirent !

La visibilisation, cet outil de l'espace public immatériel, a un réel impact. De plus, en tant qu'encadrante et professeure de rollers, Anaëlle change aussi la fréquentation des cours qu'elle prodigue. Nous l'avons vu, la pratique féminine dans ses cours explose parce qu'elle est femme et rideuse. Dans le film *Bande de skateuses*, Jeanne Duval, une ex-championne de France qui n'aimait pas cette compétition et ce stress des championnats, préfère devenir professeure et montre à quel point il y a peu de professeures. Mais le nombre de professeures augmente et, avec elles, le nombre de pratiquantes aussi ! (Et cela à tous âges et tous niveaux !) Un jour, j'ai rencontré Susanne

1 - Membre de WFA, bénévole à la fédération nationale et régionale de roller pour développement du sport féminin.

au Hangar, elle a 27 ans et n'avait jamais fait de roller. Elle a pris des cours avec Anaëlle pendant un an et, à présent, elle vient rouler au Hangar en dehors de ses cours ! Toutefois, ces cours ne doivent pas les maintenir dans un isolat du Hangar et plutôt les amener vers l'extérieur !

Anaëlle : « *Parce que les jeunes qui grandissent au Hangar, et qui sont encadrés aujourd'hui... C'est safe<sup>1</sup>, papa, maman les déposent. Ils font le cours de roller, ils font la petite session après, et papa, maman viennent les chercher après. Bon, ils connaissent pas la rue, tu vois ! (rires) Mais c'est cool ! Au moins, ils sont en sécurité ! »*

Des cours sont parfois donnés dans l'espace public. C'est le cas de l'association Salty Clan à Nantes qui donne des cours de longboard près des nefs des Machines de l'Île et cela apporte une toute autre expérience du skatepark et de la ville.

### Des stages et des événements temporaires

D'autres formes d'apprentissage tels que les stages ou les événements temporaires font découvrir les sports de glisse. Dans la Skatehalle<sup>2</sup> à Berlin, Lotte avec l'équipe de *Poppie Mag* a pu organiser une session pour débutant.e.s ouverte à tout le monde. Soutenue par la magazine, cette session gratuite a eu beaucoup de succès.

Lotte : « *En gros on a demandé à la Skatehalle « on peut faire la session ? » Et la Skatehalle dispose de différents créneaux que tu peux réserver toi-même. Et tu réserves un créneau-horaire, je ne sais pas..., ils en ont beaucoup..., et tu dois juste payer pour tout louer et ensuite une fois loué, nous avons dit : “Ok, tout le monde peut venir gratuitement et emprunter un skateboard gratuitement.” »*

Pour développer le sport féminin à Nantes, le Hangar ouvre ses portes gratuitement de façon à limiter les freins à cette prise de confiance des femmes en glisse et leur donner un „coup de pouce“ de manière temporaire.

Anaëlle : « *Au Hangar, nous on fait un truc l'été, c'est gratuit pour les filles et les femmes. Et, bon après tous les étés, y'a toujours un gros relou qui dit : “Ouai mais c'est sexiste gningningnin...”. Oui ! Mais en même temps, depuis qu'on fait ça et ben on a une fréquentation féminine qui est beaucoup plus élevée et qu'augmente d'année en année. Parce que y'avait des filles qu'osaient pas trop, et c'est vrai que c'est cher, de payer dix euros d'adhésion et cinq euros d'entrée, pour faire un truc..., déjà c'était un action de te motiver à y aller tu vois... Bah nous on répond à la problématique, t'es en sécurité, surveillée,... Y'a des gens à qui parler. Et on met un frein à l'accessibilité en disant “bah c'est payant !”. Bah l'été, on a beaucoup moins de fréquentation. Donc c'était la*

1 - C'est «sûr» (sans danger)

2 - Skatehalleberlin, consulté en 2023, <https://skatehalleberlin.com/>

*réponse trop cool, de dire bah y'aura plus grand monde. Et des fois sur des créneaux, y'a quatre personnes au skatepark. Donc c'est cool, y'a des filles qui viennent rouler. Cet été, ça a trop bien marché, y'avait plein, plein de monde. Et y'en a pour la première fois qu'on voyait l'été, et à la rentrée, elles prennent leur adhésion à l'année. »*

C'est peut-être un moyen d'augmenter le nombre de pratiquantes au Hangar mais cela montre par la même occasion aux riders que les rideuses existent !

Anaëlle : « [...] *Jet puis ça fait connaître aussi parce que dans les journaux à Nantes, on parle du Hangar "Et profitez en ce moment, car c'est gratuit pour les femmes et les filles. Si vous voulez venir tester, tout ça !" Et voilà, nous on essaie de faire le plus d'actions possibles, stages et tout ça qui sont axés vers les femmes. Mais maintenant, j'ai l'impression qu'il y en a moins besoin parce que dans mes stages, en tout cas en roller, j'ai beaucoup de femmes. Donc j'ai moins besoin de communiquer ou faire des... Enfin, une fois par an, c'est bien.* »

Travaillant bénévolement pour le développement du sport féminin à la fédération de rollers, Anaëlle a bien compris l'intérêt de ces stages réservés aux femmes. Chaque année, un stage de deux jours réservé aux femmes est organisé au Hangar ; c'est un outil temporaire qui permet de prendre confiance en ride, de connaître son corps, le skatepark et les autres rider•euse•s qui peuvent nous aider !

Anaëlle : « *Donc c'est moi qui organise le stage, en tant que bénévole de WFA et représentante, enfin c'est moi qui m'occupe du développement féminin à la fédé. [...] Et donc là, on a loué le park, enfin loué, ils nous ont pas fait payer le skatepark mais en gros, on fait une convention avec le skatepark pour dire qu'on est là sur un week-end. Ça reste ouvert au public car le but c'est pas d'isoler les filles tu vois. C'est de montrer "ah bah en salle, y'avait pleins de filles qui rient". Et toutes les filles sont venues avec leurs copains, leurs frères, les cousins etc. Et les gars avaient droit de rouler aussi. Juste ils font pas le cours mais le cours était vraiment fait en mode "y'a deux heures de cours le matin" et l'après-midi, tout le monde ride ensemble. Parce que le but c'est de montrer que y'a du monde, que y'a des filles qui roulent et qu'on peut rouler tous ensemble ! Voilà ! »*

Mais quel est réellement l'intérêt de cette non-mixité temporaire ?

## L'expérience de la non-mixité temporaire ou mixité choisie

### *Quels apports et quel accueil de la non-mixité temporaire ?*

La non-mixité temporaire est l'occasion pour des personnes opprimées de se retrouver entre elles pour un temps défini, de parler de leurs problèmes, ou simplement de partager une activité dans un groupe dans lequel elles se sentent à l'aise. Toutefois, certains groupes non-mixtes sont plus tolérés que d'autres... (exemple : Un groupe non-mixte de femmes victimes de violences conjugales sera plus toléré qu'un groupe non-mixte de femmes noires ou encore qu'une manifestation en mixité choisie...)

« *La non-mixité reste encore une notion confondue avec ségrégation et les rassemblements non-mixtes sont souvent interdits, ce qui explique en partie la répression violente à laquelle doivent faire face les manifestantes.* »<sup>1</sup>

Dans le podcast, *La non-mixité et le plaisir d'être ensemble*, Françoise Vergès rappelle que cette accusation de communautarisme à l'origine de dissolutions de manifestations et d'événements en mixité choisie est paradoxale. En effet, le premier communautarisme est « *celui des hommes blancs puissants* »<sup>2</sup>. L'homme blanc puissant jouit de toute sa domination médiatique, sa représentativité excessive, sa richesse et il occulte même les repressions auxquelles il participe en allant à l'encontre des outils « de réparation et d'écoute des opprimé•e•s », des outils telle que la non-mixité temporaire, ou autrement appelée mixité choisie. (Parler de mixité choisie plutôt que de « non-mixité », c'est peut-être mettre l'accent sur la nécessité du regroupement plutôt que sur l'exclusion produite.) Je dis « l'homme blanc » mais la femme blanche dans ce refus de « communautarisme » a les mêmes défauts...

« *Le collectif Mwatsi qui avait défrayé la chronique l'année dernière, ou l'année d'avant je ne sais plus... il organise tous les ans un festival décolonial et du coup, des ateliers en non-mixité femmes noires. Et ça avait fait un tollé dans les médias ! La maire de Paris avait dû demander l'annulation de l'événement... d'une violence rare... juste parce que des femmes blanches ne pouvaient pas assister à ça...* »<sup>3</sup>

1 - Propos concernant la répression de marches non-mixtes (Reclaim The Night notamment) - LE BERRE Marianne, *Ville en tous genres*, mémoire de master, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2019, p.79

2 - VERGES Françoise, *La non-mixité et le plaisir d'être ensemble*, Furies, 2020

3 - Propos de NOSIG, association et centre pour les personnes LGBTQIA+ à Nantes, dans BONNET Caroline, *Sans faire genre*, mémoire de master, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2019, 111p

Ce refus est dommageable pour les groupes opprimés car la non-mixité temporaire permet certainement de comprendre les mécanismes d'oppression, d'apprendre à riposter etc. Le mot «queer» ne parle pas d'ailleurs uniquement d'identité de genre indéfinie, il «*parle aussi d'une position politique militante, et un refus des normes*»<sup>1</sup>. Ce système patriarcal et capitaliste formate nos corps, nos besoins, nos relations et, j'ose le dire, nos manières de penser... Le refus de la mixité choisie reflète, pour moi, le refus d'une remise en question de ce système global limitant et oppressant.

### *La mixité choisie dans les sports de glisse*

Dans son mémoire *Sculptures sociales*<sup>2</sup>, Nicholas Sandquist écrit une partie sur l'inclusion des groupes minoritaires dans le skate, intitulée : « *Le skatepark, lieu masculin(iste) ?* » Il parle, lui-aussi, de l'importance de la représentativité de corps différents dans le monde du skate. Et comme nous l'avons vu précédemment, cela est nécessaire pour tous les sports de glisse mais aussi à plus grande échelle pour l'inclusion de ces corps sous-représentés en architecture, à la ville et à la vie en général. Nicholas m'a fait découvrir « *Skate Like Girl* »<sup>3</sup>. Organisation basée au nord des Etats-Unis, elle propose des programmes de skate et des stages pour les femmes et les personnes queers en mixité choisie. Cette mixité-choisie, réel outil de développement des sports de glisse, donne un espace, un temps donné où l'on peut se sentir à l'aise, se focaliser sur sa pratique et être soi-même.

Lotte : « *C'est vrai, si tu donnes de l'espace et que tu vas confortable dans celui-ci..., si ici tu peux venir, tu viendras.* »

Cette mixité choisie dans les stages existe en effet au Hangar mais elle peut être développée sur des créneaux-horaires, des sessions complètes, voire des jours entiers ! En Suède, à Malmö, un skatepark *indoor*<sup>4</sup> est réservé aux femmes deux jours par semaine.

« *L'objectif des concepteurs du skatepark est de permettre aux jeunes femmes "d'investir ce sport presque exclusivement masculin, en les invitant à s'entraîner dans un espace de confiance non-mixte". C'est l'opportunité de s'entraîner sans avoir peur d'utiliser tout le skatepark.[...] explique l'une des utilisatrices. Aujourd'hui, selon les organisateurs, les filles entraînées ont pris*

*confiance et vont aussi pratiquer le skate les jours où le skatepark ne leur est pas réservé.* »<sup>1</sup>

Dans cet espace, elles sont libérées du regard extérieur, libres d'essayer tout ce qu'elles veulent, libres de progresser à leur rythme, libres. « *Pour les partisans de cette vision, la non-mixité sert alors à créer des espaces sécurisants, tout en restant temporaires, qui permettent de travailler sur l'autonomisation des filles et des femmes. [...] L'idée de cette forme d'urbanisme temporaire non mixte est selon ses concepteurs, de permettre aux jeunes filles de gagner en confiance, de monter en compétences et de les aider à s'affirmer.* »<sup>2</sup>

Cette mixité-choisie temporaire arrive dans les skateparks européens ; elle est aussi arrivée dans deux lieux en particulier dont j'aimerais vous parler : la Skatehalle à Berlin et Darwin à Bordeaux.

### *« Girls und Flinta Sessions » à la Skatehalle de Berlin*

Un jour, j'ai été émerveillée de la force des femmes et des personnes non-binaires. Elles étaient là, devant moi ; elles occupaient tout l'espace, faisaient des figures, avançaient sans peur. Je me joignais volontiers à elles. Je me trouvais à la « Skatehalle » dans le quartier Friedrichshagen de Berlin et pendant trois heures, aucun homme ne devait se joindre à nous. Cette ancienne halle industrielle est gérée et « gouvernée » par une association ce qui m'a permis de me rendre, presque tous les mardis, dans un espace sportif en mixité choisie. Tous les mardis, deux sessions étaient réservées aux femmes et personnes LBTQIA+ (FLINTA en allemand) à la Skatehalle, de 17h à 20h et de 20h à 23h. Elles se nommaient les « Girls Nights » et tel était l'intitulé de l'évènement énoncé par le site de la Skatehalle : « *Chaque mardi soir, la Skatehalle Berlin est entièrement à vous ! Malheureusement, le skateboard reste un sport à prédominance masculine. Mais pourquoi cela ? «Everybody in» est notre devise. Soit dit en passant, la «Girls Night» ne consiste pas à séparer les sexes, mais bien à offrir aux filles, aux femmes et aux personnes de la communauté LBTQIA+, un espace protégé qui aide à devenir plus à l'aise sur la planche et à réduire les craintes dans le skatepark. De plus, nos coaches de skate sont sur place et vous aideront à améliorer vos tricks sur le skateboard.* »<sup>3</sup>

En effet, cette session ne consiste pas à séparer les genres ; elle donne de l'espace à celles et ceux qui, d'habitude, en ont peu. Soutenue par

1 - VERGES Françoise, *La non-mixité et le plaisir d'être ensemble*, Furies, 2020

2 - SANDQUIST Nicholas, *Sculptures Sociales*, mémoire de master, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2023, 105p

3 - *Skate Like a Girl* est une organisation à but non lucratif dont la mission est de créer une communauté inclusive en promouvant la confiance, le leadership et la justice sociale grâce au skateboard.

4 - Skatepark couvert intérieur

1 - «La Rédaction», *Femmes dans l'espace public : faut-il passer par la non-mixité ?*, Les Lumières de la ville, 2018, consulté en 2023, <https://lumieresdelaville.net/femmes-lespace-public-faut-passer-non-mixite/>

2 - Ibid

3 - Traduit de l'allemand, voir le site *Skatehalleberlin*, consulté en 2023, <https://skatehalleberlin.com/>



les employé•e•s de la Skatehalle, cette initiative m'a mise en confiance et j'ai appris à peu près tout ce que je sais faire là-bas. J'étais aussi réellement impressionnée du niveau de ses rider•euse•s. Voir des femmes si fortes me permettait de m'identifier et de me dire que moi aussi je pouvais être capable. Mais je dois reconnaître que c'est aussi grâce aux amies avec lesquelles je venais, que j'ai pris grand plaisir à skater et à me surpasser. C'est Lotte, la buddy<sup>1</sup> de ma colocataire et amie Yeong qui nous a fait découvrir ce lieu. Avec Yeong et Sujin, nous prenions quasiment tous les mardis soirs le bus pour nous rendre à la Skatehalle et skater tous•te•s ensemble ! Je me souviens de Lotte qui nous faisait descendre dans l'énorme bowl et nous tenait les mains pour que l'on comprenne quand nous devons plier ou tendre les jambes dans les courbes... C'était un beau moment d'entre-aide et d'amitié ! Et c'est aussi cet espace qui a donné confiance à Lotte, aujourd'hui skateuse urbaine et exploratrice !



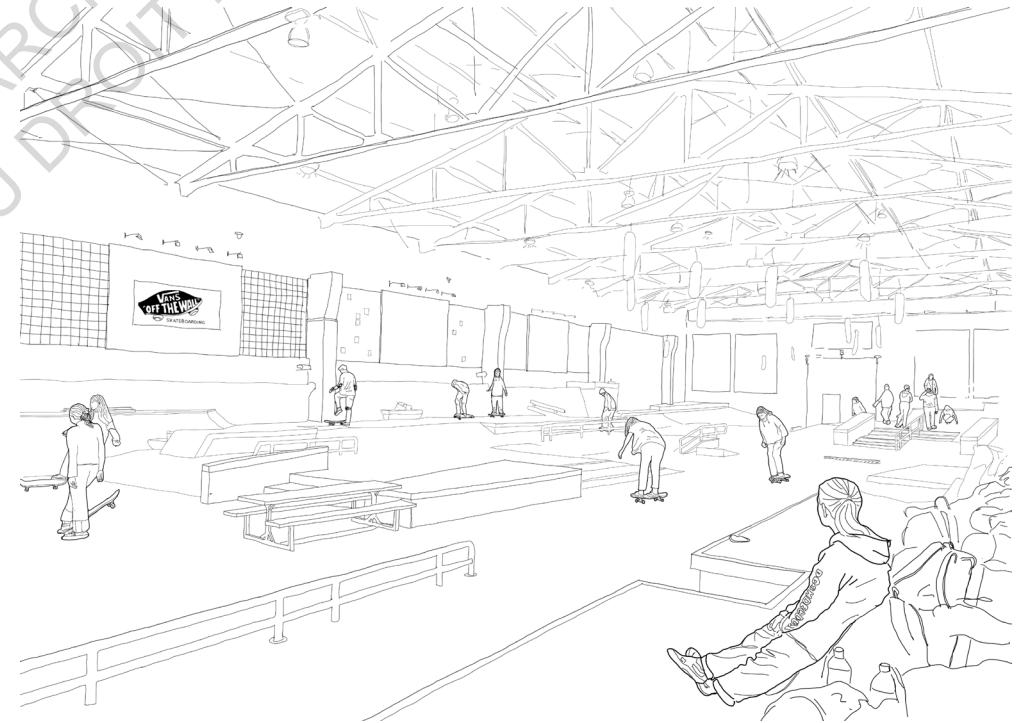
Yeong et Sujin en train de visionner des vidéos de leurs tricks à la Skatehalle

Lotte : « [...] et elle m'a dit « Oh tu devrais venir à la Skatehalle, il y a cette session pour filles, et on se sent si bien connectées avec les autres ! » Et puis j'y suis allé pour la première fois et même si j'étais un peu nerveuse, je l'étais moins (qu'au skatepark public). C'était la MEILLEURE chose, j'ai immédiatement réservé, j'ai pensé que c'était incroyable, je pouvais simplement bouger librement, je ne ressentais aucune pression. Parce qu'à

1 - Un•e ami•e «d'intégration» dans les écoles dans lesquelles on est en échange international

*l'époque, je me sentais encore un peu, que j'étais..., je ne sais pas, jugée ou sur le chemin de quelqu'un qui était meilleur que moi, généralement un homme (rires). Mais ça m'a vraiment donné confiance pour skater avec des femmes ou des personnes queer, et puis je suis devenue plus confiante pour skater avec n'importe qui. Et je pense qu'en fin de compte, j'aime les espaces exclusifs pour commencer, mais je pense que l'objectif final devrait être que tout le monde skate ensemble et qu'il n'y ait aucun jugement d'aucun côté, mais je pense que c'est beaucoup de travail. [...] »*

Comme elle, j'ai tout à fait conscience que cet outil doit rester temporaire. C'est un outil, et en tant que tel, il est éminemment nécessaire aux personnes opprimé•e•s, c'est comme «une bouffée d'oxygène». D'ailleurs, grâce à un groupe de rider•euse•s plus restreint, il est plus facile d'aller vers l'autre.



Girls Night à la Skatehalle

Lotte : « C'est pourquoi parfois les sessions à la Skatehalle sont aussi agréables, parce que c'est plus... de plus petits groupes de personnes, tu peux plus facilement demander à quelqu'un de t'aider ou parfois ils ont même des gens qui sont là pour t'aider ou pour t'enseigner n'importe quel truc. »

Toutefois les places étaient limitées<sup>1</sup> donc il fallait être rapide au moment de la réservation sur internet ! Cela prouve que l'on manque de créneaux et d'espaces comme celui-ci car il était difficile d'avoir une place chaque semaine ! De plus, l'hiver froid à Berlin faisait augmenter la demande mais aussi le prix... Pendant plusieurs mois, c'était gratuit et je ne louais que la planche pour un euro, mais à la nouvelle année, c'était devenu payant, ce qui est un frein pour beaucoup de personnes...

Lotte : « *L'hiver un peu dur pour tout le monde parce qu'on ne peut pas skater autant, ou alors il faut aller à la Skatehalle et c'est cher, on ne peut pas faire ça toutes les semaines, ou tout le monde ne peut pas le faire...* » Cette mixité choisie perd, selon moi, son intérêt si elle n'est pas proposée gratuitement...

### « Girls sessions » du Skatepark Darwin à Bordeaux

A Bordeaux, j'ai rencontré Malou qui m'a parlé de Darwin, ce grand espace « multiculturel »<sup>2</sup> qui détient un skatepark et propose des sessions non-mixtes. « *On a dédié un créneau le dimanche soir de 19h-21h pour que les filles qui pratiquent les sports de glisse puissent avoir un moment pour elles dans le skatepark, sans la pression qu'elles peuvent sentir venant des garçons.* »<sup>3</sup>

Avec *Lev'elle sessions* et l'association de Darwin, Georgina Bérézel est à l'origine de girls sessions et les encadre. « *On a ouvert ce créneau qui n'existait pas. Le skatepark fermait à 19h, on a juste proposé aux filles d'ouvrir le skatepark un peu plus tard, juste pour elles.* »<sup>4</sup> Elle explique dans le podcast *Skate féminin : leur donner confiance*, comment par le bouche à oreille ces sessions connaissent un engouement et sont un succès à l'heure actuelle. « *[...] Puis en parlant les unes avec les autres, elles se sont dit : « Mais viens, c'est cool, y'a de la place, c'est calme, c'est safe, les filles se donnent des conseils. »* »<sup>5</sup>

Bien loin de la simple « abolition de pression ressentie à l'égard des garçons », les girls sessions de Darwin offrent un nouvel univers

1 - À cause des restrictions covid mais aussi parce qu'il y avait une jauge de pratique

2 - Malou : « *Euh bah nan... C'est un... En fait c'est une ancienne caserne militaire qui a été rachetée par un mec qui avait pas mal d'argent, qui au début faisait venir des petits artistes. Ils y avaient leurs ateliers un peu à droite, à gauche. Donc au début, ça a commencé comme ça, c'était assez "underground", c'était cool mais bon maintenant c'est un peu le truc, un peu bobo quoi. C'est devenu un peu bobo, maintenant il fait venir des grands magasins, genre Veja, qui ont remplacé tous ces petits artistes, [...]* »

3 - Propos de Tanguy Le Marec, manager du skatepark Darwin, dans JAILLET Florence, *A Bordeaux, le dimanche soir, on skate entre filles au hangar Darwin*, épisode 3, *Skate féminin : une utopie qui a lieu*, Airzen Radio, 2022

4 - JAILLET Florence, *A Bordeaux, le dimanche soir, on skate entre filles au hangar Darwin*, épisode 1, *Skate féminin : leur donner confiance*, Airzen Radio, 2022

5 - Ibid

dans lequel on prend confiance, on se soutient mutuellement et on progresse.

« *Elles prennent plus le temps, plus le temps d'essayer. Et elles n'ont pas peur d'y aller vu qu'elles sont quasiment toutes au même niveau. [...]* Elles prennent confiance, elles trouvent leur marque. Ensuite on vient les pousser pour qu'elles puissent justement augmenter de niveau et que par la suite, ça soit plus simple pour elles d'aller dans des sessions mixtes et qu'elles aient plus peur d'un peu cette autoroute qu'il peut y avoir quand c'est une session mixte où y'a beaucoup de niveau. »<sup>1</sup>

Avant, les girls sessions étaient payantes les jeudis soirs à Darwin, aujourd'hui, elles restent payantes les dimanches soirs mais un créneau en mixité est gratuit pour les femmes les jeudis soirs afin d'augmenter et de rendre visible la pratique féminine en mixité.

Malou : « *C'est payant ouai, je crois que c'est, je sais plus combien c'est..., c'était... ; peut-être au début quand on y allait, ça devait être trois euros la session. [...]* Mais du coup, la girl session, ça commençait à 19 ou 21h, donc on attendait que tous les mecs partent pour vraiment mettre notre musique à fond. On mettait du Brithney, des trucs comme ça, et sans que personne nous dise rien. On faisait ce qu'on voulait. Déjà un grand skatepark pour nous toutes seules, c'était trop drôle, on faisait les débiles et tout, c'était trop marrant. »

Dans cette expérience de mixité choisie, Malou y voyait, comme moi, l'opportunité rare d'avoir un espace de glisse rien que pour soi ! Cet espace juste pour soi, plusieurs personnes l'ont éprouvé et le racontent dans le podcast *Skate féminin : se révéler à soi-même*<sup>2</sup>. Je vous laisse lire leurs mots :

« *Qu'est-ce que ça vous apporte en plus d'être qu'entre filles ?* »

Anonyme 1, rideuse en rollers : « *Et bah y'a moins cette peur d'être jugée, d'appréhender. Et y'a toute cette énergie féminine. On s'encourage toutes. [...]* Du coup j'ai moins peur d'y aller, de foncer quand j'y suis les dimanches soirs que quand j'y vais dans la semaine. Car on est moins et ça aide beaucoup. »

« *Pourquoi vous venez le dimanche soir ?* »

Anonyme 2, skateuse : « *Pour skater à la cool et surtout sans complexe. On se donne à fond dans le skate, sans faire attention au regard des autres. [...]* Ça apporte de la confiance en soi oui, de la motivation. On se sent vraiment soi. [...] La liberté c'est vraiment le mot d'ordre. »

« *C'est vraiment une autre façon d'appréhender l'espace ?* »

Anonyme 3, skateuse et rideuse de longue date en roller derby : « *Oui, bah là comme vous voyez, je suis en soutif. Je ferais pas ça les autres sessions. Là, c'est parce que vraiment, j'étais entre meufs mais je fais jamais ça sinon.* »

1 - JAILLET Florence, Op.cit

2 - JAILLET Florence, *A Bordeaux, le dimanche soir, on skate entre filles au hangar Darwin*, épisode 2, *Skate féminin : se révéler à soi-même*, Airzen Radio, 2022



*C'est d'ailleurs la première fois de ma vie que j'ose. [...] J'ose m'exprimer, j'ose prendre l'espace. [...] Mon rapport aux autres, hommes et femmes, est aussi meilleur car j'ai cassé quelques préjugés que malgré moi j'avais. Et aussi en terme de corps, ça m'a beaucoup aidé. J'ai ressenti mon corps et je suis beaucoup reconnaissante envers mon corps qui me permet de faire autant de choses. [...] A 28 ans bientôt, d'être capable de faire du skatepark, je pensais..., jamais de ma vie je pensais que ce lieu, ce serait pour moi.»*



**Entraide au skatepark Darwin durant les Girls Sessions**

Comme quoi cet outil de non-mixité temporaire est un réel outil de prise de confiance des corps dominés en ville ! Sans cette prise de confiance, on n'ose pas, on attend.

Malou : « Bah ouai carrément ! Mais du coup ça me donnait envie de me dépasser et tout, alors que tu vois, bah des fois quand j'étais toute seule, au collège là j'attendais...j'étais en haut des modules...j'aimais bien skater dans

*les bowls...sur l'ancien skatepark. Des fois j'attendais 30 minutes avant de me lancer. Parce que les mecs ils sont là, ils ont leurs boards sur, tu sais sur le coping (bordure métallique) prêts à partir et si toi t'y vas pas, tu sais tu peux attendre toute la journée. »*

Après ce temps en mixité choisie, j'espère que plus nombreuses seront les femmes à oser venir dans les skateparks publics car, je le rappelle, ces outils temporaires doivent permettre aux personnes opprimé•es de retourner dans l'espace public plus en confiance et d'y prendre part. C'est notamment ce que m'a fait comprendre Lotte.

Lotte : « Je pense que les hommes disent parfois « nous ne vous excluons pas des skateparks, alors pourquoi vous nous excluez ? », mais ils ne comprennent pas combien de place ils prennent. S'ils comprenaient, cela ne poserait pas de problème. Mais nous devons nous battre si fort pour avoir notre propre espace... Je pense donc qu'il est important qu'ils comprennent pourquoi nous avons parfois besoin de ces espaces pour nous sentir à l'aise, mais..., s'ils le comprennent, alors je ne vois pas de problème. Pourquoi on ne pourrait pas skater tous.te.s ensemble ? »

Il ne s'agit pas d'exclure les hommes et je suis sûre que nous sommes tous•te•s en mesure de comprendre l'intérêt de cette mixité choisie temporaire. Quant à lui, Tanguy le Marec a bien compris qu'il s'agit d'un « pas de côté » pour permettre une mixité plus importante par la suite. « Pour les inciter à venir après sur les créneaux mixtes, qu'en fait elles se rendent compte très vite que c'est très convivial et qu'après elles arrivent vraiment à s'émanciper dans cette discipline. »<sup>1</sup>

Cette prise de confiance passe parfois par la « sortie » du skatepark et du contexte urbain et elle établit ainsi un aller-retour dans l'espace public. « Ces expériences de non-mixité temporaires [...] sont « des outils nécessaires pour amorcer l'émancipation des femmes, leur réappropriation de l'espace encore occupé majoritairement par les hommes, mais aussi les aider à s'affirmer ». La non-mixité pourrait donc selon ses partisans, « être le point de départ d'une prise de confiance et d'une sensibilisation quant à la pratique sportive des femmes dans l'espace public ». Elle ne serait donc en aucun cas une finalité, mais « plutôt un moyen par lequel les femmes peuvent (re)trouver une place et (re)créer ainsi davantage de partage et de mixité en ville ». En résumé, les défenseurs d'une telle vision disent que « c'est un coup de pouce temporaire qui peut donner aux femmes les clés du droit à la ville. »<sup>2</sup>

1 - Propos de Tanguy Le Marec, manager du skatepark Darwin, dans JAILLET Florence, *A Bordeaux, le dimanche soir, on skate entre filles au hangar Darwin*, épisode 3, *Skate féminin : une utopie qui a lieu*, Airzen Radio, 2022

2 - «La Rédaction», *Femmes dans l'espace public : faut-il passer par la non-mixité ?*, Les Lumières de



La mixité choisie, la visibilité à l'œuvre grâce aux médias, l'utilisation des réseaux sociaux, les pratiques *street*, les regroupements de rider•euse•s, l'utilisation d'espaces privés et l'encadrement de sa pratique sont autant de moyens de prendre confiance à l'écart de cette « figure type » du skatepark urbain et public. Cet écart permet de mieux revenir dans le skatepark. Il n'y pas de recette magique ; certain•e•s n'ont pas besoin de tout cela pour prendre confiance, d'autres n'oseraient jamais aller dans un skatepark sans avoir eu des cours, certain•e.s ont seulement besoin d'un groupe, à chacun•e sa méthode.

Comme le rappelle, Edith Marréjols c'est « *l'absence de relation qui fait violence* »<sup>1</sup> ; il est donc indispensable que ce retour dans l'espace public ait lieu pour conforter les prises de confiance en glisse, mais surtout, pour rendre visible la pratique féminine et queer aux yeux des riders de la ville. Ces tactiques féministes ne doivent pas rester en marge ; elles doivent se déployer dans les skateparks publics et dans nos villes. Mais que faire alors ? Comment agir sur l'existant ou sur la conception des espaces de glisse ?

### III. Vers des (cré)actions plus inclusives dans les espaces publics de la glisse

A l'opposé de certain.e.s penseur.se.s féministes, je pense qu'il est nécessaire de se pencher sur ces espaces de sports clos en ville considérés comme "des marqueurs de l'hégémonie masculine". (les city-stade ou les skateparks) Dans un premier temps, il faut repenser et réhabiliter les skateparks existants actuellement clos à l'environnement urbain. Ceux-ci sont d'ailleurs plus ou moins hermétiques à la ville et doivent tenter de s'ouvrir, tant d'un point de vue physique que social. Mais comment ouvrir ces skateparks à tous•te•s ? Comment les adapter pour qu'ils accompagnent la pratique des corps dominés en ville, la pratique féminine, la pratique des personnes queer, des personnes handicapées ... ? Et dans un deuxième temps, il faut agir sur les nouveaux projets de skateparks, skateplazas ou sur tout projet ouvert à la glisse. Comment faire évoluer la conception de ces nouveaux espaces de glisse ? Qui participe, qui doit dessiner ?

la ville, 2018, consulté en 2023, <https://lumièresdelaville.net/femmes-lespace-public-faut-passer-non-mixite/>

1 - LAFAY Quentin, *Les villes, espaces des inégalités de genre* avec Edith Marréjols, Marion Tillous, Marion Waller, Géographie à la carte, France Culture (sur radio France), 2022

Je pense aussi qu'il pourrait être intéressant de concevoir des espaces urbains qui développent des pratiques considérées comme "plus féminines". A quoi ressemblerait une salle de danse urbaine ? Mais l'on doit s'attarder d'abord aux espaces sportifs urbains soutenus par nos villes, à savoir ces skateparks, pour amorcer ce changement de vision binaire hommes-femmes.



Dan Mancina, un skateur aveugle

## 1) Agir dans les skateparks existants

Lorsque j'ai évoqué les freins et problèmes à la venue des corps dominés dans les skateparks en première partie, j'ai évoqué le statut des skateparks. Je le rappelle ici, changer le statut des skateparks en espaces sportifs réinterrogerait largement leurs besoins. Cela changerait physiquement le skatepark existant mais d'autres questions, plus d'ordre "social" se poseraient : Qui vient-on voir si l'on est blessé·e ? Quel événement est nécessaire pour développer les sports de glisse ? Doit-on rédiger une charte d'utilisation ?

L'urbanisme féministe permet une inclusion plus large des habitant·e·s dans les projets urbains de restructuration (ou neufs).

L'objectif est « [...] rendre les espaces publics accessibles à tous et toutes, quel que soit leur genre, leur classe, leur âge... L'urbanisme féministe vise ainsi à inclure la vision des femmes, mais aussi celle des enfants ou des personnes âgées, par exemple. Pourquoi l'appeler féministe alors ? « Féministe, c'est un concept, sourit l'architecte. On a commencé à comprendre que l'espace n'est pas neutre : il est patriarcal et capitaliste. Parler de féminisme est une façon de le retourner, d'inverser les priorités. »<sup>1</sup>

L'urbanisme féministe permet selon moi de replacer l'individu au centre, principe partagé par la pensée et les réflexions autour du *care*<sup>2</sup>. Il faut requalifier les espaces urbains existants dont nous disposons, en les transformant, en les réançantant et en proposant des alternatives plus inclusives. « La ville féministe n'a pas besoin d'un plan formel d'urbanisme pour voir le jour. Je ne veux pas qu'une superhéroïne urbaniste féministe démolisse tout pour recommencer à zéro. »<sup>3</sup> Pour en revenir aux skateparks existants, que faut-il ajouter matériellement pour changer influencer leur fréquentation ?

1 - CABACO ROGER Juliette, *À Barcelone, les femmes repensent la ville*, Reporterre, 2020, consulté en 2023, <https://reporterre.net/A-Barcelone-les-femmes-repensent-la-ville>

2 - Littéralement, « prendre soin de... ». Aujourd'hui cette notion pourrait investir plusieurs champs disciplinaires et pas uniquement la santé. Quelle serait une ville pensée sous le prisme du care, de ce « prendre soin » ?

3 - KERN Leslie, *Ville féministe*, Montréal, Eds Du Remue-Ménage, 2022, p.204

## Des éléments matériels à ajouter, à inventer

### *Des éléments indispensables*

Si l'on remet l'être humain au centre du skatepark, quel qu'il soit, c'est un être de besoin et à ce titre, il a besoin de boire, de manger, de se rendre aux toilettes etc. Parfois, il est trop couteux ou trop compliqué pour la mairie d'avoir une arrivée d'eau dans les skateparks. Mais des solutions existent ; ce faux-problème est à résoudre car il est garant de la venue sur un temps long de celles et ceux qui ne peuvent pas se permettre de faire sans toilettes ! Autrement la session ride peut s'arrêter plus tôt que prévu, et le retour à la maison s'impose...

Anaëlle : « *Et euh, en plus y'a des sociétés qui font des toilettes sèches publiques, trop bien. Et genre, y'a ça à Gap partout. Gap, c'est dans les Alpes ! C'est trop stylé, ça s'autogère ! Et t'as rien à faire, t'as pas besoin de nettoyer, ça sent rien ! C'est trop bien ! Et du coup, j'ai envoyé le lien de cette société-là à la ville de Challans. Et puis, c'est pas plus cher que des toilettes chimiques que..., qui polluent. Et ça s'installe hyper facilement, voilà ! J'espère qu'ils les mettront. Mais voilà, c'est pas une évidence pour eux, au moment où ils sont sur un projet, de se dire "oui, donc il faut mettre des toilettes..." etc. Et ça c'est vrai que ça change tout, pour les femmes !* »

On peut amener une barre de céréales ou une gourde dans un skatepark public mais on ne peut pas se passer de toilettes, ou alors il ne faut pas s'étonner que les fréquentations dans les skateparks restent plutôt masculines... Toutefois, il serait utile de disposer d'eau propre pour remplir sa gourde si celle-ci est vide ! A plus grande échelle, l'eau devrait être une ressource accessible à tous•te•s en ville. Ajouter des fontaines, rajouter des bancs, agrandir les trottoirs et les terrasses sont des changements matériels qui font de la ville un espace plus appropriable et vivable.

« *Au début, les gens n'étaient pas contents. Finalement, tout le monde est ravi de pouvoir marcher et d'avoir des terrasses, surtout avec le Covid* », assure Marta. *Créer des espaces de vie devant les écoles, des parcs pour enfants avec des bancs pour les accompagnateurs, des toilettes publiques et des fontaines accessibles à tous...*<sup>1</sup>, c'est bien cela qui fait que l'on se sent à l'aise et que l'on aime sa ville !

A Vincent Gâche, l'association du skatepark à la guigulette est une bonne initiative pour l'accès aux toilettes, aux rafraîchissements, mais quand est-il quand celle-ci est fermée ? Les modules en bois en bord

1 - CABACO ROGER Juliette, *À Barcelone, les femmes repensent la ville*, Reporterre, 2020, consulté en 2023, <https://reporterre.net/A-Barcelone-les-femmes-repensent-la-ville>

de Loire permettent de poser nos affaires, de se reposer après un quart d'heure intensif ou d'observer de plus près les techniques des autres rider•euse•s. Mais malheureusement les modules de musculation "attachés" au skatepark renforce cette fréquentation masculine, et le risque est que les plus débutant.e.s restent sur ses modules en tant que spectateur•trice•s...

Mais ne désespérez pas, il y a d'autres moyens d'augmenter cette fréquentation diversifiée !

### *Dessiner jusqu'au détail*

Ce sont parfois de petits détails qui peuvent changer les choses.

« *La question du genre oblige la géographie à penser plusieurs échelles et en particulier à l'échelle microscopique.* »<sup>1</sup> Les détails comptent, comme les bancs par exemple. A Paris, la nouvelle place du Panthéon, pensée et conçue avec le collectif *MonumentalES* et les urbanistes féministes Pascale Lapalud et Chris Blache<sup>2</sup>, disposent de mobiliers singuliers dont le nom de plusieurs femmes de l'histoire y sont inscrites. Depuis, bien plus de femmes fréquentent ce lieu parce qu'il permet de se réunir, et de s'installer plus longuement dans l'espace public ! Mais où faut-il mettre les bancs dans les skaterparks ? Au centre ?

Avant de vous parler de détails heureux de bancs et autres idées utopiques, j'aimerais vous parler de détails utiles à dessiner, comme le positionnement des barreaux par exemple !

Malou : « *Et donc la dernière barrière, le dernier barreau, il est juste au-dessus du skate. Donc, putain, y'a combien de skateurs qui ont perdu leurs skates comme ça. Je sais pas pourquoi ils ont fait ça...* » Difficile de surfer en skate sur la Garonne ! De quoi d'autre pourrait-on avoir besoin ?

### *Des utopies heureuses*

Selon Alexandre Plancon, il manque *"une tireuse à bière !"* Cette idée, tout à fait intéressante, m'a fait sourire car elle propose une vision utopique, une autre façon de voir le skatepark. Les sports de glisse sont des sports de partage : partage de mouvements, d'outils de réglage, de l'espace et pourquoi pas d'un petit verre ! Une autre idée que je considère moins idéaliste que réaliste, est celle de Malou : « *Ça nous, y'avait deux fontaines sur les quais, donc ça c'était cool. Mais j'avoue que ça aurait été chantmé<sup>3</sup> de ouf que sous les..., sous les bowls ou sous les modules, ils mettent des toilettes !* »

1 - Marion Tillous dans LAFAY Quentin, *Les villes, espaces des inégalités de genre* avec Edith Marréjols, Marion Tillous, Marion Waller, *Géographie à la carte*, France Culture (sur radio France), 2022

2 - A l'origine de la création de la plateforme *Genre et Ville*

3 - « méchant », langage jeune qui veut dire incroyable





Un skatepark imaginaire, un skatepark plus inclusif

Cette idée me plaît beaucoup car plutôt que de penser les toilettes comme un objet extérieur au skatepark, elles y seraient réellement intégrées. Et si l'on considère la place qu'il y a sous les modules, de nombreux rangements s'offrent à nous !

Cette réflexion sur les manquements physiques des skateparks existants permet de les repenser, les réhabiliter et de changer également les bases de conception des skateparks neufs. Dans la conférence, *La ville au prisme du genre, l'espace urbain du care*, Fabienne Labrugère rappelle que pour "trouver sa place"<sup>1</sup>, il faut que les espaces soient appropriables et partagés par tous.te.s. Elle énonce les trois verbes qui, selon elle, sont garants d'une réelle citoyenneté : "secourir, accueillir, appartenir." Ces questions de soin, d'accueil et d'appartenance me préoccupent et permettront au skatepark de devenir plus inclusif. La première condition du bien-être, de cette notion de care dans l'espace public est un accès aux soins pour tous.te.s... Ainsi, je me suis posée la question suivante : Et si je tombe dans le skatepark ? Qu'est ce qui peut m'aider ?

En gardant ces questionnements dans ma tête et en participant aux ateliers de concertation et de co-conception pour le nouveau skatepark de St-Herblain<sup>2</sup>, j'ai écrit sur mon post-it : Petite Pharmacie Participative. Cela peut paraître futile mais il permet, peut-être, de calmer la peur de tomber de certain.e.s et ainsi, les aider à se lancer. D'autant plus qu'il y a de la place sous les modules !

Cette place pourrait aussi être employée pour un système de casiers : des casiers individuels pour déposer ses affaires, des casiers pour entreposer du matériel à louer, des casiers pour mettre des modules mobiles en bois, des casiers pour entreposer la tireuse à bière etc. A ce propos, j'ai pu parlé avec Nicholas Sandquist qui a fait son stage chez l'Atelier 360°, une agence d'architecture, d'urbanisme et de paysage qui conçoit beaucoup de skateparks.

Nicholas : « Et les casiers c'est un peu un nouveau truc qui est un peu en phase de test pour certains des derniers skateparks conçus. Mais c'est assez rare ce genre de choses, j'suis un peu sceptique à ce que ça marche pour les affaires, après pour mettre à disposition un balai, une raclette ou du petit matériel ça peut être bien je pense. Et les fontaines sont incluses à la conception quand il y a un aménagement un peu plus large que le skatepark, et pareil pour les

1 - MEADOWS Fiona, (médiatrice du débat), BRUGERE Fabienne, LAPALUD Pascale, KERN Anna, *La ville au prisme du genre, 1.l'espace urbain du care*, site de la cité d'architecture et du patrimoine, 2022

2 - Premier atelier organisé le 12 avril 2023 entre 17h et 20h par la maîtrise d'oeuvre, l'Atelier 360, avec trois temps différents de co-concertation/conception : un temps « nuage de mots », un temps de « références » et un dernier de dessin collectif en petit groupe.

toilettes mais c'est plutôt sur la demande des mairies, je crois qu'à l'agence, il ne viendrait pas trop l'idée de dessiner des toilettes pour un projet de skatepark sans que ce soit dans le cahier des charges ; mais c'est ressorti à plusieurs réunions auxquelles j'ai participé. »

Cela peut être difficile de dialoguer avec les municipalités, mais dans certaines communes, cela est possible et encouragé ! En inscrivant "toilettes publiques, fontaines et petite pharmacie participative" sur mes post-it lors des ateliers de co-conception pour le skatepark de St-Herblain, j'ai compris que ce cahier des charges était évolutif, et qu'il dépendait directement des personnes investies dans le projet. C'est donc possible de faire des skateparks plus inclusifs, mais il faut inviter plus de rideuses à donner leur avis !



La rampe du care, autre utopie heureuse

### *Vers un skatepark multicéphale et mobile*

Pour en finir avec l'aspect physique et matériel du skatepark, je crois qu'il est intéressant de reconsidérer le skatepark dans son ensemble et de délimiter des "zones" différentes de pratique. Beaucoup de jeunes enfants n'ont pas conscience du danger et considère réellement les skateparks comme des espaces de loisirs et les rampes pour des toboggans. De plus, disposer d'un espace pour les débutant•e•s pourrait estomper la peur de s'essayer aux sports de glisse. Je vous rappelle les propos de Giovanni, lui aussi débutant lorsqu'il était jeune

: « Peut-être aurait-il été intéressant de dédier un espace aux débutants, leur permettant d'apprendre sur des modules fun mais adaptés à leur niveau tout en n'ayant pas peur de déranger ou d'être mal vu. »

Un espace *pump track*<sup>1</sup> modulable serait tout à fait envisageable pour adapter l'espace aux différents niveaux des pratiquant•e•s. Mais cela peut aussi être « dans le dur » (bitume ou terre crue), car les bosses de différentes tailles sont souvent marquées par des chemins de couleur qui indiquent leurs difficultés et leurs hauteurs. Toutefois, il n'est pas toujours possible de délimiter cet espace dans les skateparks existants, par manque de place ou à cause de contraintes extérieures. (passage, voie cyclable etc.)

Pour revenir aux conflits d'usages inter-générationnels, j'aimerais vous parler d'un skatepark proche de chez mes parents. Bien qu'il soit légèrement à l'écart du bourg, le skatepark d'Esvres-sur-Indre est entouré de différents espaces de loisirs, peut-être trop définis, trop délimités et contraints par des barrières, mais ceux-ci assurent une réelle mixité d'âges et d'usages. Au sein de cet énorme équipement dédié aux loisirs et au sport, on retrouve un skatepark, un city-stade pour le foot et le basket, plusieurs jardins d'enfants qui les canalisent en fonction de leur âge, une toile d'araignées, une tyrolienne et même un toboggan tuyau disposé sur une petite colline artificielle etc. Le skatepark doit peut-être alors être entouré d'autres éléments pour être moins isolé des autres usages de la ville, moins isolé spatialement. Mais si l'on proposait un bar près du skatepark, qui gérerait ce bar ? Qui ou quoi fait comprendre les règles d'utilisation d'un skatepark aux plus petit•e•s ? Cette place sous les modules, ces potentiels casiers, ou autres espaces de rangement doivent aussi être gérés. Qui a les clés ? Qui nettoie le skatepark ? Et si l'on tombe, qui peut nous soigner ? Qui gère la petite pharmacie participative ? Qui peut nous aider si l'on a une question ou un problème ? Qui gère, qui entretient, quelle gouvernance ? Ce sont autant de questions qui poussent la réhabilitation des skateparks au-delà de l'aspect matériel.

1 - Aire de pratique pour les sports de glisse, généralement en bitume (mais possible en bois), constituée de bosses et de formes donnant la sensation d'évoluer sur des vagues. Le tout forme un parcours, une boucle le plus souvent.



## Des (cré)actions sociales à mener depuis l'intérieur

### *Charte d'utilisation, comprendre les règles d'un skatepark*

Ecrire peut-être avec un touche d'ironie, la charte d'utilisation du skatepark est un document pouvant être la base de règles partagées par l'ensemble de la communauté rideuse. Celle-ci pourrait expliquer à quelles pratiques servent les différents modules, mais aussi, interdire certaines pratiques trop dangereuses ; dangereuses aussi bien pour celles et ceux qui transgressent les règles que pour les rider•euse•s qui risquent de tomber à tout instant. Lors de la concertation à St-Herblain, un enfant d'une dizaine d'années assis à côté de moi propose d'interdire le skatepark aux plus jeunes. Il m'explique à quel point ils sont dangereux, ils prennent le skatepark pour une zone de loisirs et échappent au contrôle de leurs parents. Avec son copain, on finit par se rendre compte de l'importance de concevoir une zone de *pump-track* pour accueillir et initier ces jeunes pratiquant•e•s. A défaut de la compréhension des plus jeunes, les parents seraient peut-être interpellés par les règles de pratique de la charte commune. Une charte permet de cadrer les pratiques comme les rider•euse•s.

Dans le skatepark *indoor* de Malmö dont je vous ai déjà parlé, la charte permet d'accueillir uniquement les rideuses deux jours par semaine. Cela est écrit, respecté et a permis aux femmes de prendre confiance et qui aujourd'hui pratiquent leurs sports de glisse aussi en sessions mixtes. De plus, la charte peut être réécrite, changée en fonction de la demande des pratiquant•e•s.

Pour revenir aux espaces publics, il y a certains spots de glisse sujets à crispations et conflits avec les habitant.es environnant. La charte d'utilisation temporaire de ces espaces peut aussi être un moyen de régler ces tensions et d'accueillir différents usages dans ces espaces ouverts à tous•te•s. C'est notamment ce que la mairie de Bordeaux a réalisé pour certaines places de la ville.

Malou : « *Parce que les habitants se plaignaient et en même temps tous les skateurs venaient skater cette place car elle est trop bien à skater. Puis les gens qui viennent à Bordeaux, qui viennent d'autres villes, ils connaissent cette place par les réseaux donc ils ont envie d'y aller tu vois. Donc ils ont réussi, après discussions, à faire...* »

Maïa : « *Une espèce de charte d'utilisation ?* »

Malou : « *De faire, un mercredi de telle heure à telle heure, t'as le droit de venir skater ou samedi de telle heure à telle heure. Donc y'a plusieurs endroits comme ça à Bordeaux où ça a été mis en place. Et ça c'est cool en vrai, que la*

*mairie ait bien voulu accepter ça...* »

Mais lorsque ces règles sont transgressées, qui peut les rappeler aux pratiquant•e•s et être présent•e pour régler les conflits ?

### *Faut-il un médiateur ou une médiatrice ?*

Les médiateurs ou médiatrices seraient des personnes ressources non seulement pour gérer les conflits mais aussi pour aider, conseiller, pour soigner les blessures faites au skatepark. Avec Lotte, nous comprenons, lors de notre discussion, la nécessité d'une personne présente dans le skatepark, impartiale et pouvant aider notamment celles et ceux qui ont du mal à s'intégrer, à s'imposer.

Lotte : « *Et peut-être, une personne qui peut être là, qui enseigne des choses, à qui tu peux demander..., une personne directe à qui tu peux demander n'importe quoi en gros : «Peux-tu m'aider avec cela ? Peux-tu filmer ça ? « Quelque chose comme ça. Parce que j'ai l'impression que je connais beaucoup de gens qui veulent commencer (à skater) mais ils ne savent pas comment, et puis, s'ils n'ont pas trouvé des personnes qui peuvent leur apprendre, parfois ils ne continuent pas parce qu'ils sont du genre : «je ne sais pas faire et je n'ai personne pour m'apprendre». [...] Donc je pense que c'est nécessaire d'avoir une personne à qui parler. Et aussi des planches et du matériel gratuits pour se protéger, ce serait bien aussi. »*

Toutefois, cette personne ne peut pas être choisie au hasard. Il lui faut une certaine proximité avec le milieu, avec le lieu mais aussi les pratiquant•e•s. Ce sont des sports de liberté, qui originellement transgressaient l'attribution d'usages de nos villes, souvenez-vous ! Anaëlle : « *Parce que le truc des médiateurs dans les skateparks, c'est des initiatives qui ont été prises dans pleins de mairies et parfois ça se passe mal ! Parce que, bah en l'occurrence le truc à Bercy, au début ils avaient un gars d'une boîte de sécurité. Le mec, il est resté deux jours ! (rires) Après ils ont dit, "oui vaut mieux mettre un rider" et ils ont été chercher dans les riders, qui est-ce qui aurait le profil pour le faire, et là ça marchait beaucoup mieux. Parce que c'est pas possible en fait, tu fais pas partie du milieu, t'as aucune légitimité, personne va t'écouter et au contraire... Tu peux pas arriver dans un milieu ou la règle principale, c'est que y'a pas de règles, que tous nos sports, c'est freestyle ! Ça veut dire faites ce que vous voulez, exprimez-vous comme vous voulez, autant ce que tu fais avec tes rollers, ton skate que dans ce que t'es, qui t'es, comment tu t'habilles, comment tu parles et tout. »*

Malheureusement, les mairies n'ont pas toujours les moyens d'engager un•e médiateur•trice comme me le rappelle un des membres de l'Atelier 360° à la fin de la concertation pour le nouveau skatepark de St-Herblain. Et c'est là que les associations de ride peuvent intervenir !



### Un skatepark affilié à plusieurs associations

Les associations de glisse ont souvent des adhérent•e•s formé•e•s qui chappotent le tout. Ces dernier•ère•s peuvent avoir un rôle « passerelle » entre les mairies, les skateparks et leurs usager•ère•s. Elles autoriseraient à la fois une pratique plus sereine et plus inclusive tout en faisant respecter les règles du skatepark aux pratiquant•e•s. Anaëlle : « Bon bah je pense, plus d'assos. Plus d'associations, plus de gens formés, plus de moniteurs, plus de gens qui sont juste formés à encadrer. Ne serait-ce que juste quand t'es formé à encadrer, t'as un PSC1 tu vois, donc tu sais ne pas faire n'importe quoi quand y'a un accident. Et, du coup comme la plupart des skateparks, c'est des lieux publics, euh à disposition..., mis à disposition par la mairie, bah peut-être un agent de la mairie qui soit là aux heures de pointe entre guillemets, le samedi après-midi quand y'a blindé de monde et qui soit un peu un mec du milieu ou qui connaît un petit peu, qui connaît les riders. »

Ayant une réelle volonté de développer la pratique féminine et queer, des associations comme Realaxe à Paris ou Skweerls à Nantes peuvent être identifiées dans les skateparks publics comme des personnes ressources vers qui se tourner pour toutes demandes. La réalisatrice du film *Bande skateuses*, Marion Desquenne, considère d'ailleurs que Realaxe<sup>1</sup> est une sorte de « sas par lequel les filles passent ». Toutefois, beaucoup de rider•euse•s n'ont pas encore trouvé « la deuxième porte du sas » et ont infiniment besoin de ces associations présentes dans les skateparks. De la même manière que Realaxe, Skweerls est un collectif de ride queer et féminin, «un espace de ride safe et participatif sur Nantes et ses environs proches. Ride Féminine et Queer !»<sup>2</sup> Proposant des points de rendez-vous sur différents spots de la ville, ce collectif renforce la mixité de la ride nantaise et permet aux membres de se rencontrer sur les lieux choisis. Tout comme pour *Hera skate*, il s'agit de «being the majority»<sup>3</sup>. Ce collectif offre la possibilité d'avoir un réel espace inclusif dans les skateparks, par sa présence et son partage avec les rider•euse•s déjà présent•e•s. Je vous le rappelle, faire collectivement est une réelle force. J'ai eu l'occasion de participer à

1 - Sophie Berthollet : « quand on a créé l'asso, en 2014, l'idée était de rassembler toutes les skateuses en Île-de-France, et même en France, avec un tout premier événement : le Realaxe Girl Week-end, à Chelles en Seine-et-Marne. Depuis plusieurs années, on a réussi à avoir des créneaux tous les mardis à l'EGP 18, pour proposer des cours réservés aux filles toutes les semaines. [...] Au-delà des cours, on organise des Realaxe Girls Sessions tous les premiers dimanches du mois, ouvertes gratuitement à toutes et à tous, pour faire découvrir à chaque fois un skatepark en région parisienne. » / DE BAUDOUIN Pierre, «De plus en plus de filles se mettent au skate» : Realaxe, une association qui promeut la pratique féminine, France 3 Paris IDF sur franceinfo, 2021, consulté en 2023, <https://france3-regions.francetvinfo.fr/paris-ile-de-france/paris/plus-plus-filles-se-mettent-au-skate-realaxe-association-qui-promeut-pratique-feminine-1891776.html>

2 - Intitulé de leur page Instagram

3 - D'être la majorité.

la session de Skweerls au Hangar ; on partageait l'espace avec tout le monde mais nous avions notre petit stand de crêpes sur une estrade comme point de ralliement et de rencontre. Finalement, ce sont peut-être des rendez-vous, des événements ponctuels dont nous avons besoin pour se sentir représenté•e•s et prendre confiance en *ride*. Mais qui organise des événements dans l'espace public ?

### Des événements ponctuels pour brouiller la fréquentation habituelle

Un événement ponctuel tel que le FISE de Montpellier, cette compétition en extérieur, a une grande influence sur les yeux ébahis des spectateurs et des spectatrices. Comme le dirait Anaëlle, il faut que les petites filles se reconnaissent pour qu'elles aient envie de pratiquer les sports de glisse et qu'elles viennent dans les skateparks. Nous avons déjà parlé des inégalités de genre dans les *contests*, notamment pour les *live*, les horaires de passage, les prize-money différents ; mais sachez que les choses changent, notamment à Nantes grâce à Anaëlle. Les rideuses arrivent !

Anaëlle : « Parce que c'est compliqué de discuter avec euh, les organisateurs d'événements mais ils écoutent tu vois. Surtout maintenant, ces dix dernières années, ils écoutent parce qu'ils savent que c'est moi qui l'organise l'évènement, à Nantes, et que ça fonctionne, et qu'on fait 31% de femmes. Alors que la plupart des événements de roller freestyle, si y'a 3% de femmes, c'est un miracle tu vois. Et surtout, ils cherchent pas à faire en sorte qu'il y ait des femmes qui rident. »

Malheureusement le Hangar étant privé, la compétition, bien qu'elle soit ouverte au public, a peut-être moins d'impact que si elle se déroulait dans un skatepark public. Médiatisation et visibilité, les événements ont une importance capitale pour le développement de ces sports. Ces événements sont d'ailleurs souvent à l'initiative d'associations, pouvant demander des démonstrations, prestations de la part de rider.euse.s pros (ou non). C'est ce qui s'est passé en 2022 dans le skatepark *outdoor* de Bourges pour la promotion du sport féminin et queer.

Anaëlle « Au Printemps dernier, on a fait un gros week-end à Bourges avec une association. Je me souviens plus du nom de l'asso, mais en gros l'asso, c'est promouvoir, je sais pas si on dit promouvoir mais c'est une asso LGBT, ils font plein de trucs pour les hommes, les femmes, pour tout le monde en fait. Le but c'est de prôner la tolérance dans tous les milieux et beaucoup artistiques. Donc ils font beaucoup du théâtre, du skate, du roller tout ça. Et on a fait un week-end dans le skatepark de Bourges euh autour du sport féminin, donc le but c'était d'accueillir au maximum les femmes et après y'avait un peu tout le

*monde, des femmes, des hommes, tout le monde ! »*

Mais certains évènements peuvent être mal accueillis. C'est le cas de la session non-mixte organisée en juin 2022 à St-Nazaire à l'initiative du collectif Interféministe. Le collectif était là pour encourager celles qui se lancent et sensibiliser au partage d'espace. La mairie y a vu une privatisation de l'espace public et bien que le collectif fut ouvert à la discussion tout au long de la session « *pour débattre et discuter, sur une/des solutions pour un espace public agréable et sécurisant pour toutes et tous* »<sup>1</sup>, la non-mixité dans l'espace public est encore aujourd'hui très mal accueillie... Mais de la même manière que les sessions en mixité choisie dans des skateparks privés de la Skatehalle à Berlin ou Darwin à Bordeaux, cette mixité-choisie dans l'espace public permettait aux pratiquant•e•s de prendre confiance en leur pratique dans un possession totale du lieu. « *Cette session de deux heures sous un soleil de plomb a fait se rencontrer quelques filles. J'ai une amie qui débute le roller alors cette session lui permet de se sentir en confiance. Et puis ça permet de créer des liens entre pratiquantes. Quand on skate ici et là on a l'impression d'être seule à skater. Et puis on veut montrer aux mecs qu'il y a plein de meufs qui veulent skater, conclut Louise.* »<sup>2</sup> Il y a cette même volonté de soutenir la pratique féminine et queer mais ici dans les skateparks existants. Mais comment pouvons-nous agir pour que cela soit (mieux) accepté ? Doit-on avoir l'autorisation de la mairie ? Doit-on aller à la rencontres des habitué•e•s et les «sensibiliser» ? Peut-être pas...

Anaëlle «*Y'avait pas que des messages comme ça écrits, c'était vraiment très joli. Et il a tout recouvert à la peinture blanche et ça vraiment dans le graff, c'est très..., c'est le summum du non-respect tu vois.[...] Et certes, ce monsieur-là manque de tolérance à l'égard des filles qui sont venues rouler, graffer ce jour-là. Mais c'est sa réalité lui, il a grandi dans un monde où on lui a expliqué que les femmes, ça fait la cuisine et c'est son système de croyance. On peut pas changer le système de croyances de ce monsieur en claquant des doigts, en une journée ; même si t'as discuté avec lui une fois, ça va pas changer son système de croyances. Il lui faut de l'habitude, il faut que régulièrement il voit des femmes rouler, qu'il roule avec elles, qu'il se dise "Ah bah c'est normal !" »*

Dans le skatepark d'Arcueil, un évènement semblable à celui de Saint-Nazaire avait eu lieu avec un collectif de graffeuses et rideuses.

1 - CESSA Marina, Saint-Nazaire. *Polémique sur une session non mixte au skate park*, Ouest France, 2022, consulté en 2023, <https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/saint-nazaire-44600/saint-nazaire-polemique-sur-une-session-non-mixte-au-skate-park-5a2f5030-ee46-11ec-8a3d-5fe123df4f36>

2 - CESSA Marina *Saint-Nazaire. Skatepark antisexiste : « ça permet de se sentir en confiance »*, Ouest France, 2022, consulté en 2023, <https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/saint-nazaire-44600/saint-nazaire-skatepark-antisexiste-ca-permet-de-se-sentir-en-confiance-b4b2f9ba-ef15-11ec-b2ff-84ee6df17703>

Anaëlle a essayé de comprendre cette mésentente, ce refus des habitué•e•s et elle en déduit que la visibilité est le seul outil pour faire changer leurs « spectres de références » en *ride*, ou bien, qu'il est nécessaire de demander une autorisation de la mairie, d'énoncer l'évènement en amont et de mieux l'encadrer.

### *Mixité d'activités autour du skatepark*

Finalement, jouer avec les limites du skatepark, arrêter de le penser comme un objet isolé sont peut-être les moyens de les rendre plus inclusifs. Si beaucoup de skateparks existants sont les produits d'une pensée unique d'usages, changer leurs environnements les aiderait beaucoup à s'ouvrir à la ville et aux autres. On peut alors tout imaginer : implanter un café, proposer un espace de yoga, de danse, dessiner un jardin d'enfants etc... Mais cette déconstruction du skatepark en tant qu'objet unique est d'autant plus permise lorsqu'un projet est nouveau.

## 2) Des nouveaux espaces de glisse à la ville inclusive ?

Pour créer de nouvelles façons de concevoir les skateparks (ou la ville), il faut selon moi que les habitant•e•s soient réellement interpellé•e•s. Il ne suffit pas d'ouvrir une concertation pour que la démarche soit participative et inclusive. Car comme le rappelle Marion Tillous, de nombreuses femmes ne se sentent pas autorisées à prendre le parole lors de cette concertation. « *Il faut se dire que ça ne va pas de soi, il faut aller chercher les citoyens pour qu'ils participent et il faut aller chercher les citoyennes !* »<sup>1</sup> Ainsi, de nombreuses marches exploratoires sont organisées en priorité avec les femmes, « *pour qu'elles disent comment elles ressentent l'espace* »<sup>2</sup>. Mais y-a-t-il des femmes de tout âge, de tout milieu social, des femmes handicapées, racisées ? Je le rappelle, les expériences des femmes ne sont pas toutes les mêmes, d'où l'intérêt d'aller chercher une diversité de personnes si l'on souhaite une ville plus inclusive.

Pour la concertation du nouveau skatepark de St-Herblain, il y a une réelle volonté de mixité pour ce futur lieu de partage et une réelle volonté de co-concevoir. Cependant, sur les 25 personnes présentes, il n'y a que six femmes et je suis l'unique "rideuse". Loin de moi l'envie de me « gargariser », mais en me présentant lors du tour de table, j'ai pu partager les enjeux de la mixité de genre lorsque l'on conçoit un skatepark.

*"Moi je m'appelle Maïa et je fais du roller et un petit peu de skate. Et je suis aussi étudiante en architecture, et je fais un mémoire où je m'intéresse aux skateparks et comment on peut les rendre plus inclusifs. Et euh, juste pour l'anecdote, à Berlin j'ai eu l'occasion de faire des sessions en non-mixité dans des espaces qui ne sont pas publics, pas comme ce skatepark dans le cours Hermeland, mais ça permet de prendre confiance, à des personnes qui se sentent pas forcément les bienvenues. Et j'aimerais savoir, comment en concevant ensemble, on peut avoir un skatepark inclusif pour tous et toutes ?! Donc voilà, c'est pour ça que je suis là aussi."*

1 - LAFAY Quentin, *Les villes, espaces des inégalités de genre* avec Edith Marréjouis, Marion Tillous, Marion Waller, Géographie à la carte, France Culture (sur radio France), 2022

2 - Ibid

Françoise, la conseillère municipale porteuse du projet réagissant de manière positive : *"J'aime beaucoup cette question. Très, très intéressant. Car cela nous préoccupait aussi dans nos réunions municipales, que la démarche soit participative et que cela s'adresse à tous les publics [...]"*

Maïa: *"En fait, y'a tout un pan de la recherche féministe qui considère qu'il faudrait arrêter de construire des skateparks, des city-stade parce que ça encouragerait la pratique (masculine)... Moi je pense qu'on peut faire autrement, qu'avec déjà ce qu'il y a d'existant et ce qui peut être créé pour les nouveaux skateparks, on peut déjà changer ces choses-là. [...]"*

Mais la mixité de genre n'est pas la seule à prendre en compte, elle doit être multiple ; les non-pratiquant•e•s peuvent tout à fait prendre part au projet, notamment les parents. Ce sont des projets à mener ensemble pour mettre fin à cette "figure du skatepark replié sur soi, clos et mono-fonctionnel" et proposer de nouveaux espaces publics (de glisse) plus inclusifs.

Edith Maréjouis : *"C'est aussi un travail sur soi et sur le projet sociétal collectif qu'il faut déconstruire ensemble. Aujourd'hui, les femmes et les autres sont entourées de présupposés, de stéréotypes sur ce qu'attendent les autres.*

*Donc il faut créer un projet dans lequel on partage. Et juste, je finirai là-dessus, il faut cesser de produire des choses qui créent le morcellement de l'espace public, la privatisation de l'espace public. Moi je considère, par exemple, que sur un city-stade, on peut pas faire un pique-nique, on peut pas partager. On peut pas négocier à quoi on joue puisque c'est un foot qui se joue. [...]"*<sup>1</sup>

Les premières questions qui me viennent sont alors les suivantes : Où faut-il placer nos futurs skateparks ? Doivent-ils garder ce nom ? Quels sont leurs abords ? Comment favoriser la mixité d'appropriations tout en limitant l'artificialisation des sols ?

1 - LAFAY Quentin, Op.cit



## Le dilemme du positionnement

### *Un nouvel espace de glisse en centre-ville ou en marge ?*

"Créée" pour canaliser la jeunesse, la deuxième vague de skateparks a produit beaucoup d'espaces en périphérie de la ville et surtout en marge des habitations. Mais alors comment ne pas isoler cette culture de la glisse dans un espace invisible ? Faut-il pour autant proposer des nouveaux espaces de glisse en plein centre-ville ?

Pour répondre à ces questions, Marion Tillous<sup>1</sup> évoque le travail d'un mémoire de master porté par Clara Sterdan, étudiante d'un master d'études de genre.

Marion Tillous : « [...] Et elle a travaillé sur le réaménagement de la Seine, rive gauche à Rouen en 2017. Et justement y'a eu, pour contre-balancer cette tendance au city-stade, l'envie de faire un espace de roller-derby, donc pour les femmes... C'est un sport qui est pratiqué par les jeunes femmes. Mais y'avait pas eu cette réflexion sur..., justement la question qui est plus générale, plus sociale et plus structurelle du regard qui est portée sur les femmes dans l'espace public. Et donc on a placé ce terrain de roller-derby en plein centre de l'espace en disant que ça allait être sécurisé, que les femmes avaient besoin de prendre plus de place etc ; mais sans aller interroger la place du corps des femmes dans l'espace public. Et du coup, elles se sont retrouvées au centre des regards ; et c'est justement le problème pour les femmes, actuellement, c'est le fait qu'il n'y a pas de coulisses dans l'espace public. [...] Y'a pas de solution définitive, effectivement c'est un rapport de domination structurel, social que les aménagements peuvent faire évoluer mais malheureusement qui doivent suivre aussi. Voilà, y'a pas de solution définitive et il va falloir s'adapter au fur et à mesure, en demandant aux personnes ce dont elles ont besoin mais effectivement, ça n'est pas suffisant. Et aussi, en réactualisant constamment ses connaissances sur ce rapport de domination. »

Le positionnement du nouvel espace de glisse peut apparaître comme un dilemme. Si je dessine ce nouvel espace en périphérie de la ville, il y a aura une moins grande visibilité et, peut-être, que moins de petites filles voudront pratiquer les sports de glisse. Et si je le dessine en plein centre-ville, les petites filles, les femmes, les personnes dominées dans l'espace public auront certainement du mal à accepter les regards extérieurs et donc à rester dans ces nouveaux espaces de glisse. Que faut-il faire ? Faut-il « délaissé le temps de la performance ou de la représentation pour autrui pour proposer un espace public moins "traditionnel" »

1 - LAFAY Quentin, Op.cit

»<sup>1</sup> ? Cela reste difficile pour des sports dans lesquels la représentation et la performance jouent énormément. Il faut mouvoir son corps dans l'espace, pas nécessairement pour les autres mais à minima pour soi-même. Des solutions intermédiaires entre le plein centre-ville et le recoin abandonné sont peut-être alors à trouver ! Si l'on multiplie la diversité des lieux de glisse, d'un endroit reculé à l'abri des regards, les rider•euse•s prenant confiance en leur ride pourraient aller vers des skateparks et des espaces de glisse de plus en plus en centre-ville. Lotte : « Je pense que si le skatepark est plus dans la ville, alors peut-être qu'il y a plus de types de personnes différentes. Des gens passent peut-être aussi. Donc, cela dépend de l'ambiance que tu veux sur un skatepark, veux-tu seulement les gens qui veulent y rester ou peut-être aussi y être avec tes ami•e•s qui ne skatent pas, qui se sentiront peut-être plus à l'aise s'ils sont dans un espace plus public, et qui n'aiment pas cette scène vraiment « skate-skate ». » En effet, commencer dans une « scène-skate » relève de l'impossible...



Le skatepark Ricordeau, un carrefour dans la ville de Nantes

### *Le cas du skatepark Ricordeau<sup>2</sup> à Nantes*

Lorsqu'Elsa Foucault écrit sa fiction<sup>3</sup> sur la fréquentation dans les skateparks, elle s'inspire du skatepark de Ricordeau. Il symbolise pour moi une scène de glisse où tous les regards peuvent converger. Les bancs entourent l'espace, la piste cyclable le borde de la même

1 - DOLL Camille, *Chemin faisant une laverie*, Projet de diplôme PFE, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2021, p.27

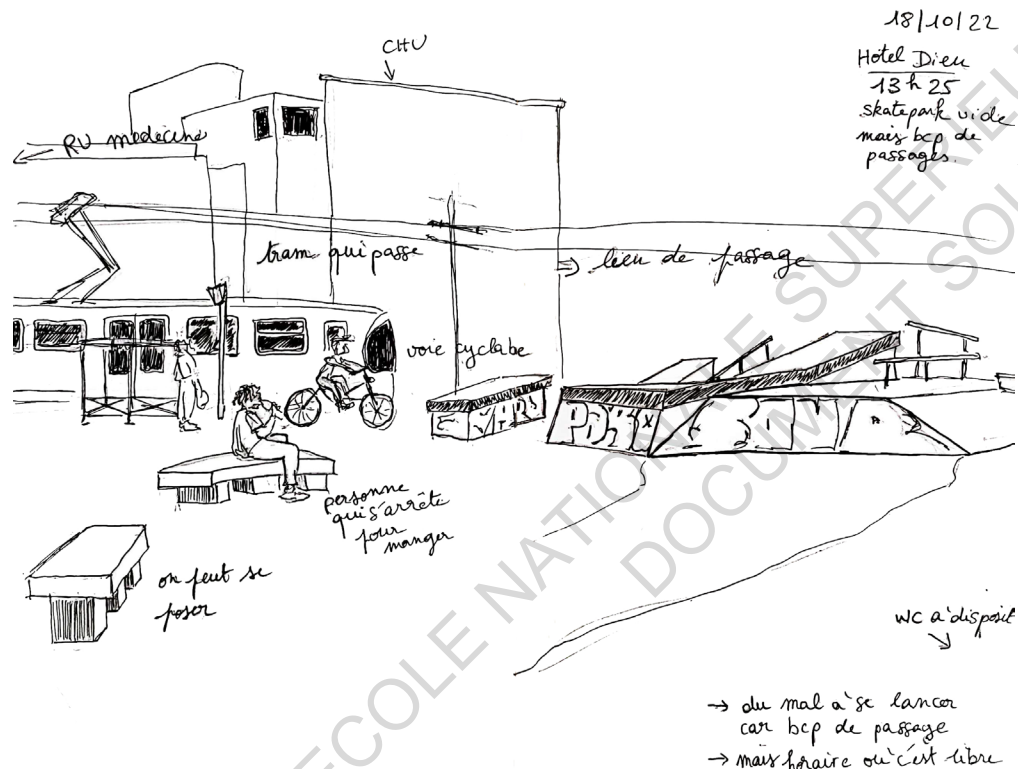
2 - Voir l'annexe 2, p.143 (Carte de la localisation des lieux de glisse nantais)

3 - Voir dans la partie I.2.3) Des auto-censures psycho-géographiques intériorisées

manière que le tram, les passants traversent la place pour aller du tram à la ligne de bus C3 ou C2 et inversement, à midi il y a la queue pour le Restaurant Universitaire de Ricordeau, et je ne vous parle même pas des voitures. C'est tout bonnement un carrefour où il est quasiment impossible de commencer sa pratique en glisse et même, pour certain•e•s, de la poursuivre ! Anaëlle n'a aucune envie d'y aller ; le plaisir de se donner en spectacle est loin d'être universel et c'est en cela que le positionnement des espaces de glisse joue un rôle capital pour sa future fréquentation.

Anaëlle : « Ah ouai, Hôtel Dieu la flemme... Y'a trop de monde, t'as tous les gens qui marchent... Puis le spot est trop petit. Puis comme tu dis, c'est coincé des quatre côtés. Si encore sur un côté y'avait un mur... »

Il est plus facile d'accepter le regard d'un•e passant•e que celui d'un•e spectateur•trice. Quelques nouveaux skateparks s'installent au bord des quais, dans la longueur. Que cela apporte-il ?



**Au skatepark Ricordeau, tout est en mouvement**

### Skateparks sur les quais, une bonne idée ?

A Bordeaux, au Mans, et même à Nantes, les skateparks se trouvent près de l'eau et leurs confèrent peut-être une atmosphère plus apaisée. Seule la piste cyclable les sépare du bord de l'eau où l'on peut venir s'y reposer, s'y détendre après une session. A Nantes, de petits modules en bois sont positionnés le long de la Loire et permettent aux rider•euse•s de poser leurs affaires, de faire une pause ou juste venir boire un coup et discuter entre potes. La proximité de l'eau, de la guinguette et le jeu de niveaux joue en faveur des rider•euse•s les plus « timides ».

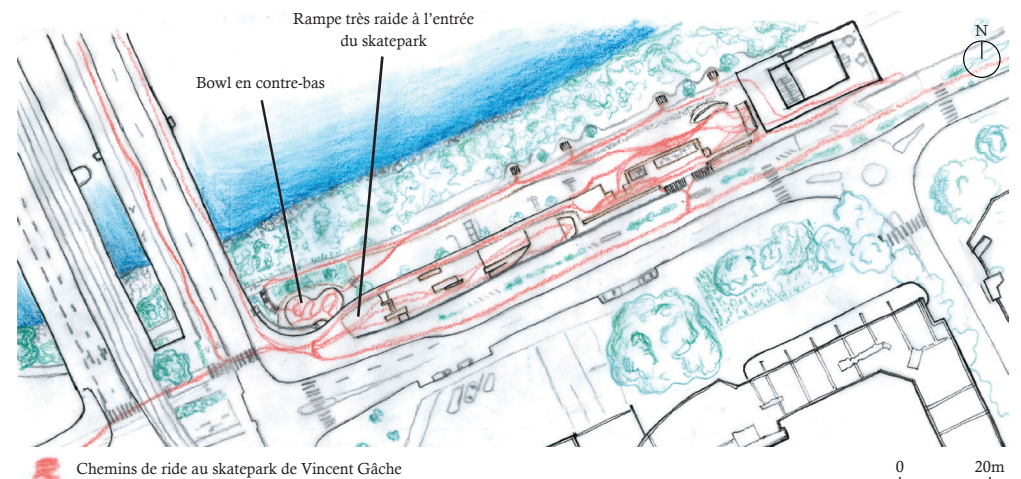
Nicholas : « Vincent Gâche ça s'est un peu fait de manière organique le lien avec la guinguette, c'était pas pensé à la base, ça s'est fait naturellement par la force des choses, et de manière informelle, y'a vraiment pas de lien officiel entre l'asso qui a fait les chantiers de Vincent-Gâche et la guinguette du belvédère, mais des skaters y travaillent, on y consomme pas mal, ils nous filent des coups de main pour le stockage et l'elec pour les chantiers. »

Ce lien informel qui s'est installé entre la guinguette et le skatepark au-dessous favorise la mixité et ouvre peut-être les pratiques de glisse. Toutefois, le jeu de niveau, tout à fait intéressant pour bowl calfeutré dans son coin, est désastreux dans la grande pente de « l'entrée du skatepark », en particulier pour les débutant•e•s.

Malou : « Mais par contre le skatepark, ils le détestent le skatepark qu'est en pente. »

Maïa : « Ouai ! Bah oui ! Apparemment... »

Malou : « Moi je l'ai skaté une fois et..., c'est nul ! Genre il faut vraiment être très fort pour le skater ce skatepark. En vue de la vitesse... »



**Le skatepark de Vincent Gâche, un skatepark dans la longueur des quais de la Loire**



Ce skatepark bien lisse n'est d'ailleurs pas non plus couvert, à l'exception de la partie sous guinguette, ce qui rend la pratique de glisse, de skate notamment, dangereuse sous le temps pluvieux nantais. Il y a de bonnes et de mauvaises choses dans ce skatepark, mais je garde comme souvenir ma rencontre avec ce groupe de femmes rideuses posées sur un module après avoir roulé toutes ensemble.



Se reposer et rider en bord de Loire

#### *Quelle imperméabilisation des sols pour le futur skatepark de St-Herblain ?*

Le dernier point dont j'aimerais vous parler vis à vis du positionnement d'un nouvel espace de glisse est l'imperméabilisation des sols. Le nouveau projet de Saint-Herblain se positionne dans le cours Hermeland, qui assure une continuité d'espaces verts et naturels depuis 1990. Lors de la concertation, une dame émet son mécontentement, tout à fait légitime et compréhensible, quant à ce positionnement dans une zone refuge pour la faune et la flore.

*« Moi et d'autres associations du quartier, on estime que la localisation du projet, en bordure du Cours Hermeland constitue le refuge de la faune. [...] notamment pour la faune migratrice [...] Y'a pas que des Hommes sur terre*

*donc on est pas obligé de s'approprier tout l'espace vert [...] L'homme a déjà empiété sur ce qu'il reste d'espaces verts dans le monde... L'aménagement va renforcer l'imperméabilisation de ces terres (déjà trop avec Atlantis!) [...] Peut-être que les gens n'ont pas forcément envie de plus d'aménagements, peut-être qu'ils ont envie de garder de la verdure... » [...] Ca va devenir un espace d'incivilité supplémentaire ! "Et puis si les gens peuvent pas s'en passer, y'a peut-être déjà des zones bétonnées comme la zone Atlantis, la carrière, des endroits où on peut récupérer des zones de parkings etc. »*

Bien qu'il y ait un gros amalgame pour l'incivilité, ces questions sur l'empiètement de nos activités de loisirs sur le vivant sont aujourd'hui plus que nécessaires à se poser. L'enfant d'une dizaine d'année assis à ma droite lui répond : "Je suis d'accord avec ce que la dame a dit, il faut garder les animaux, par contre dans tous les skateparks que j'ai fait, y'a jamais eu de problème. Vraiment, jamais, jamais." Le projet se positionne à cet endroit, car il y a une proximité aux mobilités douces et la volonté d'avoir un espace de partage, où l'on peut pique-niquer etc. Mais comment limiter l'impact, et quel est-il d'ailleurs ?

Réponse de l'Atelier 360° : "Le programme de skatepark, ça doit rester contenu dans à peu près 1500 m<sup>2</sup>" [...] C'est 5% de la surface" [...] On n'a pas dit qu'on allait chasser les animaux de ce secteur-là, nous on est paysagistes, on va aménager les choses pour que les animaux puissent rester."

Beaucoup de sports de glisse peuvent d'ailleurs se pratiquer sur de la terre battue, et limiter ainsi l'imperméabilisation des sols. J'aime aussi l'idée que l'on puisse suspendre les modules, pour que la vie continue de se développer en-dessous. Malheureusement, cette dame est partie après son intervention et je le regrette car c'est ensemble qu'il faut concevoir pour que le projet convienne à tous•te•s. La concertation ne doit pas se faire qu'avec celles et ceux qui sont pour le projet, sinon celui-ci est quelque peu biaisé et excluant. Les consensus sont difficiles à trouver mais le dialogue est éminemment nécessaire. Où les oiseaux iraient si je dessine cela ? Comment peut-on laisser vivre cet arbre à l'intérieur du skatepark ?

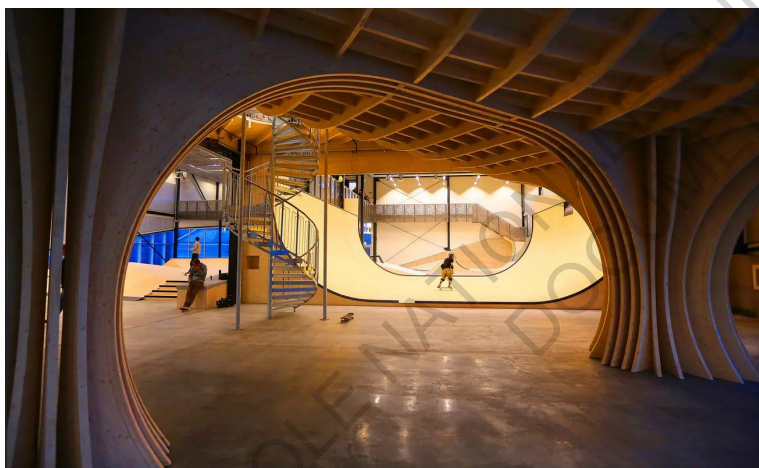
Comment pouvons-nous ensemble déconstruire cette « figure du skatepark » ? Que se passe-t-il si on la fonde à la ville ?



## Déconstruire la figure du skatepark



Laisser l'existant vivre



Un skatepark suspendu à Oslo

### *Skateplazas, des espaces de ride à plusieurs facettes ?*

Je vous ai déjà parlé du projet de skateplaza place République à Paris, mais j'aimerais vous parler plus largement de ce terme, «skateplaza». C'est la contraction entre un espace de patinage<sup>1</sup> et une place. Bien que ces projets soient plus adaptés aux pratiques *street*<sup>2</sup>, ces espaces ont la volonté de faire co-exister plusieurs usages en même temps. Et pourquoi pas faire du tricot au même endroit où l'on fait du skate ? Lotte : « *Je trouve que ça sonne bien ! En fait aujourd'hui, quand nous étions là-bas, mon amie tricotait, et une autre..., une maman d'un des petits garçons, elle m'a dit « Oh, je tricote aussi, j'aurais dû apporter mes trucs à tricoter. Je pourrais me détendre ici et tricoter et vous, vous pourriez skater ». Alors nous nous sommes dit : « peut-être devrions-nous faire quelque chose comme « skate et tricot » ! (rires) »*

Ces projets de skateplazas représentent un mixage possible entre plusieurs activités, sans qu'aucune association ne soit à l'oeuvre. Des street-danseur•euse•s avec des skateur•euse•s, une soirée disco en patins, une marelle ou un endroit où faire du cirque... Les possibilités sont infinies car l'ancien «skatepark» est decloisonné pour devenir « skateplaza ». Toutefois, n'oublions pas que tout ce petit monde-là ensemble peut constituer un réel danger pour chacun.e, d'où l'intérêt d'une charte d'utilisation commune.

Anaëlle : « [...] *Et c'est des sports hyper dangereux, personne se rend compte à quel point c'est hyper dangereux, euh de mettre des gens qui roulent à cette vitesse-là, de les mettre tous ensemble, de disciplines différentes et de niveaux différents. C'est..., c'est genre une machine à accident. C'est obligé ! Et les mairies, les seules solutions qu'elles ont à ça, c'est "alors on va faire des petits modules", oui mais on s'en fout de la hauteur de la rampe. C'est pas parce que tu vas faire des modules de hauteur normale, acceptable ou des tout petits modules nuls qui servent à rien que y'aura moins d'accidents, c'est pareil ! Il y a des accidents à plat, au sol. Y'a des skateurs qui se rentrent dedans et même si y'a pas de modules, ils peuvent se faire mal ! »*

Les mairies ont peut-être vu dans ces projets de skateplazas un moyen de limiter les accidents et de redynamiser des places, toutefois écrire

1 - «To skate» veut dire à l'origine «patiner»

2 - Dernier rappel : Pratiques qui s'accommodent des petites architectures de nos villes. Ce n'est pas pour le bmx qui préfère les grandes bosses, ni pour le skate en pratique «bowl», ou le voltigeur à patins.



collectivement les règles de ce nouvel espace aux multiples facettes est la seule manière de limiter les accidents. Cette charte est aussi indispensable pour l'auto-gestion et l'inclusivité dans ce nouvel espace de glisse. Sans cela, le skateplaza sera sous l'anarchie des riders qui se donnent en spectacle...

### *Un skatepark «éclaté» dans la ville*

Au lieu de concentrer les modules sur une place, peut-être, faut-il les disperser dans la ville ? Ainsi, la dimension spectacle effrayerait beaucoup moins et les sports de glisse retourneraient à l'origine de la ride urbaine ! Léo Valls, un skateur bordelais, a proposé pour sa ville des petits modules qui ont été dispersés. Ils ne conviennent, là-aussi, pas à toutes les disciplines de glisse mais participent au changement de perspective que l'on peut avoir de ces sports.

Malou : « *Et il avait réussi à mettre en place des petits modules un peu partout dans Bordeaux. Genre tu vois ça va être un plan incliné ou deux plans inclinés à tel endroit. Un peu plus loin dans Bordeaux, il va y avoir un rail et un autre rail. Et il avait mis..., il avait mis comme ça un petit spot de skate...* »

Maïa : « *Des petits objets dans la ville !* »

Malou : « *Ouai ! Ça aussi tu vois, genre la mairie a dit ok ! Et t'as les enfants qui jouent aussi dessus, t'as pas que les skateurs qui viennent skater ces petits modules tu vois. Ils avaient même fait... Je me rappelle, c'était un petit spot qu'ils avaient installé, c'était un espèce d'estrade rectangulaire avec tous les..., tous les bords de l'estrade skateables, tu sais, ils ont mis..., ils ont mis les petites barres en métal, pour consolider. Et au milieu de ça, y'avait deux chaises. Donc tu pouvais skater et... que les skateurs skatent autour de toi, je trouve ça trop marrant !* »

Maïa : « *C'est l'inverse de d'habitude, au skatepark, on est autour !* »

Malou : « *Et c'est ça, là on est au milieu et tout ! Trop marrant, t'es assis face à la Garonne, et t'as les skateurs qui viennent autour. Ça c'est cool en vrai !* »

Maïa : « *C'est marrant !* »

Malou : « *Faire des petits tests dans la ville, comme ça. Entre les différents utilisateurs... Ca c'est bien tu vois... C'est pareil, tu vois t'as les skateurs qui vont râler sur les gens qui sont assis sur les spots comme ça dans la ville... Bah en même temps, ils ont droit, c'est des piétons. T'es skateur, c'est pas ton..., c'est pas ton banc [...].* »

Disséminer le skatepark dans la ville est une idée tout à fait intéressante. Elle offre une multitude de spots, permet de «dé(con)centrer» les rider•euse•s, d'éviter l'effet « spectacle » et les yeux braqués sur nous. Le module où les spectateur•trice•s sont au centre,

est pour moi le moyen d'inverser cette mise en représentation des sports de glisse. Il m'était plus rassurant, confortable d'être sur un module à Vincent Gâche que d'affronter ma peur pour aller rider. Mais si je m'étais assise sur une de ces chaises au centre, peut-être préférerais-je skater autour !



Renversement du rôle de spectateur•trice

### *Matérialité plurielle : stop au tout béton ?*

La matérialité du nouvel espace de glisse est un autre aspect sur lequel on peut agir. A Saint-Herblain, dans le cours Hermeland, les bmx seraient tout à fait contents de rouler sur un terrain de bosses en terre. Le béton lisse est une sensation très agréable sous les roues du skate ou des rollers mais il n'est pas impossible de rouler sur d'autres matières, comme me l'a rappelé Malou.

Malou : « *Ouai moi j'aime bien que... Parce que là, tu vois, l'ancien skatepark qui est détruit, y'avait une bonne moitié c'était des modules en..., en bois mais l'autre côté c'était le côté street tout en béton. Mais je pense, c'est tout aussi bien de mélanger un peu les deux, genre divers matériaux. J'aime bien, fin' comme tout le monde quand c'est lisse mais t'sais de mettre un peu de brique des fois par exemple... Tu passes d'un matériau à un autre, ça fait un peu de bruit, genre ça fait un peu trembler les roues mais c'est marrant tu vois. Mais c'est pour ça que je mets beaucoup de briques dans mes dessins car je me*

*projette un peu là-dessus, divers matériaux [...] Même l'herbe, genre des fois passer du béton où t'arrives vite sur l'herbe, c'est trop marrant de faire ça. T'es comme ça, oh là ! C'est trop drôle ! Genre même de l'herbe, ça serait des petits carrés d'herbe que tu puisses passer de béton, herbe béton. »*

De nouvelles sensations peuvent se créer sous nos pieds. D'ailleurs au parc des Chantiers avec mes amies, on allait dans l'herbe pour s'entraîner au *ollie* car ça roule moins bien et que la chute ferait moins mal ! Imaginez un nouvel espace de glisse en terre comprimée, bien lisse, comme dans la construction pisé, avec un toit au-dessus qui le protégerait de la pluie ; il n'y aurait pas que les BMX qui en profiteraient !

### *Se déconstruire pour déconstruire cette figure du skatepark*

Pour déconstruire cette figure du skatepark, changer la vision que l'on a de lui et désapprendre la peur d'y aller, c'est aussi tout un travail personnel (et sociétal). Beaucoup de riders sont accueillants, à nous d'aller vers eux en priorité comme me le rappelle Lotte. Le skatepark n'est ni un repère à incivilités, ni un repère à malfrats !

Lotte : « *Mais oui, je peux comprendre pourquoi c'est effrayant au début. C'était le cas pour moi, mais je pense que j'ai appris que si t'es ouverte d'esprit et, juste gentille, et que tu parles aux gens, tu seras la bienvenue. Et tu dois juste savoir, bien sûr, qu'il y a toujours des gens impolis, mais qu'ils aillent se faire voir ! (rires) »*

Plus qu'un travail personnel, il faut prendre conscience que cette société patriarcale nous limitent. Oui, nous sommes tous•te•s capables de rider et notre place est aussi dans le skatepark ! Il s'agit de déconstruire ces rapports de pouvoir et de domination qui se jouent dans l'espace urbain mais aussi dans l'espace privé, nos lieux de travail et nos foyers. La force, le goût du risque ne doivent plus être des valeurs réservées à la « masculinité » ! Soyez délicats et nous seront fort•e•s !

## Renverser les rapports de pouvoir et de domination

### *De spectateur•trice à rider•euse*

En positionnant des chaises au centre, le module de Léo Valls renverse un premier rapport de pouvoir. Il renverse cette dimension spectacle, pouvant faire peur à celles et ceux qui ne sont pas les bienvenu•e•s dans l'espace public, les corps dominés en ville. Ce sont de petites interventions comme celle-ci qui permettront de changer l'assignation des corps à certains espaces. Si l'on observe une disparition des femmes dans l'espace public à la nuit tombée, arrêtons de véhiculer cette peur pesante causant notre disparition et sortons ! Sortons ensemble, sortons seule, sortons skater mais sortons ! De spectatrice à rideuse et de passante à occupante, il y a une principale barrière que nous devons rompre : cette auto-contrainte qui nous pousse à marcher vite et à rentrer chez nous.

Lotte : « *Non, ce n'est pas... il n'y a pas de différence, mais je pense que c'est aussi ce que la société nous enseigne : « nous sommes des gens..., nous ne sommes pas faites pour être dehors et faire des choses difficiles, et tomber. », et je ne sais pas pourquoi... Mais ce n'est pas c'est vrai. Donc, c'est à toi de changer cette façon de penser, de te dire : « Ce qu'on m'a appris toute ma vie n'est pas vrai et je peux le changer, juste si je veux, parce que je le peux ! »*

Je suis peut-être idéaliste mais j'ai envie de croire en une éducation qui évolue en ce sens. Dans les sports de glisse, il faut nous encourager sans nous stigmatiser. Nous sommes de très bon•ne•s rider•euse•s en puissance !

Anaëlle : « *On te connaît parce que t'es une femme. On te connaît parce que t'es différente en fait, et c'est anormal. Et ça c'est un peu difficile je pense au fond, après sur le moment, je le vivais pas du tout comme ça. C'est maintenant, ma réflexion, je me dis "Est-ce que j'aurais été plus forte si euh, si on m'avait moins dit ces choses-là ? Est-ce que je me serais mis moins de barrières ?" C'est sûr, je me suis mis un million de barrières, de... Parce qu'on m'a tellement applaudie pour des tricks tout naze que je me suis dit : « Ah, ça se trouve on peut pas aller plus loin tu vois ! » Et en fait, aujourd'hui je me dis : « bien sûr qu'on peut aller plus loin » »*

Les prochaines vagues de rider•euse•s arrivent mais il faut qu'iels soient entendu•e•s !

### *De réelles co-conception, un apprentissage mutuel*

Je le rappelle ici, pour renverser ces rapports de domination, il faut aller chercher des voix différentes lors des phases de conception, écouter des problèmes spécifiques. Nous ne sommes pas que des



corps en ville à transiter, mais des personnes entières qui vivent la ville différemment. Si *Me Too* a permis de libérer la parole des femmes, ce mouvement a fait du harcèlement sexuel un réel sujet de quotidienneté urbaine à débattre, pour le limiter voire le faire disparaître. Malheureusement, comme le rappelle Edith Marréjouis, « *ce qui concerne la quotidienneté des femmes ne fait pas sujet d'urbanisme, de géographie, ni géo-politique* »<sup>1</sup>. C'est pour cela que les mères, les petites filles, les femmes trans, les rideuses et toutes les personnes dans l'angle mort de l'urbanisme doivent être écouté•es ; pour que leurs difficultés d'accès à l'espace public disparaissent et qu'il soit enfin pour tous•te•s. Il faut que l'on soit présent•e•s dans les concertations, les ateliers de co-conception, les marches exploratoires et tout moyen de nous faire entendre, sinon des espaces stigmatisants continueront à être (re) produits.

La mairie de St-Herblain s'est entourée de « Unity4ride » pour l'assister à la maîtrise d'ouvrage mais je pense que ce n'est pas suffisant. Bien que cette association se veuille ouverte à tous•te•s ainsi qu'à toutes les disciplines de glisse, lors de la concertation, je constate qu'il y a surtout beaucoup de BMX-riders et aucune rideuse. S'entourer de plusieurs associations permettrait d'avoir un dialogue non seulement pluridisciplinaire mais aussi plus inclusif. Si WFA et Skweerls étaient toutes deux assistantes à la maîtrise d'ouvrage, le nouveau projet de skatepark pour Saint-Herblain serait plus inclusif. Lors d'une marche exploratoire avec l'Ardepa<sup>2</sup>, nous nous arrêtons au skatepark de Vincent Gâche, un dame demande à un skateur échaudé de leur mauvaise réputation et de la non-considération de leurs besoins par la mairie : « *Il y a peu de femmes dans le skatepark, comment vous expliquez cela?* »

Ce à quoi lui répond le skateur : « *Mais si là-bas, vous voyez, y'a une fille qui skate.* » Cette réponse m'a plus que déçue, on ne peut pas se contenter de dire que les rideuses existent, il faut les soutenir et surtout développer la ride féminine, queer, handisport etc. La mixité, la diversité des rider•euse•s a pour moi plus d'importance qu'un toit sur le skatepark !

### *Le prisme de l'intersectionnalité, vivre les différences*

Pour vivre les différences sans les stigmatiser, il faut adopter ce prisme de l'intersectionnalité en conception, être conscient.e que chacun.e ne vit pas l'espace, la ville de la même manière. Il s'agit « *Selon la formule de Matsuda, celle de poser "l'autre question", de questionner ses*

1 - LAFAY Quentin, *Les villes, espaces des inégalités de genre* avec Edith Marréjouis, Marion Tillous, Marion Waller, *Géographie à la carte*, France Culture (sur radio France), 2022

2 - Association régionale pour la diffusion et la promotion de l'architecture.

*propres points aveugles* »<sup>1</sup> De quels privilèges jouissons-nous ? Est-ce que l'espace me conviendrait si je n'avais pas la vue, pas de jambes, pas la peau blanche ou si j'avais une *cup*<sup>2</sup> à changer ? C'est en comprenant la diversité des corps qui nous entoure que l'on ira vers des skateparks plus inclusifs, vers un urbanisme plus inclusif et une ville plus inclusive. Il faut observer la ville depuis les différences, prendre conscience des mécanismes d'oppression que subissent certain•e•s pour se rassembler autour d'un réel projet partagé. (d'espace de glisse ou non) Vivre les différences, c'est aussi s'autoriser à être soi-même dans tous les espaces qui composent nos quotidiens. Cela joue sur notre bien-être, influence les autres et légitime la différence.

Anaëlle : « *Et Armelle, elle roule avec des ongles comme ça, genre vraiment, et elle kiffe trop les trucs manucure, elle fait des ongles de ouf avec des dessins hyper compliqués et elle s'en fout complètement. Vraiment, elle s'en fiche du regard des autres, elle roule en crop-top, on voit son ventre et tout machin. Elle kiffe, c'est son style, c'est son style dans la vraie vie, c'est son style quand elle roule. Et moi je trouve ça trop bien de s'assumer comme ça. Après l'envers du..., elle le montre pas trop, mais l'envers du décor, c'est que sur les réseaux, des fois, elle prend cher, genre les messages... Mais je trouve ça trop bien de s'assumer et de pas se cacher, de pas se dire "ah d'accord, c'est un sport de..." Parce qu'en fait on rentre dans la problématique de se dire "Ah bah je fais un sport d'hommes, alors je m'habille en homme tu vois". (rires) Non. Ça veut dire que ça change en fait, le fait que les filles s'assument et se disent : « Je ride comme je veux ». »*

Il est fini le temps du modulator, le temps de la standardisation. La pandémie du covid-19 nous a rappelé notre vulnérabilité et la nécessité de créer des espaces soutenables, viables et vivables, voire sains pour tous•te•s. A nous aujourd'hui de nous saisir de nos singularités, nos vulnérabilités pour proposer de tout nouveaux espaces publics aux visages inédits !

### *Tous•te•s vulnérables dans l'espace urbain*

Je suis vulnérable, vous aussi, c'est « ok » de se le dire et bien de le savoir. C'est ce que nous rappelle Fabienne Labrugère en disant : « *Nous sommes psychiquement et physiquement vulnérables. [...]* dépendants les uns des autres, plus encore liés les uns aux autres, c'est à dire interdépendants. »<sup>3</sup> Les rider•euse•s ne sont pas plus fort•e•s ou plus

1 - LEPINARD Eléonore et MAZOUZ Sarah, *Pour l'intersectionnalité*, Corlet, éditions anamosa, 2021, p.61 / Mari Matsuda est une avocate, activiste et professeure de droit américaine.

2 - Récipient utilisé par certain•e•s lors des menstruations.

3 - MEADOWS Fiona, (médiatrice du débat), BRUGERE Fabienne, LAPALUD Pascale, KERN Anna, *La ville au prisme du genre, 1. l'espace urbain du care*, site de la cité d'architecture et du

vulnérables que les autres. Iels ne constituent pas d'ailleurs un seul et même groupe en marge qui se ressemble ; ce groupe comporte bien en son sein des singularités dans le style de ride, de vêtements, de musiques, dans l'appréhension du skatepark etc. Prendre conscience de nos différences, de nos vulnérabilités et en parler ensemble, sont les chemins de conception par lesquels il faut passer si l'on veut de futurs espaces de glisse inclusifs. Mais cette réflexion dépasse les espaces de glisse et peut tout à fait infuser les futurs espaces publics de demain.

Lors d'une conférence avec le collectif d'architectes SCAU à l'initiative de l'exposition *Soutenir*<sup>1</sup> au pavillon de l'Arsenal, un des membres de l'agence dit au micro de l'auditorium de l'ENSA Nantes : « *Si l'on considère que la vulnérabilité humaine est acceptable, d'autres formes d'architectures existent. Quelles seraient les architectures qui meurent avec les habitants ?* » Peut-être qu'il faut ouvrir les yeux sur la ville, et la voir comme un grand chantier. Le processus, le chantier, cette notion de temps qui passe est dure à accepter pour nos cerveaux occidentaux. Il nous faut souvent connaître l'état initial et l'état final pour démarrer un projet d'architecture, d'urbanisme, un projet quel qu'il soit. Mais l'espace urbain bouge constamment, il est parfois détourné à des fins personnels, il est support de nombreuses vies. Depuis nos vulnérabilités, nous pouvons alors en nous rassemblant avoir une réelle force de remodelage de l'espace public. Dans *Mutale*, Adèle Naour propose une définition de la vulnérabilité : « *du latin vulnus qui signifie blessure. Ce mot traduit notre susceptibilité à la douleur, à la souffrance, à l'altération du corps.* »<sup>2</sup> C'est aussi un « *terme qui renvoie à une socialité, une cohabitation avec les autres plus juste et une véritable paix.* »<sup>3</sup> Prendre soin de nos corps, ce travail du care, est aussi le travail des concepteur•trice•s de l'espace. Comment l'espace peut-il prendre soin de nous ? Si j'ai soif, il me faudrait de l'eau à proximité dans l'espace public alors pourquoi pas dessiner une fontaine ? Ce sont ces questions qu'il faut se poser pour tout projet urbain s'il l'on veut renverser ces rapports de domination. Sinon chacun rentre chez soi (encore faut-il en avoir un) et l'espace public meurt !

---

patrimoine, 2022

1 - Sous la direction de la philosophe Cynthia Fleury et du collectif d'architectes SCAU, *Soutenir. Ville, architecture et soin* est une exposition qui se saisit de la pandémie du Covid-19 pour retracer nos rapports au soin dans l'histoire, et en particulier dans l'architecture et la ville.

2 - NAOUR Adèle, *Mutale*, Projet de diplôme PFE, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2021, p.37

3 - Ibid

## Conclusion

Choisir de travailler sur le skatepark, cette figure urbaine identifiable, n'était pas vraiment un prétexte. C'était une manière de glisser dans la ville sans l'aborder dans son entièreté. Je voulais comprendre comment depuis ces multitudes d'espaces de ride dont jouissent en grande partie les hommes, nous pouvons réellement changer les choses : les fréquentations, l'espace physique, les relations entre citoyen•e•s etc. Au départ, je me demandais même si c'était possible d'augmenter le nombre des pratiquant•e•s de glisse en minorité en ville ; j'avais tant de mal à y rester moi-même... Mais c'est parce que je me suis entourée de plusieurs personnes que j'ai pu entrevoir des solutions pour les minorités de l'espace public, pour qu'elles prennent enfin place et confiance dans un skatepark, dans tout autre espace de glisse ou tout autre espace urbain.

Pour révéler ces solutions, il nous a fallu mieux comprendre l'univers de la glisse ainsi que sa venue dans nos villes jusqu'à l'émergence de ces espaces dédiés : les skateparks. Nés d'une première vague reproduisant les courbes américaines et d'une deuxième vague pour canaliser les jeunes détournant l'espace public, les skateparks sont aujourd'hui des terrains d'entraînements pour toutes les pratiques de glisse. Ils sont devenus de vraies entités de nos villes, des figures urbaines identifiables. La concentration des pratiquant•e•s, les valeurs de glisse encore trop considérées comme des valeurs de la masculinité et ce milieu urbain encore et toujours discriminatoire font de ces espaces identifiables, des figures sportives d'exclusion. A cela s'ajoutent une conception standardisée pour un seul type de corps, un seul type de pratique et des auto-contraintes intériorisées par les corps dominés dans l'espace public.

A partir de ces constats, il m'était devenu nécessaire de sortir de cette figure du skatepark et de l'espace public traditionnel, tant d'un point de vue physique que psychique. Grâce à ce pas de côté, nous avons compris, notamment, l'impact des différents médias, des événements



et autres vidéos pour les personnes sous-représentées, cette fameuse visibilisation. Nous avons redécouvert la force de s'associer, les avantages des pratiques *street* et des certains « lieux-pépites » qui nous permettent de prendre confiance en notre ride. Les réseaux sociaux, ces espaces publics immatériels ont alors un double pouvoir : celui de rendre visible une pratique rare dans l'espace public matériel et celui de réunir les pratiquant•e•s et les débutant.e.s en glisse. En sortant du cadre public, la sécurité, l'apprentissage encadré et la mixité-choisie sont aussi d'autres moyens pour certain•e•s de prendre confiance en eux, en elles et en leur pratique. Il est possible pour certain•e•s de prendre confiance en soi et de prendre place dans les skateparks sans entrer dans le cadre privé mais, lorsque l'on a la possibilité d'avoir un espace pour soi, un espace pour s'améliorer sans le regard des autres, et un espace où voir le niveau impressionnant de certaines femmes et autres minorités de l'espace public, on se sent plus légitime quand on revient dans les skateparks publics !

Ce pas de côté, cet aller-retour dans l'espace public est un possible chemin que j'entrevois pour prendre confiance et prendre place dans un skatepark lorsqu'on y est encore minoritaire. C'est un chemin que j'ai emprunté pour mieux « réatterir » dans cette figure du skatepark, pour mieux la critiquer, mieux la déconstruire et pour mieux y revenir en proposant des solutions d'interventions. Ces interventions dans les skateparks, nous l'avons vu, sont possibles à tous les niveaux : à un niveau matériel, social avec notamment les associations, en agissant sur les environnements proches, en incluant une diversité de rider•euse•s en conception, en jouant sur les limites du skatepark, en renversant cette notion de « skatepark-spectacle » etc. Beaucoup de ces propositions d'interventions sont d'ailleurs applicables à la ville pour déconstruire le modèle patriarcal et capitaliste qu'elles suivent et pour proposer de nouveaux espaces publics plus inclusifs. Ces propositions sont tout de même partielles et partiales mais devraient monter en puissance dans les futurs ateliers de co-conception ! Une question persiste encore : l'inclusion totale est-elle possible dans l'espace public ou pouvons-nous seulement tenter d'y tendre ? A quoi ressemble l'espace public inclusif, l'espace plus accessible, plus praticable et plus appropriable par tous•te•s ?

L'exemple de ville de Vienne, dans laquelle l'urbanisme porte une réelle attention aux genres, illustre bien cet idéal d'inclusion vers lequel tendre<sup>1</sup>. Les transports sont plus liés aux écoles, de nouveaux

1 - Podcast Grand reportage, *Vienne, un modèle de ville inclusive*, avec Chris Blache, France Culture (sur radio France), 2023

sentiers sillonnent la ville, les trottoirs ont été élargis, on retrouve plus d'assises, les parcs sont plus accessibles aux jeunes filles etc.

Pour permettre à cet urbanisme-là d'exister, il faut non seulement que tous•te•s les habitant•e•s prennent part à la conception mais aussi que l'équipe conceptrice soit diversifiée : des urbanistes, des sociologues, des architectes, des designers de mobiliers urbains, des ingénieur•e•s etc.

Enfin, pour comprendre de quels espaces nous avons besoin en ville, je pense qu'il est vital de réinterroger les formes d'espaces privés que l'on produit : des quartiers de bureaux entiers, des tours de logements où les cœurs d'îlots sont constamment barricadés derrière des grilles... Et puis, autre question, de quels espaces manquons-nous dans nos logements, nos petits logements standardisés (T1, T2..) ? C'est le travail qu'a fait mon amie Zoé Leddet<sup>1</sup> en réinterrogeant les espaces de vie de nos foyers. De quelles manières le prisme de l'intersectionnalité, le prisme du care et le féminisme peuvent réinventer les formes de nos logements ? De quoi avons-nous réellement besoin ? D'une laverie commune ? D'une garderie proche de la maison liée à un parc ? De chambres supplémentaires si l'on a des invités ? En se posant ces questions, nous fabriquons de réels lieux vie et d'habitation ; et ce qui n'est pas possible dans le cadre privé est alors peut-être une attente que l'on peut émettre vis-à-vis de l'espace public. Un skatepark public à danser ? Un jardin de yoga public ? Pour finir, je dirais qu'en multipliant les lieux inclusifs, on fait augmenter l'indice d'inclusivité de nos villes !

1 - LEDDET Zoé, *Révolutionner l'habitat par le care et le féminisme*, mémoire de master, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2023, 132p

# Annexes

## 1. Projet de licence 3, L'Orangerie

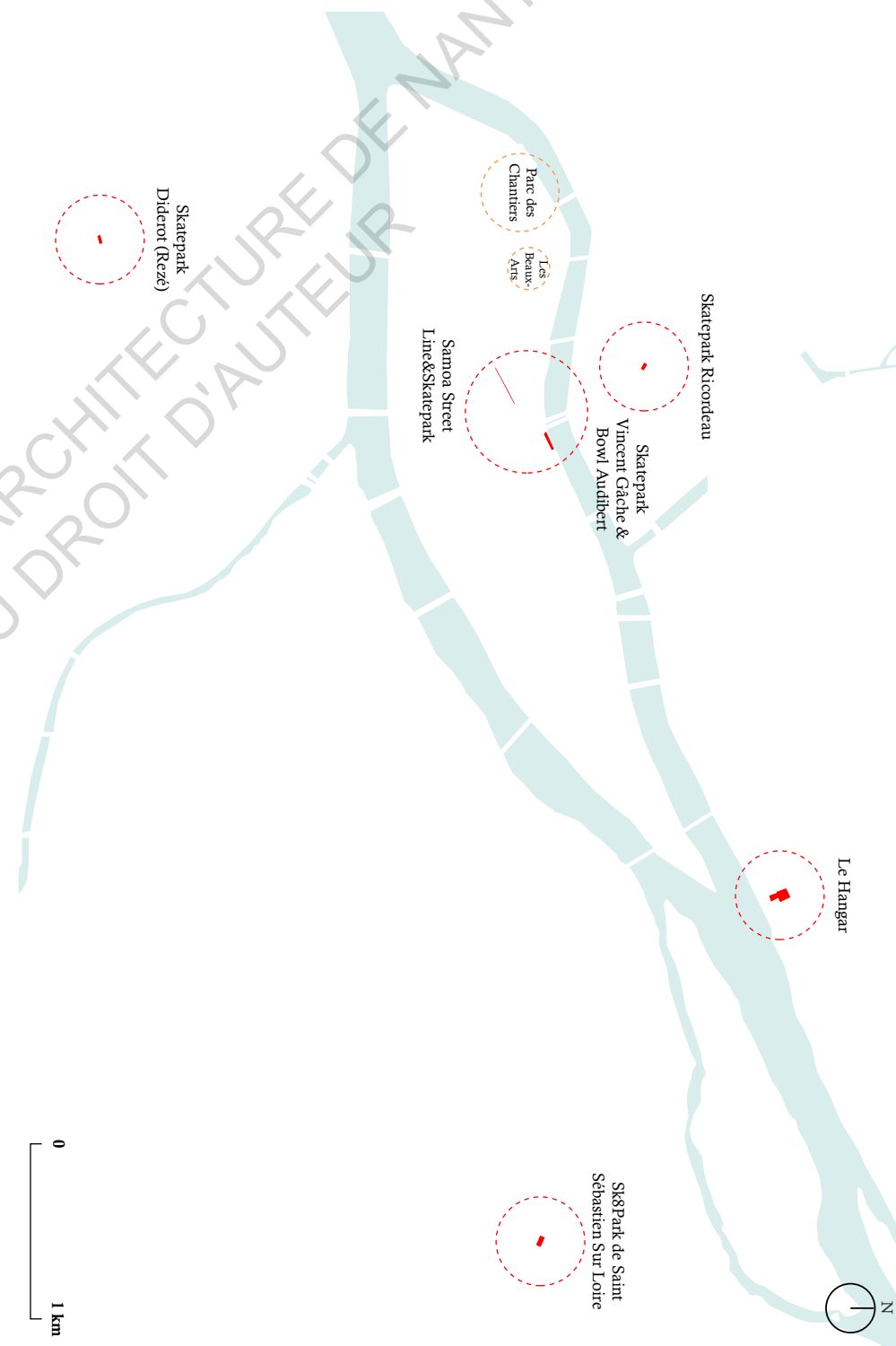
Studio *Ailleurs Commence Ici* / Projet partagé avec Zoé Leddet et Julia Préveraud / ENSAN



Rez-de-chaussée réhabilité

L'idée principale était de penser une mixité d'usages mêlant hébergements, activités et espace public. L'échelle du bâtiment nous a amené à placer les logements en périphérie pour apporter un maximum de lumière et donc un confort de vie, tout en essayant de réfléchir à des usages communs au centre. Des couloirs partagés, à l'image de rues publiques traversent le bâtiment de l'Orangerie pour proposer aux habitant•e•s un lieu de rencontre où cuisines, bibliothèques, canapés, machines à laver, bureaux... cohabitent. Le cœur du rez-de-chaussée accueillera des bains-douches ouverts aux personnes extérieures, nécessaires dans la fabrique de nos villes futures.

## 2. Carte de la localisation des lieux de glisse nantais





### 3. Extrait heureux de l'entretien avec Lotte

Interview mené en anglais à Berlin en octobre 2022

Maïa : « [...] *A the beginning when I came to Skatehalle, I thought « Is it a good way to have non-mixity to be together and live together ? » I thought, « maybe it is because it's temporary, that is good because at the end you get more self-confidence » and I want this experience... After trying and doing, getting skills in that skatepark, how do you feel compared to before ? »*

Lotte : « *I think, maybe you don't HAVE to do exclusive sessions, you have to be the majority, because that's what – Do you know Hera ? Hera \_skate, you should check it out, I think it will also be good for your study. Because what they are doing is basically they're saying every Sunday or on the weekend, « we are in this skatepark, just everyone come ! » And then, all queer people are coming, and they are the majority, so THEY are owning the park. But still men are there, you know, which is fine of course (laugh) but we own the space because we are the majority, then we are changing basically – what you just said – we are changing this equality... of how many... And I think that's also a good way of how you don't have to make an exclusive space for just female or queer people, you are just going to a park and just being the majority there. I love that, they are doing very great work. »*

M : « *I never thought about this, like « being the majority ». If you want to excude people in Germany, can you book a space, in the public space, do you have to pay for it or... ? »*

L : « *I think it's not working with skateparks, you cannot... I mean you can just, like they are doing, you can just say « hey ! We are doing a queer skateboard session ». But still men are welcomed there, I mean men can also be queer, of course (laugh). But I think, you need spaces like Skatehalle which are closed, because you can control who gets inside and who gets not. Then you can say « ok, only female – identified as so – are accepted. In public space it's different. »*

M : « *I thought it was not only because of people or association who invite other, also because of the space, maybe there are no toilets, people don't come, or maybe because of the way the place is made. If you had all the money you needed, what would you want/need in a skatepark ? »*

L : « *Maybe, of course, skating spaces with good obstacles and stuff like that, and maybe, I'm not really much into splitting genders, I think it's a spectrum, everyone can decide, and also they don't have to decide you know. I don't have to put a label on myself if I don't want that. So I think, it would be nice if just everyone gets accepted so maybe toilets would not be separated, just for everyone. Basically everything for everyone, so that in the end actually gender and all that we are talking about so much is not playing that big of a rôle anymore. It gets less important to talk about it because it's just to accept the way people are. And also, what we don't have enough in Berlin is free water, fountains. »*

M : « *Even for homeless people ! »*

L : « *Yeah ! Like it's not happening here like, very rarely and then maybe they don't work, so... I think that would be good for skateparks as well. And maybe, a person who can be there, who teaches stuff, like who you can ask, like a direct people you can ask for anything basically « can you help me with this ? Can you film that ? » Something like this. [...] »*

### 4. Extrait heureux de l'entretien avec Malou

Interview mené en français à Bordeaux en novembre 2022

Malou : « *Ouai ! Après moi, j'ai pas commencé... Au collège, j'ai commencé le skate mais quand j'étais petite, genre entre 4 et 7 ans, je faisais du roller. Du roller, genre t'sais là les petits trucs pour rouler et tout...(petites roues au milieu pour le freestyle) Du coup ça s'appelle roller agressif... Donc j'avais déjà cette expérience de..., petite j'avais pas peur, pour le coup j'y allais, je m'en foutais et euh... Et là j'ai arrêté le roller en primaire... J'en ai fait pendant longtemps quand même. Mais après je me suis dit, "bon c'est plus cool le skate, c'est plus stylé tu vois, aller vas-y je vais m'y mettre !" Mes potes, au collège ils commençaient à faire du skate, donc j'ai fait ça avec eux et voilà... Et la suite des événements comme je te disais, où j'ai arrêté, j'ai recommencé avec les filles. Mais c'est que, ouai avec les filles, on était vraiment une petite famille quoi. On a commencé à se voir au skatepark, après on se voyait, on allait boire une verre, on allait manger un morceau...Et après un été, on a loué un camping-car, et on est parti faire tous les skateparks de la Côte Ouest jusqu'à Irun en Espagne. Et c'est trop bien, on était tout le temps ensemble, on vivait ensemble, on dormait ensemble... C'était vraiment... C'était ouf, genre c'était trop bien ces années de skate en famille ! C'était vraiment une famille quoi ! »*

Maïa : « *Une petite communauté quoi ! »*

Malou : « *Ouai genre vraiment famille, famille ! Ça me manque j'avoue parfois mais c'est la vie, c'est comme ça ! »*

Maïa : « *Dans ton fanzine 1, tu avais marqué "Qui met en place des espaces et des horaires pour que l'on puisse skater entre nous ?" Et je voulais savoir justement si tu avais trouvé, des réponses, des groupes, des moyens...,des moyens de requestionner l'espace public mais j'ai l'impression que toi tu étais plus à Darwin non... ? »*

Malou : « *Bah on était à Darwin quand, j'te dis quand il faisait pas très beau et tout ou alors quand y'avait les girls sessions mais si y'avait pas les girls sessions, on était pas trop à Darwin justement parce que je te dis, les mecs, ils prenaient beaucoup trop de place... Genre t'sais ils y vont sans prévenir, quitte à se rentrer dedans... Genre moi, l'expérience de moi quand je suis rentrée dans un mec, bah il l'a mal pris donc euh... Eux quand ils se rentrent dedans, ils se disent pardon et tout... Bon après voilà, c'était un petit jeune et tout, avec ses copains un peu débiles derrière qui rigolaient pour rien fin'... je pense ça dépend dans quelle situation t'es, avec quel... Là c'était des jeunes ; à Darwin, je trouve que c'est un peu moins jeune que sur le skatepark des quais... Mais ouai, sinon on était tout le temps dans la rue. Parce qu'on est tranquille dans la rue, tu choisis un spot où y'a personne et là on peut se faire nos petits jeux et tout. Dans la rue, si y'a personne sur le sport, t'es tranquille alors qu'au skatepark, t'es obligée, obligatoirement confrontée à du monde...»*

Maïa : « *Aux corps dominants... »*

Malou : « *"Et ouai, et puis voilà, même en groupe parfois on attendait, on disait "bah on attend qu'ils finissent leurs trucs puis après on y va". Mais quand même, quand on était toutes ensembles, on avait moins peur, on y allait un peu à fond à la queueleuleu. On prenait un peu toute la place dans le skatepark. Ça nous faisait rire, des fois on faisait des petits tests comme ça. Allez, on y va, on va faire comme eux..."*

## 5. Extrait heureux de l'entretien avec Anaëlle

Interview mené en français à Nantes en novembre 2022

Maïa : « Et est-ce que tu vas toujours dans les skateparks publics à Nantes ou ailleurs ? Ou est-ce que du coup maintenant tu vas un peu plus au Hangar etc ? Enfin de toute façon, tu vas un peu partout... »

Anaëlle : « Ouai, j'ai voyagé beaucoup et j'aime trop rouler partout en fait ! Faire du roller partout dans tous les skateparks. Dès qu'il y a un skatepark qu'ouvre en France quelque part, j'y vais. J'ai un..., y'a deux ans, pendant le covid, j'ai aménagé mon van pour arrêter de trop payer les Airbnb tout ça. Et du coup, j'ai voyagé encore plus. Dès que je peux faire un weekend, qu'il y a un nouveau skatepark, j'y vais. Donc ouai, partout, partout. Même quand c'est un peu claqué et tout, juste voir comment c'est. Et j'aime trop voir les gens rider des nouveaux spots et tout. Et dans la réalité du terrain, en vrai, dans la vraie vie, j'ai jamais vécu aucun sexisme de la part de riders sur un skatepark, quelle que soit l'année, genre que j'ai 8 ans, 10 ans, 16 ans. Jamais personne m'a..., m'a coupé la route parce que je suis une fille. Je me suis jamais sentie rejetée. On m'a jamais... Rien. Jamais un mot déplacé, jamais. Jamais, jamais. Le, la difficulté, c'est le regard extérieur. Sur un park à Bercy, quand j'allais rouler, j'étais dans mes grands pulls, avec mes grandes dreads-locks et mes grands trucs, parce que y'avait du passage. Y'a beaucoup, beaucoup de gens qui passent, qui s'arrêtent, qui me regardent. Et..., même si on me disait pas grand-chose..., si y'a des gens qui venaient, on m'a beaucoup dit "T'es forte pour une fille !" (rires gênés) Le "t'es forte", ça aurait été bien, le "pour une fille" était de trop. Et elle est trop bien cette phrase car elle veut dire, dans l'inconscient collectif : "une femme, c'est pas fort". Tu vois... Et genre, c'est anormal d'avoir un bon niveau quand t'es une femme. Et ça par contre, on me l'a dit de toutes..., toutes générations confondues. Genre des monsieurs qui sortent du boulot, qui passent devant le skatepark, des dames, des jeunes filles, des jeunes hommes, des enfants, tout le monde. J'ai entendu cette phrase de tout le monde. »

M : « Et quand tu entendais cette phrase, ça te faisait quoi ? Est-ce que tu continuais à rouler comme d'habitude ? Ou est-ce que tu étais plus énervée... ? »

A : « Nan, nan, ça me faisait rien mais euh je le prends pas... Je sais, je savais que c'était maladroît, et je disais euh "merci" évidemment et bah, comme j'étais un peu timide, j'osais pas engager la discussion, de dire à la personne "Tiens pourquoi tu dis ça ? Et comment tu perçois cette phrase etc". Maintenant beaucoup plus, maintenant quand j'entends ça, j'en parle, mais pas méchamment tu vois, mais souvent les gens me disent : "ah bah ouai j'avoue, c'est évident !" Et du coup, ils réfléchissent un peu différemment tu vois. Mais non à ce moment-là, je... Juste, je pense que ça a beaucoup participé au fait que je me sentais pas..., je me sentais pas à ma place quoi. J'avais pas l'impression... J'étais un peu partagée entre le sentiment d'être contente de faire un truc différent et un peu..., bah voilà, j'ai toujours été un peu dans le truc marginal, j'avais des dreads, tu sais j'avais des potes euh... [...] Et du coup, on était content d'être un peu en marge là, de tout ça. Et en même temps, j'avais pas trop de..., enfin la seule reconnaissance que j'avais, de mon milieu, c'était lié au fait que..., pas de la façon que..., pas de mon niveau mais de ce que j'ai fait. C'est à dire que c'est pas parce que t'as mis des tricks qu'on te connaît. On te connaît parce que t'es une femme. On te connaît parce que t'es différente en fait, et c'est anormal. Et ça c'est un peu difficile je pense au fond, après sur le moment, je le vivais pas du tout comme ça. C'est maintenant, ma réflexion, je me dis "Est-ce que j'aurais été plus forte si euh, si on m'avait moins dit ces choses-là ? [...] »

## Médiagraphie

### La ville au prisme du genre :

- BASTIDE Lauren, *Présentes : ville, politique*, médias, Paris, Allary Editions, 2020, 272p
- BLACHE Chris et LAPALUD Pascale, *Genre et Ville*, site internet consulté en 2023, <http://www.genre-et-ville.org/>
- BONNET Caroline, *Sans faire genre*, mémoire de master, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2019, 111p
- CABACO ROGER Juliette, *À Barcelone, les femmes repensent la ville*, article, Reporterre, 2020, consulté en 2023, <https://reporterre.net/A-Barcelone-les-femmes-repensent-la-ville>
- COTO-RIVEL Sergio, conférence organisé par le Grand T pour le festival *Etre un homme, Virilité / Masculinités / Masculinismes*, Ecole des Beaux Arts de Nantes, 2022
- DESPENTES Virginie, *King Kong Theorie*, Paris, Grasset, 2006, 160p
- DOLL Camille, *Chemin faisant une laverie*, Projet de diplôme PFE, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2021, 101p
- FOUCAULT Elsa, *Dé/corps, Queeriser l'architecture*, mémoire de master, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2021, 208p
- KERN Leslie, *Ville féministe*, Montréal, Eds Du Remue-Ménage, 2022, 224p
- LE BERRE Marianne, *Ville en tous genres*, mémoire de master, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2019, 189p
- LEPINARD Eléonore et MAZOUZ Sarah, *Pour l'intersectionnalité*, Corlet, éditions anamosa, 2021, 68p
- NAOUR Adèle, *Mutale*, Projet de diplôme PFE, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2021, 68p
- PASQUIER Sarah, *B.A.S.E*, Projet de diplôme PFE, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2021, 98p

- PRECIADO Paul.B, *Urinate/Defecate, Masculine/Feminine*, The funambulist, n°13, 2017, p15-17
- RAIBAUD Yves, *La ville faite par et pour les hommes*, Paris, Belin, 2015, 80p
- TUAILLON Victoire, *Des villes viriles*, podcast avec la participation de Yves Raibaud, *Les couilles sur la table*, BINGE Audio, 2018
- VERGES Françoise, *La non-mixité et le plaisir d'être ensemble*, podcast, Furies, 2020
- WOOLF Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, Editions 10/18, 1996, 171p

### L'univers de la glisse :

- CERVANTES Jonas, *IDN\_SK8\**, mémoire de master, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2019, 240p
- DESQUENNE Marion, *Bande skateuses*, documentaire, long-métrage de 90min, France, 2022
- HILL Jonah, *Mid90s*, comédie dramatique, long-métrage de 84min, Etats-Unis, 2018
- Inconnu•e, République, *Bastille : le skate à la conquête des places parisiennes*, article, Jackspots, 2020, consulté en 2023, <https://www.jackspots.fr/2020/03/bastille-republique-le-skate-a-la-conquete-des-places-de-paris.html>
- MOSELLE Crystal, série *Betty*, comédie et sport, 12 épisodes de 29min, Etats-Unis, 2020-2021
- PEDRAZZINI Yves, *Rollers & skateurs : sociologie du hors piste urbain*, Lausanne, L'harmattan, 2003, 226p
- ZARKA Raphaël, *Chronologie lacunaire du skateboard*, une journée sans vague, Paris, Editions B42, 2009, 123p
- ZARKA Raphaël, *La conjonction interdite : notes sur le skateboard*, Paris, Editions B42, 2022, 46p

### Vers des skateparks inclusifs :

- BACH Marilou, *Equis*, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2018-2021, 3 fanzines
- CESSA Marina Saint-Nazaire. *Skatepark antisexiste : « ça permet de se sentir en confiance »*, article, Ouest France, 2022, consulté en 2023, <https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/saint-nazaire-44600/saint-nazaire-skatepark-antisexiste-ca-permet-de-se-sentir-en-confiance-b4b2f9ba-ef15-11ec-b2ff-84ee6df17703>
- CHARBOGNE Noa, *Des espaces en non-mixité pour aider les femmes à se lancer dans les sports de glisse*, article, Rue89Bordeaux, 2022, consulté en 2023, <https://rue89bordeaux.com/2022/05/>

des-espaces-en-non-mixite-pour-aider-les-femmes-a-se-lancer-dans-les-sports-de-glisse/

- DE BAUDOIN Pierre, *«De plus en plus de filles se mettent au skate» : Realaxe, une association qui promeut la pratique féminine*, article, France 3 Paris IDF sur franceinfo, 2021, consulté en 2023, <https://france3-regions.francetvinfo.fr/paris-ile-de-france/paris/plus-plus-filles-se-mettent-au-skate-realaxe-association-qui-promeut-pratique-feminine-1891776.html>
- GRECA Daphné (invitée), *Skateboarding is Not a Crime: How to Build a Skate Friendly City*, conférence (disponible sur youtube), Pushing Boarders, Malmö, 2019
- Inconnu•e, *Cet été, le Hangar veut plaire aux filles*, article Ouest France, 2015, consulté en 2023, <https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/nantes-44000/cet-ete-le-hangar-veut-plaire-aux-filles-3561644>
- JAILLET Florence, *A Bordeaux, le dimanche soir, on skate entre filles au hangar Darwin*, trois podcasts, (épisode 1, *Skate féminin : leur donner confiance*, épisode 2, *Skate féminin : se révéler à soi-même*, épisode 3, *Skate féminin : une utopie qui a lieu*), Airzen Radio, 2022
- LAFAY Quentin, *Les villes, espaces des inégalités de genre*, avec Edith Marréjouis, Marion Tillous, Marion Waller, podcast Géographie à la carte, France Culture (sur radio France), 2022
- «La Rédaction», *Femmes dans l'espace public : faut-il passer par la non-mixité ?*, article, Les Lumières de la ville, 2018, consulté en 2023, <https://lumieresdelaville.net/femmes-lespace-public-faut-passer-non-mixite/>
- MEADOWS Fiona, (médiatrice du débat), BRUGERE Fabienne, LAPALUD Pascale, KERN Anna, *La ville au prisme du genre, 1. l'espace urbain du care*, podcast, site de la cité d'architecture et du patrimoine, 2022
- MOUNSIF Leïla, *La place des femmes dans les skateparks : comme sur des roulettes ?*, article, Les ourses à plume, webzine féministe, 2020, consulté en 2023, <https://lesoursesaplumes.info/2020/01/10/la-place-des-femmes-dans-les-skateparks-comme-sur-des-roulettes/>
- Agence SCAU, conférence sur l'exposition *Soutenir* organisée au pavillon de l'Arsenal, ENSA Nantes, 2022
- SANDQUIST Nicholas, *Sculptures Sociales*, mémoire de master, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2023, 105p

### Iconographie

- Visuels p.1** : Première de couverture, *Yeong, Sujin et Lotte à la Skatehalle + Maïa sur roulettes*, dessins réalisés par moi-même, Berlin et Nantes, 2021
- Visuel p.15** : *Yeong à la Skatehalle*, photo personnelle, Berlin, 2021
- Visuels p.15-17** : Portraits de Lotte, Malou et Anaëlle, dessins personnels
- Visuels p.18-19** : *Dans le skatepark de Vincent-Gâche*, croquis personnel, Nantes, 2022
- Visuel p.20** : AUDIOIRE.C collection, *Le patin de Petibled*, photo découpée, source : «*Museum of Roller skating*», Lincoln, Etats-Unis, 1819



**Visuels p.22 : 1)** MORE Ralph, « Scooter-skate », photo noire et blanche, New York, 1917  
2) EPPRIDGE Bill, *Les premières planches à patiner*, photo noire et blanche, New York, dans les années 60

**Visuel p.25 :** *Le skatepark "Béton Hurlant" vu d'en haut*, image de magazine, © DR

**Visuel p.29 :** BACH Malou, *Du skate et de l'archi*, planche dessinée dans le fanzine *Equis I*, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2018

**Visuels p.34 : 1)** *Première patinette, l'ancêtre de la trottinette*, image tirée du livre allemand « Die Frauenarbeitsschule », 1963  
2) Photo de Marina Correia, © Nicolas Catovic pour TMagazine

**Visuel p.41 :** Projet Volcom, photo issue du site Viacomit, Place République, Paris, 2018

**Visuel p.44 :** FOUCAULT Elsa, plan du skatepark Ricordeau issu du mémoire d'Elsa, *Dé/corps, Queeriser l'architecture*, mémoire de master, Nantes, Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2021, p.106

**Visuel p.46 :** Frise réalisée dans l'UET AAA pour dégenrer les toilettes de l'école, photos personnelles

**Visuel p.53 :** *La danse de Rue*, photo issue du site Ciel de Chine, source inconnue (illisible)

**Visuel p.55 :** Skatepark de Vincent Gâche, photo personnelle

**Visuels p.65 : 1)** *Femme en rollers quad*, Nantes Roller Festival, photo de leur page Facebook, Nantes, 2019  
2) NOGUEIRA Anaëlle, même source

**Visuels p.66 : 1)** WILLIAMS Mel, photo prise par Léon BESTER issue du magazine Skateism, 2021  
2) Peach, photo réalisée par Kristoffer KUMAR, même source, 2021

**Visuels p.67 :** *Distinction entre égalité, équité et inclusion*, dessin personnel et inspiré d'un ancien cours d'éducation civique

**Visuels p.68 :** *Portraits de skateuses*, captures d'écran de la page Instagram de Poppie Mag, 2022

**Visuel p.71 :** Capture d'écran de la page Instagram de Poppie Mag, 2022

**Visuel p.72 :** *La partage en skate*, Capture d'écran de la page Instagram de Poppie Mag, 2022

**Visuel p.79 :** *Droper avec une parade*, girls session au skatepark de Poissy, photo personnelle, 2023

**Visuel p.83 :** *Plan des plateaux libres pour la glisse sur l'île de Nantes*, plan à la main personnel

**Visuels p.84 : 1)** Photo personnelle au Parc des Chantiers, Nantes, 2023  
2) *Tom dans ce grand rectangle de béton lisse qui borde la Loire*, dessin personnel

**Visuel p.86 :** Photo personnelle prise devant les Beaux-Arts de Nantes, 2022

**Visuel p.89 :** Plan du Hangar, dessin personnel, Nantes,

**Visuel p.90 :** Dessin personnel de l'intérieur du Hangar, Nantes, 2023

**Visuel p.100 :** Yeong et Sujin à la Skatehalle, photo personnelle, Berlin, 2021

**Visuel p.101 :** Dessin personnel de l'intérieur de la Skatehalle, Berlin, 2021

**Visuel p.104 :** Photo d'une « girls session » au skatepark Darwin, issue de la page Facebook de Darwin, Bordeaux, 2023

**Visuel p.108 :** *Dan Mancina, un skateur aveugle*, photo prise par © Jacob Lewkow, 2018

**Visuel p.112 :** *Un skatepark imaginaire, un skatepark plus inclusif*, dessin-collage réalisé par mes soins

**Visuel p.114 :** *La rampe du care*, collage personnel

**Visuel p.125 :** *Le skatepark de Ricordeau, un carrefour dans la ville de Nantes*, plan à la main personnel

**Visuel p.126 :** Dessin du skatepark de Ricordeau, croquis fait sur place en 2022

**Visuel p.127 :** *Le skatepark de Vincent Gâche, un skatepark dans la longueur des quais de la Loire*, plan à la main personnel

**Visuel p.128 :** *Se reposer et rider en bord de Loire*, photo personnelle prise à Nantes en 2023

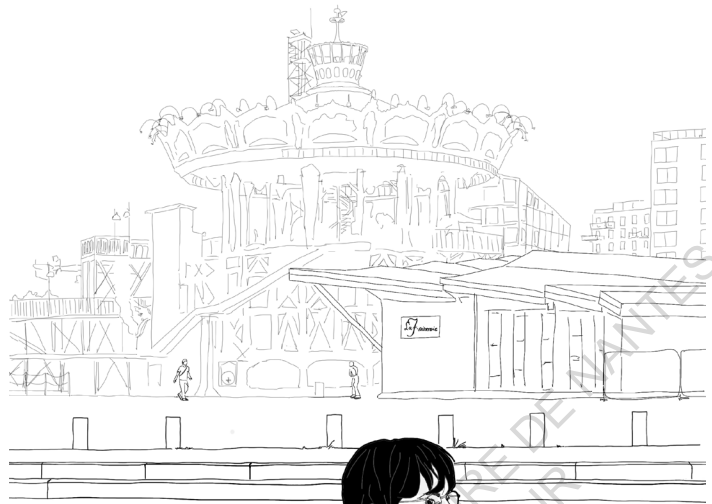
**Visuels p.130 : 1)** Skatepark dans la nature, photo de Joé Montanino, 2013  
2) Photo du skatepark indoor suspendu d'Oslo, photo prise par Rolf Øhman, 2017

**Visuel p.133 :** *Renversement du rôle de spectateur•trice*, module de Léo Valls, photo prise par David Manaud, Bordeaux, 2019

**Visuel p.142 :** *Rez-de-chaussée de « L'Orangerie »*, plan de réhabilitation réalisé par Julia Préveraud, Zoé Leddet et moi-même

**Visuel p.143 :** *Carte de la localisation des lieux de glisse nantais*, carte faite avec Illustrator par mes soins

**Visuel p.152 :** Dernière de couverture, dessin de moi-même au Parc des Chantiers, Nantes, 2021



Aujourd'hui dans nos skateparks publics, on voit encore peu de rideuses. Vous savez pourquoi ? Une petite idée ? D'abord, il y a un contexte urbain qui rend difficile la venue sur un temps long des femmes et des filles. Mais le skatepark, cette figure urbaine identifiable, concentre les regards extérieurs, a une certaine dimension spectacle et ne dispose pas toujours de toilettes, de fontaines, d'une zone pour les débutant.e.s... Bref, bien qu'ils soient pluriels et tous singuliers, ils sont loin d'être parfaits !

*« Et j'ai jamais vu une fille, une femme, euh nan. Je les ai toujours vu collées à la barrière là, comme ça, collées comme ça. Surtout ne pas déranger, ne pas déranger. »*

Bon, et donc, **comment fait-on pour que les femmes et les autres corps dominés en ville prennent place et confiance dans un espace public tel que le skatepark ?**